

# Quatre à quatre



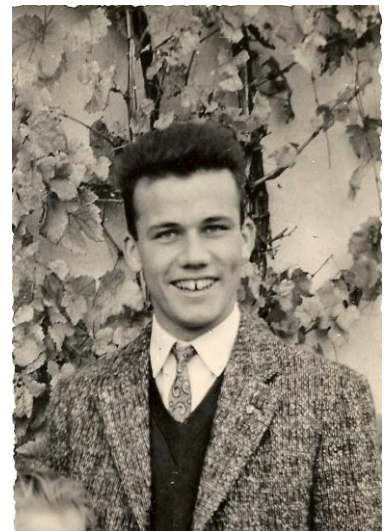
## Bertrand, son chemin, son destin

...

Récit ; 1<sup>er</sup> épisode (1940 – 1964)

Tome 1

2<sup>ème</sup> édition : 05-2015



Pascal JACQUOT



# Table des matières

**Quatre à quatre**  
Page 3

**1<sup>ère</sup> partie ;  
Enfance**  
Pages 4 à 20

Chapitre 1 1940-44 ; Pendant la guerre (4 à 8)  
Chapitre 2 1944-48 ; Premières années d'école (9 à 14)  
Chapitre 3 1948-52 ; L'insouciance s'estompe (15 à 20)

**2<sup>ème</sup> partie ;  
Collégien et lycéen** Pages 21--64

Chapitre 4 1952-56 ; Collège (21-45)  
Chapitre 5 1956-60 ; Lycées (46-64)

**3<sup>ème</sup> partie ;  
Début de vie active** Pages 65 à 81

Chapitre 6 1960-64 ; Instituteur (65-81)

**Annexe ;  
Méditations** Pages 82 à 96

Chapitre A 1990 ; Hymne à sa mère (82-92)  
Chapitre B 1992 ; Ruines d'un temple (93-94)  
Chapitre C 1993-2013 ; Mon trésor ; Pardonnez-moi (95-96)

**Confidences interrompues** (Pages 97-98)

# Quatre à quatre

## A tous ceux que j'aime ...



Une vie ...  
Parcourue par étape,  
Escaladée  
Quatre à quatre,  
Par palier de quatre années.

C'est en Lorraine profonde,  
Dans le monde rural,  
Dans un tout petit village ;

C'est au 20<sup>ème</sup> siècle,  
Au début de la 2<sup>ème</sup> guerre mondiale.

Il y a les blancs, il y a les rouges ...  
Il y a à la fois méfiance et solidarité,  
Rusticité et sagesse.

Il y a simplicité et profondeur,  
Fidélité et résignation,  
Labeur et fatalisme.

Il y a aussi spiritualité et confiance,  
Amour, générosité et altruisme ...

Quatre années d'enfance et de guerre,  
Quatre années d'une première scolarité,  
Quatre années d'insouciance malmenée ...

C'est alors l'internat,  
La soumission, la confrontation ;  
Il y a la confiance, la sincérité,  
l'enthousiasme et la retenue ;  
Un premier établissement scolaire  
qui formate,  
Une deuxième qui brinqueballe,  
Un troisième qui reconforte et libère ...

Quatre années d'apprentissage,  
Quatre années d'émancipation.

Puis c'est le premier poste,  
l'initiation, les expériences;  
Les premières déconvenues aussi ;  
Il y a l'énergie, l'espoir,  
Une vie active qui engage,  
Une vie affective qui interpelle ...

Quatre premières années professionnelles,  
Quatre années en Afrique,

Ce sont des satisfactions, des joies, des  
espoirs, des projets ...  
Mais aussi des épreuves, des soucis, des  
échecs ...

Quatre années de réadaptation,  
De projets, de réalisations ;  
Et quatre enfants,  
Emerveillement,  
Création ...

La vie !  
La vie de Bertrand,  
Alias Pascal ...  
Des années de construction, de desseins,  
de soubresauts ;

D'espoirs, de militance, de déceptions,  
De cheminement.

Un destin,  
Simplement.

# 1<sup>ère</sup> partie

## Enfance

### Chapitre 1

#### Pendant la guerre

#### 1940 – 1944 (0 - 4 ans)

La 2<sup>ème</sup> guerre mondiale est déclarée depuis quelques mois. Madame Touquat a 26 ans. Elle est déjà mère de trois garçons et est enceinte à nouveau. Sa propre maman, veuve, vit à proximité, et sa belle-mère, veuve également, habite la maison voisine dans le même village. Comme tous les hommes et malgré ses trois enfants, son mari a été mobilisé fin 1939. Pendant son absence, comme fermière, Madame Touquat assume alors la gestion de l'exploitation agricole avec la traite des vaches, l'élevage des animaux, la coordination des travaux... Elle assume ses nombreux rôles avec une vitalité peu commune en attendant son 4<sup>ème</sup> enfant ...



<sup>1</sup>Bertrand naît en mai, 6 ans seulement après son frère aîné. Il est ainsi le quatrième enfant, le quatrième garçon plutôt, d'une famille qui en comptera sept. Ses aînés sont trois frères et comme ses cadets seront trois sœurs, il occupe une place privilégiée dans la fratrie. Il est à la fois le pivot central mais surtout le dernier du sexe masculin avant l'arrivée des filles si attendues. Certainement peu désiré, il est cependant bien accepté et aimé. Les données de son arrivée symbolisent à eux seuls des présages favorables : une naissance *"au mois de mai, le mois de Marie"* et *« c'était le mois le plus beau »* comme on le chantait dans le cantique ; une naissance pendant le temps de Pâques, *"le temps de la résurrection"*, de l'espoir; une naissance qui permet surtout le retour de son père enfin libéré de ses obligations militaires... Il portera néanmoins toute sa vie le poids et les séquelles des affres des guerres sans en prendre vraiment conscience : sa maman en effet, orpheline à un an en 1914 et pupille de la nation, a-t-elle appréhendé le pire quand son mari l'a quitté à son tour pour partir sous les drapeaux alors qu'elle portait le

---

<sup>1</sup> Pascal et sa maman

bébé en son sein ? On peut bien sûr le deviner et imaginer que sa crainte ait naturellement nourri un traumatisme cruel même si son courage, sa volonté, sa gaieté l'ont apparemment repoussé ...



<sup>2</sup>Des premières années de Bertrand, les évènements et le contexte parlent mieux que toute confidence. Les allemands ont envahi la France ; Pétain, le vieux maréchal vainqueur de la 1<sup>ère</sup> guerre, a signé la capitulation avec Hitler. La vie continue malgré les nombreux prisonniers retenus en Allemagne (les frères de Madame Touquat notamment) et les perquisitions habituelles de l'envahisseur chez les habitants. Une vie de travail où l'on se contente de peu, c'est à dire de ce que l'on a ou de ce que l'on peut marchander à travers le marché noir. Pendant toute la guerre, Bertrand bénéficie de son jeune âge pour conserver le privilège d'une attention particulière. Par exemple il peut éviter les galoches à semelle de bois pour n'user que des chaussures certainement déjà avachies mais totalement en cuir, celles qu'avaient déjà utilisées ses frères ! Il a déjà quatre ans quand sa première sœur naît, le lendemain du retour d'évacuation, quelques mois avant la libération totale du pays.

Bertrand garde de cette période des souvenirs forcément limités qui sont d'ailleurs plutôt des propos qui lui ont été rapportés par la suite. Il conserve cependant longtemps la vision d'un soldat allemand posté à l'entrée de la grange de sa maison, une grange entièrement occupée par des chars. Et cette phrase « *Ne l'appelle surtout -pas "Chleu" car il pourrait tirer sur nous !* » que lui transmet à mi-voix un de ses frères est restée longtemps ancrée dans son appréhension.

Parmi les quelques épisodes qui ont marqué le gamin d'à peine trois ans, il y a ces nuits passées dans la cave où tous –au moins les enfants- dorment sur les tas de pommes de terre. La moto de Monsieur Touquat et des jerricans d'essence sont d'ailleurs cachés sous ces pommes de terre. Si les enfants prennent en général cela comme un jeu avec des farces et les rires spontanés, les grands-mères du voisinage qui ont quitté leur fragile maison pour trouver une cave solide au plafond de béton, vivent cette situation avec beaucoup plus d'angoisse. Les plus jeunes ne mesurent guère la gravité de la situation même si toutes consignes étaient données d'éviter de se faire repérer de l'extérieur. Les petites fenêtres ou larmiers sont obstruées avec une botte de paille et les lueurs des quelques bougies dans l'obscurité sont limitées à l'indispensable par mesure d'économie car l'électricité est le plus souvent interrompue. Dans le mur une pierre a d'ailleurs été ôtée pour permettre de poser un bougeoir dans le creux obtenu.

Bertrand est encore trop petit à cette époque pour copier les grands et prendre un plaisir malsain dans le maniement des armes. Ses frères, par contre, se laissent tentés et jouent souvent avec le feu sans toujours prendre conscience de son danger. Un de leurs cousins du village a eu la main déchirée en bricolant sur un détonateur. Transporté d'urgence à Lunéville, il meurt lors de l'attaque de l'hôpital en pleine nuit par l'aviation allemande – mais plus probablement alliée- qui, semble-t-il, a confondu les lumières de l'hôpital et celles des campements ennemis.

---

<sup>2</sup> Les parents de Pascal



<sup>3</sup>Si la vie au quotidien continue avec son rythme régulier mais avec des efforts encore plus tenaces pour compenser les difficultés du moment, le bon sens et l'altruisme cultivent des initiatives généreuses et spontanées. Un modeste réseau de résistance qui ne se prend d'ailleurs pas comme tel s'est constitué dans le secteur



avec le souci d'aider les évadés d'Allemagne qui arrivent par le train. La ligne Strasbourg – Paris passe dans le voisinage et nombreux sont les rescapés qui échouent dans le secteur parce qu'ils ont pu échapper aux contrôles. Le brave facteur qui fait sa tournée à vélo et boit une petite "goutte" en s'arrêtant dans les maisons, signale à ceux dont il a la confiance les

situations qu'il connaît. Plusieurs évadés trouvent ainsi accueil et habits chez les Touquat avant de poursuivre leur chemin jusqu'en zone libre. Madame leur demande seulement, dans cette période de disette, d'essayer de lui renvoyer les habits prêtés pour qu'ils puissent encore servir à d'autres. Et surtout pour qu'ils confirment ainsi discrètement leur arrivée ! La maison est connue pour l'accueil des évadés et une phrase prononcée beaucoup plus tard par une amie de la famille reste gravée dans la mémoire de Bertrand :

*« Je me souviens, a-t-elle dit, de quelques prisonniers de guerre évadés qu'Hélène et André ont logés, habillés et dirigés à leurs risques et périls ».*

Pourtant, un jour, Madame Touquat qui a une fois de plus accueilli et proposé comme à l'accoutumée ses services à un évadé, se trouve un peu désemparée par son allure et son accent prononcé. Son intuition était certainement juste et sa crainte justifiée puisqu'il la quitte rapidement et d'une façon précipitée. Inquiète d'avoir été abusée et de s'être trompée, elle croit alors avoir accueilli sans le vouloir un agent de la gestapo ou un traître qui s'est déguisé pour chercher à repérer des résistants et découvrir leurs pratiques. Elle craint alors l'arrivée incessante de la police allemande et devine déjà son embarquement brutal.

Comme elle le fait tous les soirs mais on peut deviner avec quelles émotions, avec quelles étreintes elle parle alors à ses enfants ce soir-là en pensant que c'est peut-être pour la dernière fois. Avec quel trouble, elle leur chuchote au revoir -adieu - en les embrassant dans leur lit, en les marquant d'une croix sur le front comme elle en a l'habitude ... Mais l'homme en question, ne reviendra jamais. Ni lui, ni aucun complice d'ailleurs et heureusement. On ne saura jamais la raison réelle de sa visite. Si d'autres événements ont eu raison de son silence ou si un remords de conscience lui a permis d'éviter le pire. Quand Madame Touquat confie beaucoup plus tard cet épisode à son fils, il y a encore dans sa voix et sa gorge nouée des sanglots qu'elle maîtrise difficilement.

Bertrand a quatre ans, et ne se souvient qu'à peine, quand les bombardements alliés imposent en octobre 44 l'évacuation du village de Rellion<sup>4</sup> où les Allemands, qui ont reculé, se sont installés. Avant d'être ainsi prisonnier dans ses murs, chacun a essayé de protéger ce qui lui est précieux et cherche à conserver

<sup>3</sup> Pascal en 1942, avec ses frères et sa cousine ;

<sup>4</sup> Rellion : nom de Reillon prononcé par les anciens ou en patois

des biens ou des souvenirs auxquels il tient particulièrement. C'est ainsi que des bouteilles de "goutte" ou d'eau de vie sont enterrés dans le jardin. Et Monsieur Touquat avec l'aide de plusieurs hommes dissimulent sous le foin, sous le "banon" exactement, la voiture qu'il vient d'acquérir. C'est une traction-avant Citroën noire qui ne peut qu'être convoitée par l'envahisseur ... ou par quiconque ! Monsieur Touquat ne la reverra d'ailleurs jamais et ne saura jamais ce qu'elle est devenue mais il en parlera souvent avec regret pour en vanter toutes ses qualités.

Presque tous les habitants ont quitté le village mais la famille Touquat hésite encore à partir. Madame est en fin de grossesse ; c'est finalement un médecin allemand qui l'ausculte pour ordonner l'opportunité de son départ. Il faut donc quitter les lieux, il n'y a plus d'autre choix mais Monsieur Touquat ne veut pas abandonner une partie de ses chevaux auxquels il est si attaché car il sait que les allemands les accapareront et s'en serviront sans hésiter. Aussi confie-t-il plusieurs attelages pour le transport d'évacuation à des voisins qui en sont dépourvus. Des charriots où l'on a chargé l'indispensable plutôt que l'essentiel, des matelas, quelques lapins et un peu de volaille dans un fatras d'outils, d'habits ou de nourriture, forment un petit convoi. Tirés chacun par deux chevaux, deux chariots quittent ainsi Rellion. Une place pour les enfants et les grands-mères est réservée et quelques vaches guidées au licol qui doivent apporter la ration quotidienne de lait suivent à l'arrière. Le convoi fait halte dans un village à quelque dix kilomètres de la ligne de front des combats, Avricourt. Bertrand n'y souffre ni de froid, ni de faim à ce moment-là car les seules traces de souvenirs qu'il gardera sont des wagonnets que ses frères poussent sur des rails pour lui faire apprécier le goût du risque et certainement d'un manège rustique en même temps que le bruit de ferrailles qui s'entrechoquent.

La pérégrination des "gens du voyage" mal préparés pour cette aventure ne s'arrête pas là : une cousine de Madame Touquat, proche de cœur et qui en plus a l'avantage dans ces circonstances d'être sage-femme, se joint au convoi. Le front des hostilités reculant vers l'Est, les évacués doivent reprendre la route vers le département de Moselle pour se stabiliser dans un autre village, Kerprich. Là, l'armée allemande qui bat en retraite réquisitionne Monsieur Touquat et ses chevaux pour traîner les roulantes du matériel de cuisine car les habitants de Kerprich se dérobent à cette demande et trouvent de bons prétextes pour considérer avec intérêt et malice le nouvel homme venu comme un des leurs ! Après un déplacement fatigant et semé d'imprévus, les attelages et Monsieur Touquat arrivent à Phalsbourg. Ils sont retenus dans une caserne pour, contrairement à ce qui avait été promis, prolonger leur itinéraire jusque Saverne. Monsieur Touquat n'est pourtant pas dupe de cette manœuvre et sait que, s'il engage après le repos de la nuit cette nouvelle étape, il lui sera encore plus difficile de revenir avec ses chevaux. Aussi avec son bon sens paysan mais avec une apparente naïveté, feignant d'approuver le projet de ses enrôleurs malgré la fatigue d'une journée de voyage, il sollicite immédiatement la possibilité d'aller donner à manger à ses deux chevaux dans le voisinage pour pouvoir, dit-il, poursuivre la route le lendemain dans de bonnes conditions : « *un bon picotin d'avoine stimulante à dénicher dans une ferme* » précise-t-il ! Et il se sépare ainsi de ses autres compagnons d'infortune qui n'ont pas deviné la stratégie. Il brave différents barrages qui sollicitent la raison de son déplacement en bredouillant quelques mots allemands avec fort gestes précisant la fatigue et le soin de ses chevaux, ses deux chevaux dont l'un, la valeureuse "Pâquerette" restera la compagne inoubliée de ces moments d'infortune. Grâce à elle, grâce à son pas lourd mais solide, grâce à sa force généreuse et presque consciente de la situation dramatique, Monsieur Touquat peut en effet s'éclipser, fuir la ville, traverser les passages dangereux avec la bravoure du paysan comme on

peut l'imaginer illustrée dans le film "la vache et le prisonnier". « Plusieurs fois, confiera-t-il par la suite, sur ce chemin du retour vers Kerprich, pour me protéger des balles sifflantes, je dois laisser mes bêtes poursuivre seuls le chemin et me jeter dans le fossé proche pour ne pas être la cible d'une fusillade ». « Pâquerette m'a sauvé, elle a été mon ange gardien » répétera-t-il souvent et Bertrand comprendra encore mieux de nombreuses années plus tard toute son émotion, toute sa compassion quand, devenue vieille, Pâquerette, la brave bête ne pouvant plus assumer de travail sur la ferme et souffrant d'arthrose généralisée, doit prendre le chemin de l'abattoir. Monsieur Touquat est rentré sain et sauf de cette mission périlleuse mais on peut imaginer par contre ce qu'il aurait pu arriver sans sa clairvoyance et sa détermination.

Pendant plus d'un mois les évacués se claquemurent dans ce village mosellan mais Bertrand supporte ce dépaysement car il est bien entouré et est même favorisé comme enfant le plus jeune : les anciens ne mangent pas toujours à leur faim pour lui permettre de goûter certaines gâteries. Madame Touquat sait partager les cadeaux que l'automne apporte dans les vergers ou les jardins et Bertrand ne remarque jamais que son ventre s'arrondit bien que le terme de la grossesse approche. Il lui donne de plus pendant cette période difficile une frayeur supplémentaire qu'elle évoquera à plusieurs reprises durant le reste de sa vie : du haut de ses quatre pommes d'années, il récupère dans le voisinage, Dieu sait où exactement, un détonateur qu'il glisse subrepticement dans la cuisinière en plein feu. Une déflagration jette immédiatement casserole et ronds de fourneau en l'air avec des projections de braises et bien sûr le risque de le blesser. Mais il ne saura



jamais si ce méfait lui a apporté des remontrances sévères pour lui apprendre à ne plus recommencer ou une protection accrue et chaleureuse pour avoir été préservé !

<sup>5</sup>Si l'on peut deviner facilement la joie et la satisfaction des exilés rentrant chez eux, dans leur village, on n'imagine guère l'état des lieux bombardés par les aviations alliée et allemande. L'église a perdu son clocher et de vastes trous d'obus ont percé tous les bâtiments, hangars, école ou maisons d'habitation. Des éclats ont marqués tous les murs. Les quelques meubles encore en place sont disloqués et souvent éventrés. Les vitres des fenêtres sont toutes tombées mais ce n'est pas le moment de se plaindre ; cartons et bottes de pailles les remplacent momentanément. Un feu dans la cheminée ou le poêle de la cuisine permet de recouvrer un semblant d'intimité.

De retour à Rellion le 29 novembre, les rapatriés ne fêtent guère cette année-là Saint André, prénom du père de Bertrand. Mais le lendemain 30 novembre, tous saluent l'arrivée d'une petite sœur très désirée ! La cousine sage-femme qui a accompagné la maman pendant l'évacuation ne l'a pas quittée au retour et peut accomplir sa noble tâche. Mais tout à la joie de l'heureux évènement, l'on ne précise pas si, dans ces conditions particulières, la chambre aux fenêtres cartonnées de l'infortunée mère est correctement chauffée ou si le lit a pu normalement être couvert de draps blanchis et bouillis dans la lessiveuse. L'arrivée d'une fille dans la famille, après des années de peur, de restriction, en un mot de guerre, semble être le présage d'une nouvelle étape et peut-être d'un renouveau favorable.

---

<sup>5</sup> Pascal et son cousin Jean-Pierre, doté d'une trottinette enviée



## Chapitre 2

### Premières années de scolarité 1944 – 1948 (4 - 8 ans)



<sup>6</sup>Pendant les premières années d'après-guerre la famille Touquat vit dans une pauvreté riche d'entraides et de solidarité. Un souci constant d'économie, à tous niveaux, appelle aussi bien à la récupération du moindre objet disponible qu'à éviter les dépenses superflues. Les petits riens constituent des trésors que la fortune ne sait pas compter. Une paire de chaussures déjà utilisées mais réparables que l'on transmet à un autre ; une orange que St Nicolas apporte ; une visite imprévue d'un parent –comment pourrait-elle être annoncée alors qu'il n'y a pas de téléphone ?– ... Une récolte abondante de pommes de terre, la fin de la fenaison quand on " tue le chien ", les vendanges quand tout le village est invité, le jour où " on tue le cochon " sont aussi des fêtes familiales ou collectives qui marquent les saisons.

« *Pas avare, mais économe* » est l'expression des humoristes qui évoquent les ruraux. Elle peut être aussi la devise de cette époque où l'on se contente de peu et où l'on sait apprécier le petit plus qui marque la différence entre les jours de la semaine et le dimanche, entre les jours ordinaires et les jours de fête. De nombreux exemples peuvent le confirmer car l'esprit d'économie est constant et partout. En rentrant de l'école, en revenant de la messe, tous les enfants se

---

<sup>6</sup> Ecole et église de Reillon au lendemain de la guerre : à droite, le clocher au sol, local favori de jeu de Pascal !

protègent et cachent le tablier de classe ou les habits dits "du dimanche" en mettant immédiatement un tablier robuste que leur mère a coupé dans une toile bleue. Pour éviter d'être salis trop rapidement ou tout simplement pour les défendre d'une usure prématurée. Bertrand voit sa grand-mère enfiler d'abord sa blouse "de dimanche" sur sa robe, puis une autre blouse plus usagée elle-même protégée d'un tablier "du dimanche", c'est à dire beaucoup plus récent que le tablier "de la semaine" ! Bertrand lui-même glisse des manchons en toile sur ses bras durant de nombreuses années pour protéger les coudes de sa blouse. Par ailleurs, en ce qui concerne les sabots, on recouvre souvent leur semelle avec des morceaux de vieux pneus pour qu'ils ne s'usent pas trop rapidement.



<sup>7</sup>Les chaussettes, toujours tricotées à la main, montent presque jusqu'aux genoux. Et pour rester tendues tant bien que mal, elles sont maintenues par des jarretelles, rubans ou cercle élastique que l'on glisse aussi haut que possible. Mais ou trop étroits, ces jarretelles serrent douloureusement le jarret, ou trop lâches, elles laissent tomber les chaussettes en accordéon. Bertrand préfère souvent les porter comme des socquettes. Malgré les ravages successifs, les trous ne sont pas rares au niveau des orteils ou du talon. En été et pour les travaux des champs, il se contente de "russes" sans d'ailleurs savoir si le mot désigne une appellation en patois ou une habitude bolchévique. Son pied posé sur un grand chiffon, il l'emball

d'abord avec l'étoffe des "russes" avant de le glisser dans un brodequin ou une botte. Il appréhende autant les lacets qu'il doit passer toujours malaisément dans les œillets de ses chaussures que les bretelles qui portent sa culotte grâce à des boutons peu accessibles. Quand, pressé par un besoin naturel urgent, il se rend aux toilettes, son short ne peut descendre que lorsqu'il a dégagé les six boutons qui le lient ou, à défaut, après avoir ôté le pull-over qui en gêne l'accès. Et si déboutonner reste un problème, reboutonner est quasiment un handicap presque insurmontable. Aussi, personne ne s'étonne qu'un enfant maintienne son pantalon avec ses mains en sortant des cabinets pour solliciter un adulte disponible dans le voisinage !

A la maison, il n'y a ni eau courante, ni à fortiori eau chaude au robinet puisque le seul point d'eau est celui de l'auge pour les animaux grâce à un puits. Aussi, pour grands et petits, le seul point de toilette est l'évier de la cuisine, le même que pour la vaisselle, la seule source de chaleur est la cuisinière où un faitout rempli d'eau doit en permanence être approvisionné. Pour éviter l'utilisation abusive de savonnette, rationnée et réservée uniquement au visage, madame Touquat lave ses enfants "en série" avec sa serviette entourée autour de la main en guise de gant de toilette. Elle savonne le premier, puis le second, puis le troisième avant de rincer dans le même ordre les enfants qui attendent leur tour avec un peu de mousse sur la frimousse. Pour les mains et le reste du corps, le gros savon de Marseille est seul disponible. Assis sur une chaise, Bertrand laisse tomber ses jambes dans un seau mi rempli d'eau tiède. Sa grand-mère, venue pour rendre

<sup>7</sup> Gabriel, Gilles et François, les trois frères de Pascal et, devant, son cousin Jean-Pierre et sa cousine Annie

service, prend en charge son petit-fils pour lui laver les pieds, puis les essuyer avec la seule serviette disponible ce jour-là mais habituellement réservée aux visages. Comme ses frères manifestent alors leur indignation, la grand-mère lâche ces quelques mots pour le plus grand plaisir de Bertrand : « *ses pieds sont aussi propres que votre figure !* ».

Dès que l'on atteint l'âge des "grands" et cet âge peut varier en fonction de l'encombrement de l'évier et surtout de la fierté des petits bouts d'hommes qu'ils sont, le lavage s'impose à l'extérieur : sous l'appentis de l'entrée avec un seau et un peu d'eau chaude ou, le plus souvent, dans l'auge extérieure, par tous les temps, même en hiver où la glace peut en gêner l'accès. Celle-ci cassée, l'eau n'est d'ailleurs guère plus froide qu'à l'ordinaire ! De salle de bains on ne connaît même pas l'expression et aucune maison, même pas le logement de l'institutrice du village, n'en dispose. Quant aux douches, seules les municipales pourraient en donner une idée mais elles ne sont qu'un souvenir d'avant-guerre et n'en donnent qu'un espoir bien écarté et presque secondaire.

Si la cuisine se transforme une fois par semaine en salle d'eau, une fois par mois elle devient un salon de coiffure. Les quatre têtes plus ou moins blondes se voient alors successivement rafraîchir leur chevelure. La séance est particulièrement appréhendée car la tondeuse trop usée et rouillée joue bien mal son office. Malgré une coupe simplifiée qui ressemble plutôt à celle d'un bol, Madame Touquat maîtrise à demi son engin et provoque quelques crans que les ciseaux essaient ensuite de dissimuler. Bertrand ne se préoccupe guère de son lock mais réagit par contre chaque fois que la tondeuse arrache ses cheveux au lieu de les couper. La coiffeuse improvisée essaie de réparer la situation en glissant une petite goutte d'huile entre les peignes mais le remède n'est souvent qu'illusoire. La coupe se termine alors péniblement et uniquement avec des ciseaux dont l'affûtage laisse aussi beaucoup à désirer. Aussi, l'autorisation est-elle progressivement donnée à ceux qui savent monter un vélo d'aller jusqu'au bourg à une dizaine de kilomètres pour solliciter l'intervention d'un coiffeur professionnel. C'est un soulagement notoire pour Madame Touquat et c'est une fierté pour les garçons de découvrir un véritable salon de coiffure avec l'agréable parfum, l'inquiétant rasoir tranchant en même temps que le titre de "Monsieur" offert à tout client.

Bertrand conserve une bien vilaine manie depuis qu'il a quitté le biberon de son enfance : il suce sa langue ! Toutes les remarques répétées, toutes les observations successives ne modifient en rien sa pratique. Sa mère est particulièrement inquiète devant une habitude aussi néfaste et essaie de provoquer une réaction en lui sollicitant 20 sous de sa tirelire chaque fois qu'il est surpris sur le fait. Quand les pièces sont épuisées et qu'il faut changer un billet de 50 francs, Bertrand totalement impuissant tombe en pleurs. « *Peut-être faudrait-il t'en couper un bout ?* » menace alors sa mère en parlant de sa langue. Ce chantage ne modifie en rien la situation et elle le comprend vite. Mais elle ne devine jamais que son fils accablé cherche les modalités pour mettre lui-même à exécution ce projet stupide mais efficace, du moins le croit-il ! Un peu plus tard il découvre avec bonheur qu'en apprenant à siffler une ritournelle il maîtrise petit à petit le jeu de sa langue revêche. Sans dire sa fierté, il constate alors pour la première fois que la proposition d'un enfant est parfois préférable à celle d'un adulte. Uniquement d'ailleurs parce que le remède est sûr et positif et non pour une question d'âge !

La seule pièce chauffée de la maison est la cuisine grâce au poêle à bois que l'on allume chaque matin et que l'on alimente jusqu'au soir, été comme hiver. En été uniquement pour la cuisson des aliments et en hiver pour offrir un lieu de vie décent. La cuisine est en effet à la fois salle à manger, salle de jeu, salle de bain, de

repassage, de confections diverses, salon d'accueil et de lecture. Pour y trouver une place libre, Bertrand se glisse souvent sous la table où il peut écrire quelques mots sur son " *cahier de tout*<sup>8</sup> ". Aucune chambre ne dispose d'un fourneau. Encore en serait-elle pourvue que personne ne songerait à l'utiliser sauf, éventuellement, en cas de maladie. Ce serait en effet manifester une douilletterie peu énergique. Même quand les gels durables ou successifs posent sur les vitres des fenêtres une glace épaisse, avec les vapeurs de transpiration qui s'accumulent et se transforment en miroir. Bertrand apprécie alors le petit nid qu'il se crée en se lovant sous le plumon<sup>9</sup> de son lit. Pour masquer ou tromper le froid qui l'accueille, il entoure ses petites jambes dans une flanelle<sup>10</sup> qui les protège momentanément. Il dort avec ses trois frères dans la chambre unique des garçons et dans le même lit que son frère aîné.

On limite la vaisselle à l'essentiel et il n'est pas question d'avoir plusieurs assiettes par personne pour le même repas. Seul un invité exceptionnel qui partage la table familiale peut avoir le privilège d'avoir une assiette supplémentaire pour le dessert. Peut-être en est-il d'ailleurs gêné mais monsieur le curé, monsieur le secrétaire de mairie ou l'inconnu de passage doivent accepter cette habitude en guise de considération. Le lavage de la vaisselle suit immédiatement chaque repas et celle-ci est toujours abondante malgré les restrictions signalées. Il n'y a ni liquide de lavage, ni poudre à récurer mais uniquement un peu de cendre pour frotter les casseroles tachées. Et l'eau de vaisselle qui nettoie les ustensiles devient par la force des choses " l'eau grasse " recueillie et récupérée aussitôt dans un seau spécial placé dans la chambre à four et qui s'appelle le " seau de cochons ". Comme son nom le laisse entendre, rien n'est perdu et les eaux grasses abreuvent les porcs qui attendent avec plaisir les moindres restes des repas.

Les enfants savent jouer dans les greniers ou les granges, glisser dans les toboggans imaginaires des meules de paille, tomber en parachute du haut d'une branche de noisetier. Ils touchent parfois –et même souvent- le défendu pour mieux jouir de leurs exploits : brûler les cartouches de balles qui traînent partout dans la campagne pour entendre l'explosion ; utiliser les fusils mitrailleurs délaissés en visant une cible et parfois même en faisant des concours loin du regard de leurs parents qui ne sont pas négligents mais ont bien d'autres occupations; visiter les abris et les tranchées où des soldats ont pu laisser des munitions, des habits mais aussi parfois leurs dépouilles. Bertrand, plus âgé, récupérera ainsi en « zone rouge » un crane trouvé dans la forêt voisine dont un trou à l'occiput marque la trace d'une balle et il dormira paisiblement pendant toute sa jeunesse près de lui. Ses frères et leur cousin rivalisent d'ingéniosité et certainement d'imprudence avec des engins mortifères.

Les journées sont longues, souvent pénibles mais le rythme de vie est laissé à la discrétion et au tempérament de chacun. On ne compte guère le temps d'un bavardage, un " quoirroye<sup>11</sup> ", lorsqu'on se croise sur la route avec son attelage qui en profite pour se reposer ; on balaie la grange ou l'allée de l'écurie avec satisfaction ; on range soigneusement les bouts de ficelle récupérés des liens de bottes de paille...

---

<sup>8</sup> Cahier qui recueille ses impressions spontanées. Dès son plus jeune âge, il aime livrer ses confidences à des feuilles de papier en griffonnant quelques impressions, quelques réactions sur la moindre page blanche disponible.

<sup>9</sup> Un plumon est un très gros duvet ou édredon qui remplace les couvertures

<sup>10</sup> Une flanelle ou petite couverture légère qui sert de maillot pour envelopper les bébés dans leur lit

<sup>11</sup> Mot patois pour exprimer un bavardage



De machines à laver on ne parle pas encore. Il y a pourtant le linge lourd des draps de lits, les serviettes et torchons, les chemises et sous-vêtements proportionnels au nombre de personnes de la maison et la lessive est un travail pénible, régulier... Le lundi, c'est jour de dégrassage avec le blanc qui cuit dans la grosse lessiveuse sur le trépied de l'âtre. Quelques morceaux de bois nouveaux et tordus qui ne peuvent pas être utilisés dans la cuisinière au foyer trop étroit, servent alors à alimenter le feu de la pièce, dite chambre à four, en souvenir du four à pain des temps passés qui n'existe plus. Et le mardi, c'est le lavage proprement dit sur la planche à laver. Quand tout est brossé, savonné, frotté, frotté, rincé puis serré, tordu, on a plus d'une lessiveuse remplie de pièces qu'il faut aller pendre au jardin, même si le temps est glacial, pourvu qu'il ne soit pas pluvieux !

Savoir se distraire est aussi important que de savoir travailler mais on ne cloisonne pas étanchement travail et loisir. Les anciens savent faire la fête, boire et rire. Ils savent se réunir pour des temps forts. Il y a peut-être des temps réservés aux loisirs mais il y a surtout beaucoup de temps de travail qu'ils prennent pour des loisirs. Monsieur Touquat consacre quantité de dimanches à maîtriser la taille des arbres plantés de plein vent ou en espaliers. Le soin des ruches est aussi un à-côté qu'il n'entreprend qu'après ses autres activités professionnelles et souvent le dimanche. Madame Touquat de son côté n'a guère de loisirs et les dimanches, qui permettent au plus grand nombre de souffler un peu, sont pour elle encore plus chargés que les autres jours. Elle sait néanmoins rendre visite à sa mère le dimanche après-midi avec son panier remplis de chaussettes à raccommoder. En bavardant, elle ravaude, elle tricote, elle joint l'utile à l'agréable autour d'un verre de café tandis que les enfants qui l'accompagnent prennent cette sortie dominicale comme un moment de partage chaleureux.

L'univers d'un enfant à la campagne pendant cette période d'après-guerre est à la fois fort simple et fort privilégié. Fort simple car les activités comme les jeux sont très limités et très primitifs. Fort simple aussi car il ne faut pas oublier que si la guerre est terminée, la période de pénurie se prolonge presque toute la décennie avec des tickets de rationnement pour tous les produits essentiels (huile, sucre, farine ...) attribués en fonction du nombre de personnes, de l'âge, du sexe, de son rôle. Mais aussi fort privilégié car à la campagne, on ne boude pas sa chance d'autosubsistance avec les légumes du jardin, le lait des vaches consommé nature ou caillé avec des pommes de terre en robe des champs, les petits élevages qui offrent l'essentiel de l'alimentation. De plus, tout est découverte, toute nouveauté, fût-elle ordinaire, est fortement admirée, appréciée. Bertrand baigne dans ce milieu avec toute sa spontanéité. Même si les anniversaires des uns et des autres s'égrainent dans l'indifférence, un bouquet de fleurs cueillies dans les champs ou de roses coupées dans le jardin manifeste la fête des saints dont les noms égayaient la famille. Au cours de l'année, seul St Nicolas parle un peu de cadeaux quand le père Fouettard reste discret; il peut apporter un jeu collectif, parfois un pull-over, un bonnet ou un blouse à chacun. Noël offre la chaleur des rencontres et des veillées enjouées. Des oranges aussi nombreuses que les convives attendent ce jour-là au pied de la crèche. Ce jour de partage, il est en effet exceptionnellement possible que chacun puisse en consommer seul une toute entière !

Pour remercier leurs parents qui l'avaient accueilli à la maison, un pèlerin du cimetière militaire voisin demande un jour à Bertrand et à son frère ce qui leur ferait plaisir. Sans hésiter Bertrand répond « *des couleurs* » et son frère « *une trousse* » en imaginant être plus futé. Quelques semaines plus tard, même si

ce dernier ne la manifeste pas, sa déception est vive quand il reçoit une poche mais sans couleurs tandis que Bertrand accueille avec satisfaction des bâtons de couleur, sortes de craies-crayons qu'il utilisera pendant plusieurs années avec parcimonie et beaucoup de précaution pour ne pas les casser.

Il participe dès le plus jeune âge aux travaux des champs pendant l'été avec toute la famille. S'il peut s'endormir à l'ombre sous un arbre pendant que ses grands frères sont réquisitionnés, il s'initie vite au maniement d'un râteau ou d'un bêchoir pour accompagner la récolte de foin ou le sarclage des céréales. Et fier de participer aux travaux des "grands", assis comme eux sur le sol, il peut au milieu de l'après-midi partager le goûter tiré du panier pour prendre un moment de repos et laisser les chevaux récupérer leurs forces.

Les premières années de scolarité de Bertrand dans l'école du village, encore toute lézardée par les obus et les éclats, sont guidées par sa tante institutrice. Il n'a pas encore l'âge requis pour une inscription officielle quand il trouve au moins une salle chauffée où il peut écouter sagement les leçons données aux autres enfants et éventuellement griffonner sur des papiers déjà utilisés avec quelques crayons à sa disposition. Il s'applique à reproduire méticuleusement quelques dessins simples et découvre voyelles et consonnes en observant les lectures de ses frères ou cousins. Pendant les récréations, il se mêle aux jeux du chiffon, de la palette ou 1,2,3, soleil avec ses aînés. Et progressivement, après la classe, il participe périodiquement aux services de balayage, poussière et approvisionnement du bois pour le poêle.

La salle de classe est la seule pièce du rez de chaussée de l'école qui a recouvert, malgré son ancienne peinture verte, une ambiance studieuse avec son tableau noir fixé au mur, un globe terrestre brinqueballant et quelques cartes géographiques accrochées à la cloison. La pièce voisine, salle de mairie, laisse encore un énorme trou béant d'obus agrandir la fenêtre et un sol de terre apparaît derrière un plancher défoncé. Sans parler des gravas de pierres, de cailloux et de plâtras qui se sont entassés. Bertrand y récupère chaque fois qu'il le peut les morceaux de plâtre qui lui servent de craies pour marquer marelle ou dessins sur le ciment du préau ou le macadam de la route quand ils n'invitent pas à une bataille de projectiles face à des camarades, adversaires fictifs !

Dans cette classe rustique aux cours multiples, Bertrand apprend à compter, à lire, à écrire l'alphabet et à noter ses premières interrogations de la vie. Dans un cadre scolaire presque entièrement familial puisque tous les élèves sont apparentés, il vit au rythme des saisons et des activités agricoles. Les seules sorties en guise de loisirs dont il bénéficie régulièrement sont en automne le ramassage de glands dans les forêts pour l'alimentation des cochons ou au printemps la quête de doryphores dans les champs pour favoriser la culture des pommes de terre. Il apprécie à la fois la douillette ambiance d'une salle de classe chauffée au feu de bois et la libre découverte du terroir en guise de terrain de jeux. Il bénéficie du climat fraternel avec les membres de sa classe qui manifestent toujours une grande solidarité mais aussi avec tous les adultes du village qu'il connaît pour les rencontrer régulièrement, ou à l'église, ou lors de travaux collectifs, ou encore aux vœux de nouvel an. Aussi, après le passage du facteur qui est le seul colporteur des nouvelles locales, quand sa tante institutrice en pleurs annonce un jour que la classe sera fermée à la rentrée parce qu'elle ne compte pas assez d'élèves, il en est tout bouleversé et se demande bien comment la prochaine rentrée s'effectuera. Il ne se doute cependant pas que cette information va bouleverser sa vie et annoncer une nouvelle étape.

## Chapitre 3 (8-12 ans)

### L'insouciance s'estompe

1948 - 1952

Bertrand a huit ans lorsque, pendant un an, il doit fréquenter une école distante avec sa cousine du même âge et ses deux frères parce que celle de son village ferme pour effectif insuffisant. Et il ne se rappelle pas l'avoir manquée une seule fois pendant toute l'année parce qu'il est fatigué, encore petit ou un peu fiévreux. A peine aurait-il, lui ou ses frères, souhaité une quelconque justification d'absence qu'il en aurait été guéri à l'avance pour ne pas paraître paresseux ou couard ! Ses compagnons d'infortune et lui partent pour la journée dès le matin vers 7h30, qu'il pleuve, neige ou vente. Ils partent avec, dans la musette, leur repas de midi qu'ils font éventuellement réchauffer sur le poêle de la classe. Deux fois seulement, le trajet fut écourté par une prise en charge imprévue : une fois par le laitier qui les invite à s'asseoir à côté de lui sur la banquette de son camion où des boîtes de fromages et des mottes de beurre sont empilées ; une autre fois par le docteur qui passe par là et qui double son activité en proposant les médicaments qu'il a dans sa voiture : le docteur les place sur la banquette arrière en leur demandant de ne pas écraser les boîtes pharmaceutiques et, avec un accent plein d'humour qui efface leur peur de la seringue, il propose avec engouement pour faciliter leur transport quotidien d'installer un câble entre le haut des clochers des deux villages afin d'y accrocher un téléphérique ! Deux fois seulement aussi ils sont invités à manger dans une famille de leurs camarades, une fois pour partager le même repas qu'elle, une fois pour apprécier un peu plus leur propre gamelle. Mais pas une fois ils ne reprochent à leurs parents, à leurs camarades ou à leurs familles de les avoir négligés, oubliés ou maltraités. Dès ce moment-là Bertrand apprend à accepter avec fatalisme ce qui survient et un peu comme inéluctable ce qui doit arriver.

De l'école Bertrand ne garde aucune conscience d'une quelconque supériorité intellectuelle ou même de facilités particulières ; il ne se souvient d'aucune moquerie vis à vis de camarades punis ou en échecs. Il garde par contre le sentiment très fort d'une solidarité sans faille avec le copain qui est mis au coin ou sanctionné. Ah, ces coups de règle métallique du " maître " sur le bout des doigts rassemblés d'une main pour inviter à être plus attentif ou à mieux apprendre une leçon ! Et ces ridiculisations par des mots vexants pour souffrir d'être affublé d'un habit mal seyant, trop voyant, trop court ou trop long que l'on porte sans broncher parce qu'il n'y a pas d'autre solution ! Il y a comme une complicité totale entre les

élèves pour se soutenir mutuellement en cas de reproche arbitraire du maître.

Bertrand évoque les longs trajets à pieds que ses frères et sa cousine, seuls rescapés de l'école, font ensemble pour partir de la maison et y revenir quand ils se rendent au village voisin. Ces déplacements leur offrent le temps de rêver l'impossible, d'imaginer l'in vraisemblable : ils veulent parer leurs fesses de coussins et porter des bas en laines pour couvrir leurs frêles cuisses nues et les protéger de la trique du maître ; ils établissent un code pour communiquer discrètement leur aide lorsque l'un d'entre eux est interrogé au tableau ; ils se promettent mutuelle assistance pour ne rien dévoiler à leurs parents quand l'un a été puni. Et leur compassion va bien sûr spontanément à leur camarade Simonetta, enfant de l'assistance, qui est hélas trop souvent moquée parce que des « *souris ont grignoté sa paroi nasale* ». Après l'avoir portée à plat ventre sur son genou, le maître peut même pousser l'indignité jusqu'à aller ouvrir la porte de la classe pour laisser échapper la saleté qu'il a provoquée en frappant sa jupe chargée de poussière en même temps que ses fesses ! Et le regard des camarades n'a aucune perversité mais une réelle et forte sympathie quand il perçoit ces fesses marquées par les traces rouges des coups de baguette et entre lesquelles disparaît un pauvre filament échancre de culotte.

<sup>12</sup>Après une année d'interruption, l'école du village de Reillon peut accueillir à nouveau ses propres enfants avec une toute jeune institutrice volontaire et courageuse. Au départ la classe compte sept élèves exactement, soit en plus des



deux frères et de la sœur de Bertrand, un cousin, une cousine et un voisin. C'est donc une école dont l'ambiance est tout à fait familiale et chacun peut progresser à son rythme car tout loisir est donné de prolonger le temps de la classe par des études à durée non limitée dans la salle de classe ! Et Bertrand profite largement de ces moments libres pour prendre goût aux livres et aux cahiers<sup>13</sup>. Avoir un petit coin à soi dans un endroit chauffé où l'on peut à loisir apprendre et s'appliquer sans gêner ni être gêné, c'est pour lui une chance qu'il n'a pas

<sup>12</sup> 1950 ; L'institutrice et ses sept élèves : François, Annie, Pascal et Gabriel ; Jean-Pierre, Thérèse et Jacques.

<sup>13</sup> Parmi les cahiers soigneusement conservés de ses études, Bertrand garde une trace de tous ses exercices, notamment les croquis réalisés en sciences et en géographie. Ci-dessous, parmi bien d'autres, un sujet de rédaction : "Vous avez construit un cerf-volant ..."

*"C'est dimanche. Nous avons fini de dîner. Pas de cinéma ni de théâtre à Reillon. Que faire ? Il faut pourtant nous distraire. Mon frère propose de construire un cerf-volant.*

*Après quelques minutes de réflexion, nous nous décidons. Bientôt les lattes sont prêtes et il n'y a plus qu'à coller du papier. Les petits comme les grands, tous veulent voir s'envoler le cerf-volant. On est impatient de le voir là-haut dans le ciel mais marchera-t-il ? Ira-t-il là-haut ?*

*Il est fini. Nous sommes sur un pré bien plat. Ça y est, il s'envole. Mais il est trop lourd. Voilà qu'il touche presque terre ; je vais lui casser sa queue. Il remonte, il est sauvé. Mais soudain la ficelle craque. On la rattache. Cette fois il monte, monte ; c'est à peine si on le voit encore. Le soir arrive ; il faut le faire descendre. On tire mais la ficelle casse ! Notre beau cerf-volant s'en va loin, près du village voisin. Papa qui est parti chercher les vaches avec son vélo court le chercher ... Il le ramène un peu plus tard dans un bien triste état.*

*Nous avons passé cette journée dans la gaieté et nous avons maintenant comme projet d'en fabriquer un nouveau beaucoup plus grand, 6m sur 4 m, comme il n'en a jamais existé !"*



à la maison où la place n'est certes pas limitée mais où l'ambiance appelle à d'autres activités et où le chauffage est réservée à la cuisine. Il garde de cette étape de vie le plaisir du travail soigné. Et il en a largement usé pour dresser des cartes géographiques et des croquis qui peuvent étonner par leur précision et leur application. Quand on les consulte, elles surprennent par leur qualité et leur nombre mais elles rappellent surtout qu'il n'y a alors ni cinéma, ni télé, ni jeux informatiques pour capter l'intérêt ou l'attention du jeune Bertrand avide de recherches, de nouveautés et de découvertes.

<sup>14</sup>Les cérémonies paroissiales chevauchent parfois quelque peu les horaires scolaires car l'unique messe basse de la semaine, le mercredi à 7 heures 30,



conduit les enfants de chœur de service à arriver souvent en retard à l'école. Même en se pressant à la sacristie pour ôter le surplis et le remplacer par la blouse, même en courant les quelques 50 mètres séparant l'église de l'école, ceux-ci se présentent alors devant la porte de l'école alors que la maîtresse a déjà engagé la leçon de morale. Comme tous ses camarades de classe, Bertrand connaît plusieurs fois cette situation embarrassante. Seule une

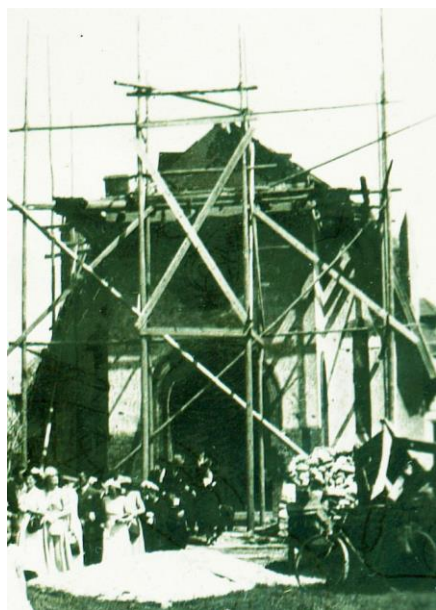
formule de politesse adéquate inculquée préventivement peut les sortir d'affaire (ou plutôt les faire entrer en classe) dignement ! Tandis que la maîtresse, feignant d'ignorer les retardataires, continue son cours, il s'agit, conformément aux règles de discipline admises, après avoir frappé énergiquement à la porte, d'attendre l'autorisation d'entrer et de saluer haut et fort avant de rappeler distinctement la raison de son retard. S'ensuit alors généralement un accueil glacial qui, dans la naïveté enfantine et par rapport à la "bonne excuse", surprend énormément les enfants. « *N'y a-t-il pas quelques discordances entre l'instituteur et le curé ?* » pressent Bertrand. En recopiant ensuite sa leçon de grammaire du tableau noir, il abandonne vite cette hypothèse, après tout peu vraisemblable eu égard aux relations harmonieuses qu'entretient l'institutrice avec tous les habitants de Rellion ! Ce n'est que bien plus tard que Bertrand apprendra ce qu'est la laïcité. Il comprendra pourquoi l'institutrice lui faisait les gros yeux lorsqu'elle le voyait arriver avec son sourire d'enfant de chœur à la fin de sa leçon de morale laïque mais, somme toute, profondément humaniste.

Dans son petit village où tout le monde se connaît et où les amitiés ne se choisissent pas, Bertrand est imprégné d'une culture de vie profonde. Il est envoûté par le courage, la ténacité, le travail de ses parents et les années n'ont fait qu'amplifier cette admiration parce que leur attitude, leurs réactions manifestent toujours une dignité généreuse et jamais une quelconque duplicité. A l'école du village qu'il fréquente avec ses frères et cousins comme au catéchisme où il retrouve les mêmes camarades, l'intérêt de l'apprentissage voile et même estompe la monotonie apparente des années égayées par l'alternance ou les imprévus des

<sup>14</sup> 1948 : Baptême de Bernadette, sœur de Pascal; à l'arrière, séquelle de guerre, trou béant dans un mur de l'église.

saisons : c'est le ramassage des doryphores sur les pommes de terre avec l'institutrice, c'est la retraite de communion dans le village voisin avec monsieur le curé, c'est le cinéma dans une baraque en tôle où l'on se rend ensemble à vélo, c'est la visite médicale avec un docteur que l'on appréhende plus que Lucifer, c'est la messe en plein air à Notre-Dame de la Bonne fontaine où quelques marchands étalent bonbons enviés ou images insolites, c'est la veillée de St Nicolas que l'on prépare avec des chants ou des sketches, c'est le distillateur qui s'installe dans le préau de l'école pour chauffer son alambic et laisser imprégner à proximité une odeur de fruits confis mêlée au parfum de l'eau de vie ...

Malgré le travail harassant des adultes, malgré les conditions de vie rustique pour tous, l'ambiance familiale est paisible car on sait apprécier les petites joies, les satisfactions du quotidien. Après les épreuves de la guerre et ses privations, avec la modestie et même l'abnégation qu'elle a engendrées, une bonne récolte devient un don du ciel, un repas copieux une chance, une visite spontanée une marque d'amitié. Le partage, l'entraide ne sont pas aléatoires ou superflus, ils sont spontanés ou nécessaires. L'isolement, les approvisionnements difficiles, les compétences diverses, tout invite à participer à la vie collective, aux tâches communes, au rassemblement responsable. Les exigences sont lourdes et évidentes mais en retour, la solidarité fleurit. Quand on tue le cochon dans une ferme, chaque maison reçoit sa part de fricadelle avec la toilette nécessaire pour le repas de midi. Quand, à la fête Dieu, il s'agit de parer la route de branches et de décorer l'autel qui accueille l'ostensoir avec le « Saint sacrement » dans une grange, hommes femmes, petits et grands, calotins ou mécréants, tous sont mobilisés. Quand, en été, la moisson bat son plein, tous les bras disponibles sont appelés pour la réalisation des tréseaux<sup>15</sup> ou le transport des gerbes ; et quand, en hiver, les battages sont engagés, malgré la poussière, malgré les chardons qui endolorissent les mains, pas question pour quiconque de se dérober. Bertrand tient tout naturellement sa place à chaque fois. Avec son aube rouge et son surplis auprès de monsieur le curé ; avec ses mains à la peau tendre dans les chaumes ou une fourche sur la masse de céréales pour déplacer les gerbes ; avec une large pèlerine pour garder les vaches. Les petits élevages de la ferme, lapins, poules sont suivis par ses frères ; lui s'occupe des



oies : il approvisionne la mangeoire, ouvre la porte de leur local le matin et la ferme le soir, nettoie les lieux régulièrement. Sans parler aussi de la caisse à approvisionner de bois chaque jour pour la cuisinière, du nettoyage hebdomadaire de la grange et de la cour avec un ballet à branches de hêtre. Parfois il renâcle, parfois il oublie mais il est fier de participer naturellement à la vie collective.

<sup>16</sup>L'école du village a vu son effectif croître avec les naissances d'après-guerre et le retour dans leur famille des maris prisonniers. Bertrand est devenu le " grand " de la classe et a vu avec trouble ses grands frères et sa cousine partir poursuivre en internat leur scolarité dans une ville d'où l'on ne revient à la maison que de temps en temps. Au mieux une fois par mois quand les conditions de

<sup>15</sup> Un tréseau rassemble 5 à 9 gerbes de blé (ou orge ou avoine) dressées debout l'une contre l'autre pour leur permettre de mieux sécher à l'air, avec éventuellement, une gerbe supplémentaire en guise de "chapeau".

<sup>16</sup> Début de reconstruction du clocher de l'église

transport sont favorables et quand le congé du dimanche peut être prolongé par une fête. Car, la semaine scolaire s'étend du lundi matin au samedi soir et l'on ne sait pas encore ce que l'anglicisme " week-end " signifie. De plus, s'il faut emprunter obligatoirement le train pour rejoindre la ville, la voiture qui dort généralement au garage et que l'on ne sort qu'exceptionnellement est indispensable pour atteindre la gare la plus proche. Or la batterie fatiguée ne permet pas l'utilisation du démarreur. Heureusement la manivelle y supplée après bien des efforts quand le réservoir à eau qui permet le refroidissement mais qui fuit légèrement a été vérifié et que les pneus dont la pression a baissé ont été regonflés avec la pompe manuelle. Ces exigences imposent donc toujours un départ la veille de la rentrée pour éviter les retards. Bertrand sait tout cela et sent toute l'émotion qui l'étreint quand il salue ses frères qui rejoignent le lycée. Il n'a encore jamais quitté le village plus d'une journée et n'a jamais dormi loin de sa famille même pour des vacances qu'il a toujours vécues au village en partageant les travaux des champs. Il devine déjà que ce sera un déchirement de quitter les siens, son lieu de vie, son école. Mais il pressent aussi que l'échéance approche, qu'il doit poursuivre des études pour assumer le rôle qui sera le sien.



<sup>17</sup>Le contexte de l'époque ne favorise pas la scolarisation au-delà du primaire et de son précieux certificat car l'on a besoin de beaucoup de bras dans les fermes mais aussi dans les entreprises locales. Il y a tant à faire partout, dans les champs, dans les bâtiments à construire ou à réparer. Mais les parents de Bertrand qui valorisent le travail manuel par leur exemple savent que leurs enfants ne pourront pas tous être agriculteurs. Pionniers dans leur métier mais ayant souffert eux-mêmes de ne pas avoir pu fréquenter l'école plus longtemps, ils ne laissent guère le choix à leurs descendants. Ils souhaitent bien sûr que leur exploitation agricole prospère puisse être reprise le moment venu par un ou deux de leurs gamins mais ils devinent qu'une formation complémentaire après le primaire est de toute façon utile pour tous. Bien que cela leur en coûte aussi bien affectivement que financièrement et malgré les incontournables internats à cause de l'éloignement.

Les factures qui concrétisent l'hébergement de leurs enfants sont lourdes pour les parents de Bertrand. D'autant plus que trois sont internes en même temps. Et que l'institution choisie est dite " libre ", plus exactement confessionnelle. Le père aurait certainement préféré un établissement public et laïc, moins onéreux, pour suivre l'exemple de son clan, les " rouges ". Mais la maman ne peut renoncer aussi aux exigences de son propre clan, les " blancs " qui considèrent, comme y invite l'affiche à la porte d'entrée de l'église communale, qu'il n'y a « *qu'une école chrétienne pour un chrétien* ». Rouges et blancs ont la même dignité, le même respect du devoir mais tandis que les premiers sont vraiment républicains et soutiennent l'école publique, les seconds sont de fidèles catholiques, plutôt conservateurs sans le reconnaître, favorables à l'école privée, et en admiration devant les prêtres réfractaires qui ont refusé la Constitution civile du clergé pendant la révolution de 1789. Toutefois, pour les blancs comme pour les rouges, les conditions matérielles de l'internat sont concrètement les mêmes : tout habit, tout sous-vêtement doit être marqué, étiqueté d'un numéro, le 238 pour les Touquat, afin d'éviter les confusions lors du lavage notamment. Ainsi, pour préparer le trousseau de chacun de ses fils, madame Touquat rassemble mouchoirs, slips ou pyjamas, les repasse soigneusement, coud le numéro sur chacun en ajoutant certainement autant son amour et sa générosité que son émotion et ses soupirs.

<sup>17</sup> Pascal à 10 ans ; une veste un peu juste portée à l'occasion d'une fête et des chaussettes maintenues par des jarretelles (photo sur la page de couverture).



Bertrand saisit toutes les occasions offertes pour satisfaire sa soif de découvertes. Il observe attentivement les quelques images pendues au mur de la salle de classe après la leçon d'histoire pour illustrer la construction des châteaux forts ou le courage de Jeanne d'arc. Il analyse avec intérêt les modestes expériences de " leçons de choses " et s'applique dans le tracé, le coloriage de croquis ou la reproduction de cartes. Lorsqu'un peintre a travaillé à la maison et permis de rénover sa chambre, il déclare qu'il assumerait volontiers ce métier. Lorsqu'il découvre des bateliers et leurs péniches sur le canal de la Marne au Rhin, il s'imagine avec plaisir à la barre d'un chaland pour franchir écluses et découvrir la France. Ecolier consciencieux, servant de messe fidèle et respectueux, Bertrand admire l'institutrice et porte un grand respect à monsieur le curé. Comment alors refuserait-il de répondre à l'attente discrète mais profonde de ceux qu'il aime en ne devenant pas l'un ou l'autre ? Instituteur ou prêtre, pourquoi pas ! Car leur tâche est tellement généreuse et exaltante pour l'enfant magnanime et désintéressé qu'il est. Mais la mission de monsieur le curé est peut-être encore plus noble, plus sublime à ses yeux ... Et, plutôt que de répondre à un " appel du Seigneur " comme on le croit et le dit alors, il souhaite simplement répondre à sa générosité spontanée en désirant se mettre au service des autres, de ceux qu'il côtoie et avec qui il fait corps. Quatrième et dernier garçon d'une famille, il est d'ailleurs l'ultime espoir de cette éventualité si attendue et désirée notamment par sa grand-mère maternelle. Sans réserve, avec spontanéité et en toute loyauté, à onze ans il désire entrer au séminaire.<sup>18 19</sup>



haut)

(à placer +

<sup>18</sup> 1952 ; petits et grands participent au ramassage des mirabelles

<sup>19</sup> L'église retrouve son clocher mais pas encore ses cloches ! La seule cloche rescapée est installée sur un bâti en bois fixé au sol



Le 20 août 1952, tout en gardant les vaches comme il en a l'habitude en fin de grandes vacances, Bertrand sculpte un bâton de noisetier pour passer le temps. Soudain, une nuée de guêpes excitées se jettent sur lui et le poursuivent dans une course effrénée. Harcelé par des dizaines de piqûres, il abandonne le troupeau pour rejoindre la maison en pleurant. Son visage se tuméfie, ses bras et jambes dénudées enflent si rapidement qu'il évoque bientôt un bibendum Michelin et est transporté rapidement chez le médecin. Celui-ci, après avoir vérifié qu'aucune réaction allergisante ne se manifeste après quelques heures, l'invite seulement à la vaillance et à la patience. Quelques jours plus tard, le 24 août exactement, le village accueille l'évêque du diocèse avec de nombreuses personnalités religieuses et civiles pour le baptême des cloches enfin restaurées dans un jour de fête tout à fait exceptionnelle préparé depuis longtemps. Dans son aube blanche d'enfant de chœur, Bertrand, conserve encore de fortes boursouflures de sa mésaventure et les ecclésiastiques de la cérémonie l'interpellent sur son état. Mais il est incapable de préciser la cause de l'attaque dont il a été la cible ; est-ce son bâton qui, enfoncé dans le sol, a dérangé un nid de ces insectes maudits ? Est-ce la proximité d'une vache qui a soulevé un essaim ? Il ne le saura jamais mais il se souviendra toujours de la concomitance des deux évènements qui ont marqué pour lui cet été là !

# 2<sup>ème</sup> partie

## Collège et lycées

### Chapitre 4

1952 – 1956 (12 - 16 ans)

#### 4.1

*Ma chère maman, bien cher papa, chers tous,*

*Aujourd'hui, c'est jeudi et je peux enfin vous écrire car l'étude est libre, c'est-à-dire qu'elle n'est pas réservée à un devoir donné par les professeurs. Depuis que vous m'avez quitté, mon cœur est gros de chagrin. Je pleure souvent en silence, dissimulant mes larmes en me tournant pour qu'on ne me voie pas ou en me cachant dans les w.c. car c'est l'unique endroit où je peux être seul. Le soir, sous mes couvertures, je pleure aussi dans le calme du grand dortoir jusqu'au moment où fatigué, je me laisse gagner par le sommeil.*

*Ici chaque journée est minutée. Prière, messe, étude, devoirs, classe, récré se succèdent... Il y a toujours quelqu'un pour nous surveiller et je ne peux même pas me cacher et penser à vous quand j'en ai envie. J'espère que vous n'avez pas oublié de donner à manger à mes lapins. Je serai heureux de les revoir mais ils sont certainement bien soignés par Alice. Je n'ai pas trouvé de pyjama dans mes affaires. Alors je dors avec un caleçon à mi-jambes et mon voisin s'est moqué de moi. Je ne lui ai pas répondu mais j'ai étouffé mes sanglots dès que je me suis mis au lit en me cachant sous ma couverture.*

*Je reviendrai chez nous pour les vacances de la Toussaint mais c'est encore tellement loin que je n'ose y penser car je trouverais encore davantage le temps long. Et pourtant je me réjouis déjà de vous revoir tous. J'ai beaucoup de peine ici, loin de vous. Je me sens si seul. Mais c'est moi qui ai voulu venir dans cette maison. C'est très dur pour moi mais je ne regrette rien. J'offre mes souffrances au Seigneur et Il saura me guider tout au long du chemin.*

*Je prie pour vous.*

*Bertrand*

Quand elle lit à haute voix cette première lettre de son jeune garçon qui vient à douze ans d'entrer au séminaire de Montrené, Madame Touquat, entourée de ses plus jeunes enfants, trois filles qui s'effondrent en sympathie, dissimule aussi les larmes qui gonflent ses propres yeux. Elle essaie bien de réduire la peine qui les étreint tous en évoquant les prochaines vacances et en essayant de chanter un cantique mais celui-ci s'étrangle dans sa gorge.

Le supérieur du séminaire a ajouté un mot au bas de la lettre de Bertrand pour préciser que le garçon s'adapterait bien vite au pensionnat et qu'il y veillerait personnellement. Cela a un peu rassuré Madame Touquat qui sait combien son fils est attaché à son village et à son milieu familial qu'il n'a encore jamais quitté, ne serait-ce que pour quelques journées. Elle devine facilement l'épreuve de cette séparation brutale et totale. Mais « *cela doit être bon pour la formation de mon fils* » pense-t-elle et courageuse, elle accepte une fois de plus d'avoir le cœur brisé.

Ce n'est en effet pas la première fois que la jeune femme surmonte des épreuves. Elle n'a pas porté sept enfants sans avoir enduré bien des tourmentes. Orpheline d'un père tué au début de la grande guerre de 14-18, elle a été habituée dès son plus jeune âge à accueillir généreusement à la maison toutes les personnes en difficultés. Mariée depuis quelques années, pendant cette nouvelle guerre depuis 1939, elle offre aux prisonniers évadés quelques frusques pour se travestir, une assiette et un lit pour refaire leurs forces et la chaleur d'une ambiance familiale pour se reconforter. Elle relativise ainsi la peine de son jeune garçon en se remémorant un épisode déjà évoqué qui l'a marquée à tout jamais et qu'elle revit régulièrement sans pouvoir l'occulter. En recevant à la maison un évadé qui lui sollicitait l'hébergement, elle lui avait précisé comme à bien d'autres avant lui les modalités de l'accueil qui devait rester discret. Mais ce fugitif n'est pas resté à la maison. Elle a alors soudain imaginé qu'elle avait reçu un espion sans le savoir. « *Il va me trahir, mes heures sont comptées* » en a-t-elle déduit immédiatement. « *J'aurais dû m'en douter, se dit-elle alors ; son fort accent était plus proche du langage germanique que méditerranéen* ». Cet épisode et son corollaire d'inquiétudes sournoises a marqué pour toujours la vie de Mme Touquat qui n'en parle pourtant jamais à personne. Aussi, aujourd'hui, avec sa gorge nouée, elle minimise une peine qui lui semble tellement dérisoire.

N'a-t-elle pas choisi aussi un destin bien compliqué en se liant à un jeune cultivateur du village dont la famille -les rouges- a si peu d'affinités avec la sienne -les blancs ? Les " rouges " sont plutôt " laïcards ", plutôt anticléricaux. Ils sont favorables aux petites familles, n'acceptant deux ou au plus trois enfants que quand l'ainé n'est pas un garçon. Les " blancs " sont par contre des catholiques fidèles dont toute la conduite est dictée par la morale et la doctrine de l'Eglise et qui n'apprécient guère par exemple les appels au souvenir de l'abbé Grégoire, curé signataire de la constitution civile du clergé lors de la révolution de 1789 et dont la maison natale dans le village voisin rappelle régulièrement le souvenir.

Madame Touquat aime beaucoup son mari, un homme droit et travailleur. « *S'il l'avait désiré, je l'aurais suivi jusqu'à l'autre extrémité de la terre* » réplique-t-elle à un ami qui la nargue. Elle n'a en effet jamais remis en question son engagement et son destin, c'est en tout cas sa conviction, est lié à celui de son époux pour l'éternité. Seulement l'extrémité de la terre n'est que l'extrémité du même village et ne représente en réalité même pas deux cents mètres ! Et cette proximité ne simplifie pas ses relations avec sa nouvelle famille. Sa belle-mère ne

ressemble guère en effet à sa mère et elle n'arrive à supporter les remarques acerbes de la première que grâce aux conseils d'abnégation que lui a prodigués la seconde. Elle n'oublie cependant pas à cette heure la terrible calomnie qui l'a atteinte dans sa chair même quand la marâtre l'a accusée d'avoir fauté avec le curé du village Et d'avoir reçu de lui un "cadeau". Ce "cadeau", c'est l'enfant dont elle tient en ce moment la lettre entre les mains ... Ce soupçon était d'autant plus lourd qu'il était plausible puisque son mari était alors réquisitionné sous les drapeaux. Absent donc du village comme tous les hommes depuis le début de la deuxième guerre mondiale. Plutôt que de se révolter inutilement, madame Touquat avait souffert en silence et, alors que l'enfant n'était pas encore né, elle avait déjà accepté de l'offrir à Dieu si tel était son désir.

La guerre a en effet éclaté peu après que bébé ait été conçu et la débâcle, la défaite n'avaient pas ramené les soldats dans leur foyer. Il avait fallu que bébé naisse pour que le papa rentre chez lui car un quatrième enfant libère en effet définitivement le père de ses obligations militaires. Pendant l'absence du mari, le curé la visitait régulièrement comme il en avait toujours eu l'habitude. Il la conseillait, la soutenait moralement et elle lui en était gré dans sa solitude car elle appréciait beaucoup sa générosité, sa droiture. Leurs relations avaient toujours respiré la dignité et le respect. Ils s'admiraient mutuellement sans avoir jamais eu le moindre soupçon d'inconvenance, sans avoir pensé seulement à la moindre faiblesse. C'est d'ailleurs par admiration envers cet homme qu'elle pouvait souhaiter que son fils consacre sa vie à l'amour de tous les autres. Elle en était là dans ses réflexions quand elle sentit de grosses larmes chaudes tomber sur la lettre qu'elle venait de lire et provoquer des taches à plusieurs endroits. Cela l'incita à sortir de sa mélancolie pour chercher une feuille de papier et y transcrire quelques conseils maternels en maîtrisant sa sensibilité.

*Mon bon coco,*

*En lisant ta peine sur et à travers les lignes de ta lettre, je me suis dit que mon chéri se noyait dans un verre d'eau. Ton adaptation au séminaire a peut-être été un peu dure mais je suis persuadée que tu as déjà découvert de bons camarades pour te distraire pendant les récréations. Tu vas apprécier bien vite les conseils de tes maîtres. Tu comprendras bientôt que le règlement, la discipline et même le manque de liberté recherchent uniquement ton bien et doivent t'aider à devenir un homme de don, de prière. Bien sûr le changement est grand pour toi. Ici tu pouvais t'éclipser quand tu voulais pour aller dans les champs ; après l'école tu pouvais rejoindre papa pour la récolte des betteraves ou des pommes. Maintenant te voilà dans un autre milieu, dépendant constamment des autres. Il faudra t'habituer à être docile, à obéir et même à ne pas faire ce qu'il te plaisait. Ce ne sera pas si dur que tu le penses, tu verras, mon chéri. Tu peux compter sur la grâce du Seigneur. Il t'aidera. Nous pensons bien à toi dans nos prières et nous sommes toujours de cœur avec toi. Ton désir de devenir prêtre doit maintenant se murir dans l'adversité et tu sauras surmonter les difficultés que tu rencontreras. Si cela peut t'aider, essaie d'oublier le plus possible ce qui faisait ici ton bonheur. Nous nous occupons bien de tes lapins. L'un a mis au monde onze petits lapereaux mais le lendemain deux étaient morts et je les ai retrouvés froids, hors du nid, dans le coin de la baraque.*

*Laurent<sup>20</sup> a préparé pour toi tout un sac de noix. Il a recueilli de petits*

---

<sup>20</sup> D'origine polonaise, Laurent, alias Josiak Wanzinieff, a fui son pays parce qu'il a, sans le vouloir mais dans un accès de colère, tué sa sœur. Immigré en France, il travaille d'abord dans les mines en Moselle puis dans des fermes. Accueilli dans la famille depuis plus de dix ans, avant même la déclaration de la guerre de 1940, il



*lièvres. Ils sont tout mignons et apeurés. Tes sœurs parlent souvent de toi et t'envoient un dessin pour te faire plaisir. Voilà, mon Bertrand. Je dois te quitter pour continuer le travail qui m'attend. Tu sais qu'à cette saison, il y a encore fort à faire dans les champs et le jardin; Je t'embrasse, mon chéri, sois courageux et confiant. Le Seigneur ne nous envoie que les souffrances que nous pouvons supporter.*

*Ta maman qui 'aime.*

Quand l'abbé surveillant remet à Bertrand la lettre de sa mère qui a été ouverte -comme toutes celles de ses camarades-, le jeune garçon s'isole un instant dans la cour et son cœur vole jusque dans son petit village natal. Après deux heures de cours, il peut se détendre et rêver un peu. Il appréhende en effet constamment les interrogations toujours possibles et craint à l'avance le moment où il doit s'exprimer devant ses maîtres. Sa timidité le crispe dès qu'une petite probabilité de contrôle oral est possible. La lettre qu'il serre fort dans ses mains lui donne l'occasion de prendre des ailes pour quitter les murs de cette grande maison et appuyé contre un pilier, il parcourt la feuille. En revoyant les siens, en les imaginant dans leur cadre, des larmes perlent à ses yeux mais il les efface rapidement du revers de sa main. Il relit la page plusieurs fois et à travers les lignes moralisatrices de sa mère il devine les douceurs perdues du cadre familial. Il imagine les récoltes d'automne, les soirées près du fourneau rougi par la braise, les passages du facteur, du laitier, des colporteurs. Il pense surtout à un algérien, déjà âgé et toujours souriant, qui vient régulièrement le dimanche à l'heure du déjeuner avec couvertures et habits divers sur son épaule ou les bras et avec qui il marchandait parfois une fois une ceinture de cuir, une autre fois un pull-over lorsque le repas était terminé. Il pense aussi à celui que l'on appelle familièrement Laurent<sup>21</sup> à sa demande mais dont le nom est en réalité Josiak, un ouvrier de la maison, polonais expatrié depuis la première grande



guerre, qui est comme un membre de la famille, qui supplée un peu un grand-père puisque ses deux aïeux sont morts prématurément et avec qui il réalise fréquemment des échanges. La cloche qui marque la fin de la récréation le tire de ses doux souvenirs et en glissant l'enveloppe dans la poche de sa blouse, il se rend immédiatement devant la porte d'entrée où déjà ses camarades sont rangés en colonnes. Un silence immédiat et total a prolongé l'arrêt de la sonnerie. Les jeux sont interrompus soudain et les quelques retardataires qui tardent encore aux w.c. courent en refermant leur braguette.

---

participe à toutes les activités de la maison et il joue souvent avec les enfants, substituant ainsi un peu l'absence des grands-pères décédés.

<sup>21</sup> Laurent, alias Josiak, à l'arrière d'un chariot chargé de betteraves

## 4.2

« *Naufragé volontaire* », le récit du Docteur Bombard ou l'aventure du médecin qui a survécu plus de cent jours sur un canot pneumatique sans réserve d'eau ni nourriture, avec pour seul équipement quelques outils. Et qui compte ainsi montrer la voie à tous les naufragés ...

« *26 mars, Saint Augustin, évêque et Martyr* » : né en Algérie d'un père incroyant et d'une mère chrétienne, il eut une jeunesse dissipée puis fut un brillant étudiant à Rome et enseigna ensuite la rhétorique à Milan. Converti et baptisé par saint Ambroise, il retourna en Afrique ...

Ainsi, au début de chaque repas, tous les jours, midi et soir, et parfois presque jusqu'au dessert selon la décision et le choix du supérieur, les convives écoutent –ou plutôt entendent - le récit d'une aventure ; et, le soir, à la fin du dîner ils découvrent le saint du lendemain. Les lectures au réfectoire sont toujours clamées par un élève d'une estrade surélevée d'un mètre environ. Le lecteur désigné attend crispé et impatient le signal ou le coup de sonnette puis le silence dans la salle pour lire le texte prévu. Le ton de la lecture est toujours monocorde, " recto-tono " comme dit le supérieur qui rectifie sur le champ les liaisons défectueuses ou les mauvaises intonations. La présentation quotidienne du saint à fêter est évidemment toujours flatteuse et adulatrice pour éviter d'avoir à préciser par exemple que la « *jeunesse dissipée* » d'Augustin engendra « *un fils de sa chair et de son péché* », Adéodat. Mais Bertrand ne peut jamais écouter attentivement ces lectures et les suivre du début à la fin. Elles lui semblent n'être qu'une musique d'accompagnement ennuyeuse ou une mise en conditionnement.

Il pense encore aux devoirs qu'il a dû interrompre au premier son de la cloche ou aux interrogations prévues pour le prochain cours avec les menaces qui



les accompagnent si elles ne sont pas réussies.<sup>22</sup> Il pense aussi à son petit village et s'imagine avec une brouette ou un bêchoir dans un jardin ou revit en esprit une aventure passée. Le cheval qu'il conduit et qui entraîne un tombereau à bascule jusqu'au moment où celui-ci se renverse dans un trou. Le petit vélo sans frein qu'il enfourche et que son frère entraîne dans une forte descente jusqu'au moment de l'inévitable chute. Les escarres douloureuses sont dissimulées par

un lavage sommaire dans un abreuvoir avec la consolation d'un « *ce ne sera rien* » pour tout pansement. Ou encore les attouchements ou simplement les regards curieux sur les parties dévoilées du corps de sa cousine qui se prête avec la même innocence à des jeux médicaux. Et, tout en rêvassant, Bertrand se demande si ces actes qu'il croyait spontanés, n'étaient pas pervers ou " impurs " comme l'interpelle son conseiller spirituel.

Drinn, drinn.... La sonnette le tire de son absence et il répond avec tous

<sup>22</sup> Scène rurale : le « bouquet » placé sur le chariot marque la fin de la fenaison

ses camarades « *Deo gratias* » avant de se mettre enfin à bavarder. D'abord légèrement. Et jusqu'au moment où un nouveau drinn arrête brusquement le crescendo des voix pour un nouveau silence ! Et Bertrand accepte : « *Encore silence et toujours ce silence pesant !* ». Que ce soit en étude, au dortoir, aux offices, dans les rangs, en classe, il faut le respecter comme un dieu parce qu'il est divinisé. Il est source d'écoute, de prière, de respect des autres. Il y a toujours un qualificatif pour le justifier et l'appuyer : silence complet, silence total, silence absolu, silence rigoureux, silence consciencieux, silence spirituel, silence divin, silence éternel... Il ne faut surtout pas le troubler, le transgresser ; il faut au contraire le respecter, s'y soumettre et même l'apprécier, peu importe qu'on ait douze ou quatorze ans, qu'on ait besoin de mouvement, de bruit, l'âge ne compte pas devant les valeurs du silence.

Comme tous ses camarades, Bertrand reste calme sur sa chaise, calme dans les rangs, calme au lit ... Le conseil qu'il a entendu de sa mère, « *Tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler* », ne l'interpelle guère puisqu'il faut toujours se taire. Ses mouvements apprennent à être mesurés, ses gestes à être contrôlés, ses paroles à être réfléchies. Et pourtant le supérieur résume ainsi son appréciation trimestrielle sur son comportement tout en l'incitant à vaincre sa timidité, son manque de spontanéité, sa maladresse en expression orale : « *Devra encore arrondir davantage ses angles* ». Il faut savoir garder le silence la plupart du temps, rester docile en obéissant aux règles et règlement établis mais s'exprimer sans gêne et intelligemment à toute question soudaine et impromptue d'un professeur ! Dans le silence lourd d'une réponse attendue, les propres amis constituent souvent le jury le plus implacable et le plus insensible devant des hésitations ou des erreurs car ils se protègent eux-mêmes des brimades ! Dans une situation difficile en effet, on pourrait imaginer une connivence spontanée des camarades qui se sont déjà trouvés dans la même gêne que l'élève incriminé. Mais pas du tout car ceux-ci deviennent apparemment et involontairement complices de l'autorité en riant de toute maladresse juvénile.

Pour répondre le mieux possible à toutes les exigences de vie qui lui sont imposées, Bertrand manifeste un souci et une bonne volonté exemplaires. Pourtant, chaque semaine, chaque lundi exactement, après la pause dominicale, il attend avec fébrilité et même avec inquiétude le passage du supérieur qui distribue pendant l'étude de la soirée les observations disciplinaires hebdomadaires. La gamme des signalements s'étend du 18 pour les meilleurs au 14 pour les cas lourds. Les 13 et 12, notes basses exceptionnelles, sont gardés confidentiellement car ils ne se justifient guère que pour des situations très rares, par exemple une exclusion définitive. Par contre, le 16 correspond à la note obtenue par défaut par tous les élèves qui ne sont pas signalés ! Les remontrances bénignes (bavardages en étude ou au dortoir, retards injustifiés, réactions désobligeantes...) s'accompagnent d'un 15 mais être ainsi repéré et sommé d'amendements reste une épreuve déjà sévère. Un "copiage" de devoir qui est assimilé à un vol de compétences, un refus d'obéir à une consigne, une réaction désobligeante et peu révérencieuse justifient encore une notation plus marquée : le 14. Bertrand, s'il les appréhende instinctivement, ne souffre jamais de tels reproches mais porte cependant un peu malgré lui par solidarité ceux que ses camarades reçoivent. Il se flatte par contre de collectionner les félicitations qu'il obtient régulièrement (petite feuille bleue pour un 17 ou orange pour un 18) et quand son nom n'est pas signalé, c'est d'abord pour lui une interpellation avant d'être finalement accepté comme une émancipation !

Après une journée chargée et plutôt satisfaisante, un soir, dans le silence du dortoir, Bertrand fait sa toilette. Puis, un peu espiègle, avec son gobelet de

brosse à dents, il s'émancipe en versant de l'eau sur la tête de son voisin inclinée sous le robinet voisin. Soudain alors, il reçoit lui-même une surprenante bolée d'eau venant de l'arrière. Son cœur faillit se rompre quand il aperçoit alors en se retournant le supérieur lui-même encore menaçant qui était entré subrepticement par une porte dérobée habituellement toujours close. Sans un mot, sans une remarque, le père supérieur poursuit ensuite sa ronde puis s'efface par la même issue qui ne justifiait aucune méfiance jusqu'alors. Bertrand garde toute la soirée, puis chaque jour de la semaine la plus grande appréhension de la sanction qui ne peut lui être épargnée le lundi suivant. Quand la séance arrive, la transpiration le mouille bien davantage que l'eau reçue lors de la remontrance et le battement de ses artères coronaires résonne fortement contre son pupitre. Pourtant, malgré la longueur interminable de l'intervention du supérieur, son nom n'est jamais cité. Oubli volontaire ou sanction encore plus exemplaire prévue ? Bertrand n'est pas du tout rassuré. Semaine après semaine, il reste terriblement inquiet du sort qui peut lui échoir encore à la fin du trimestre pour le bilan final. Sa crainte est finalement sa seule erreur. Comment peut-il porter si longtemps une telle appréhension sans la confondre par une demande d'entretien ? L'adolescent n'en a pas encore la force personnelle mais son entourage, ses conseillers ne l'aident pas à relativiser l'exigence de ses efforts personnels ...



<sup>23</sup>Dans un pensionnat de jeunes garçons dirigés par des ecclésiastiques tous masculins, la présence féminine toute discrète des " sœurs ", apporte parfois un havre maternel restreint mais réel. Ces sœurs n'apparaissent jamais lors des manifestations car elles se cantonnent uniquement dans les tâches ingrates de la collectivité : la restauration, derrière les portes de la cuisine ; la santé derrière celle de l'infirmerie, l'entretien derrière celle de la lingerie ... Bertrand, à plusieurs reprises, peut le constater et l'apprécier à chaque fois comme un enfant un peu égaré mais confiant et affectueux qui s'abandonne. A son arrivée dans l'internat, après une première semaine, il ne découvre dans son sac de linges qu'un caleçon à la place du pyjama. Il s'en étonne et pousse pendant une récréation la porte de la laverie : il est accueilli avec cordialité par une brave Mama italienne qui est heureuse d'échanger spontanément quelques mots affectueux. Puis de proposer quelques dessins personnels. Et même de créer un lien presque familial qui l'incite à repasser régulièrement un moment à ses côtés. L'année suivante, Bertrand souffre de furoncles au niveau du cou qui nécessitent l'intervention du médecin. Il se présente à l'infirmerie et apprécie la délicatesse et la sensibilité de la soignante. Quand le médecin intervient pour l'opération, elle est toute attention, toute douceur pour lui et le porte avec ses mots d'encouragements : « *Comme tu es courageux, mon brave* » lui susurre –t-elle délicatement à l'oreille et elle lui présente en même temps un sucre imbibé d'extrait de menthe pour l'aider à supporter le choc. Et chaque fois qu'il se présente par la suite à l'infirmerie, elle se soucie de sa santé en proposant une fois une tisane, une autre fois une inhalation ...

Ainsi Bertrand se protège-t-il comme il le peut de tout faux pas. Des faux-pas scolaires qui sont évidemment prégnants. Mais aussi des faux pas

<sup>23</sup> 1954 ; Pascal sur sa table d'étude

comportementaux qui lient ces résultats obtenus en classe avec les attitudes et réactions relationnelles. Ce qui compte avant tout, dans un séminaire encore plus que dans une autre école, est de ne laisser aucun temps à la flânerie ou au farniente ouvert à l'initiative personnelle. L'emploi du temps minuté de la journée comme de la semaine ne laisse aucun moment imprévu. De six heures du matin à vingt et une heures, il n'y a place en tout qu'à peine plus d'une heure de détente dans la cour de récréation. On s'applique partout à modeler des " têtes bien pleines " en espérant qu'elles seront automatiquement " bien faites ". Les études nombreuses, les chants qui préparent les offices, les prières qui encadrent toutes les heures de cours. Et qu'il pleuve ou qu'il gèle d'ailleurs, il ne faut surtout pas de " poules mouillées " près d'un radiateur.

Pendant les cours, Bertrand s'évertue à copier aussi vite que possible ce que les professeurs dictent toujours trop rapidement. Les cahiers personnels remplacent les livres toujours « *mal adaptés, mal présentés* » selon le dire des maîtres. Il est vrai qu'ils sont rares, peu illustrés ou vieillis avec des images grises et peu évocatrices. Aussi Bertrand prend-il progressivement l'habitude d'écrire vite, ne jetant un œil discret sur le voisin que pour obtenir une fin de phrase qui lui manque. Et quand il lui chuchote une demande pour pouvoir compléter son texte, c'est toujours avec la crainte d'être brutalement interrompu ou interrogé par le professeur. Quand cela lui arrive, il lui faut un moment pour reprendre ses esprits et il a l'impression d'avoir tout oublié, de ne pouvoir se concentrer, de ne savoir plus rien. « *Allons, Bertrand, ne rougissez pas de votre maladresse* », s'exclame alors le professeur.

Il n'en faut pas tant pour déclencher un véritable incendie sur son visage que Bertrand alimente encore par un plus grand désarroi ou essaie de maîtriser par une plus grande crispation. Apparente au début, la tension s'intériorise de plus en plus en créant un sentiment d'amertume et de frustration profonde. En augmentant aussi une inquiétude de ne pas réussir, de ne pas avoir le temps nécessaire, de ne pas faire assez bien. Mais point de révolte consciente. Bertrand accepte toutes les remarques et pense sincèrement qu'on ne les lui adresse que pour son bien et son avenir. Il se soumet en refoulant toutes les plaintes de son amour propre, tous les cris de sa fierté blessée et il s'enferme chaque fois un peu plus sans le savoir.

Bertrand aime faire plaisir et sent intuitivement que sa vie est un bien précieux, qu'elle doit servir aux autres. Sa volonté l'aide à ne pas transgresser son destin. Devenir prêtre, c'est pour lui se mettre au service d'une grande cause, la plus grande puisque c'est « *Dieu qui l'appelle* » personnellement. C'est du moins ce que ses maîtres traduisent de sa générosité. Et, pour se justifier, il se murmure intérieurement : « *Je n'ai jamais entendu d'appel et je n'ai pas eu la chance d'une Jeanne d'Arc, d'un curé d'Ars ou de nombreux saints dont la vie est relatée dans des livres qui peuplent nos études libres. Je crois que tous les chrétiens sont appelés à servir Dieu. Mais mes maîtres en savent beaucoup plus que moi et je ne dois pas trahir l'appel de Dieu si je suis son élu. Je dois accepter la règle du séminaire. Je dois me soumettre. Obéir. Sans arrières pensées. Sans regret. Je dois briser ma nature égoïste, oublier mes désirs personnels, m'effacer pour être transparent au désir de Dieu. Et je dois prier, prier souvent, avec ferveur pour qu'il aide l'enfant que je suis à surmonter les épreuves, les tracasseries, les tentations. Et le séminaire, et mes maîtres sont là pour m'aider...* »

Ainsi Bertrand accepte-t-il une vie austère pour se préparer à un rôle exaltant. Il accepte de suivre des études; des études classiques; du latin, du grec; des lettres classiques à gogo. Il préfère les mathématiques, la rigueur de la démonstration plutôt que les dissertations littéraires. Mais il n'a pas le choix, pas

plus d'ailleurs que tous ses camarades. Il n'y a qu'un seul programme scolaire, le même pour tous et aucune alternative ne semble pouvoir se poser. D'ailleurs s'il avait vraiment le choix, il préférerait certainement travailler la matière que ses ancêtres lui ont léguée au plus profond de ses entrailles. Il envie les artisans de la terre, il admire les compagnons bâtisseurs, il vit avec les éléments, l'eau, la nature... Et il est adroit. Avec plaisir, il modèle la pâte et maîtrise les matériaux, le bois notamment. Il adore bricoler, construire... Mais de ses préférences, personne ne s'en soucie guère. Lui pas davantage d'ailleurs puisqu'il n'y a pas de choix !

Dans cet établissement, tous les élèves sont automatiquement internes. Bertrand ne s'en étonne pas du tout car pour lui qui a sa famille à plus de cinquante kilomètres, comment pourrait-il en être autrement. Mais il apprend bien vite que, dans sa classe, un copain a ses parents qui vivent à moins d'un kilomètre, que plusieurs sauraient rentrer facilement chez eux tous les jours et qu'au moins une moitié pourrait profiter du dimanche avec leurs proches. « *Bien sûr, l'internat facilite la vie collective, favorise le travail scolaire suivi et régulier, se dit-il ; il permet la participation assidue à la messe quotidienne, aux prières régulières, aux offices du soir ou des jours de congés* ». Bertrand a beau expliciter au moins partiellement les raisons de cette exigence, elles ne lui semblent pas totalement fondées. Il n'arrive pas à comprendre pourquoi l'office hebdomadaire des vacances devient automatiquement quotidien dès le jour de la rentrée. Pourquoi, dès la 6<sup>ème</sup>, à un âge encore bien juvénile et sans aucune exception, tous les inscrits doivent obligatoirement, avec la même assiduité, la même spontanéité, participer à toutes les cérémonies souvent bien longues et parfois même lassantes ou fastidieuses. Il se considère alors presque privilégié car sa situation semble encore moins incommode que celle de ses amis.

<sup>24</sup>Il accepte cependant tout ce qu'on lui demande et ne cherche même



pas à obtenir une réponse à ses questions qu'il imagine non justifiées. Il apprend donc à faire confiance et couvre ses interrogations par des satisfactions bien concrètes : il couvre parfaitement ses livres, décore délicatement ses cahiers, dessine gratuitement. Il s'applique à décortiquer les rébarbatives versions latines. Il apprend le vocabulaire grec. « *A quoi tout cela pourra bien me servir, se répète-t-il encore, mais cela doit cependant aider puisque ce n'est pas une*

*option facultative !* ». Il aimerait quelques leçons de dessins, quelques cours de technologie mais ces activités n'ont jamais figuré au programme. Quelques cours de sciences naturelles aussi mais cette matière ne figure pas davantage au programme. Est-ce pour éviter d'avoir à présenter l'anatomie des êtres vivants, d'avoir à parler de la sexualité, de la reproduction ? Peut-être mais l'emploi du temps est déjà complet et l'institution dispose-t-elle des professeurs spécialisés dans ce domaine ?

Il est toutefois certain que tout ce qui touche " la chair " flirte le "

<sup>24</sup> Etude de la classe de 5<sup>ème</sup> ; Pascal, à côté de l'abbé surveillant, porte la main à sa tête.



péché de chair ". Ou péché mortel comme on dit à cette époque ! S'attarder sur les images du Petit Larousse -quelques tableaux de femmes nues protégées par une feuille de vigne- c'est se faire remarquer et soulever la suspicion. Avoir les mains non apparentes pendant les cours, c'est laisser supposer qu'elles peuvent s'amuser ente les cuisses. Se promener régulièrement avec le même camarade ou s'écarter de la vue du surveillant en se dissimulant, c'est construire une amitié coupable. Même lire certains passages de la Bible sont suspects... Seul le confesseur, le maître spirituel ou " directeur de conscience " peut aborder dans le secret ce qui touche à la sexualité. Et il le fait en général avec une telle délicatesse littéraire qu'il n'emploie que des mots en métaphore pour éviter les aspects grivois ou troublants.

Ainsi Bertrand ne fait-il jamais le lien avec ce qu'on peut lui dire sur ce sujet et ce qu'il ressent, ce qu'il vit dans son propre corps, ce qu'il apprend en se culpabilisant s'il jette un œil sur une image présentant un film ou sur une revue dont le titre ne figure pas dans la panoplie très limitée du séminaire. Tout ce qui concerne la procréation est toujours soigneusement évité et rejeté dans le ghetto de l'impureté. D'ailleurs tous les exemples de sainteté présentés écartent le couple. Seules les vierges et célibataires ont droit de cité. Marie n'est-elle pas l'exemple de vierge par excellence ? Et le pauvre Joseph n'a-t-il obtenu le titre de sainteté qu'en consolation ?



<sup>25</sup>Bertrand ne cherche pas à travestir les exigences de sa vie au séminaire. Il les accepte pour devenir un homme qui maîtrise ses impulsions, qui soumet ses sens à la volonté et il ne veut pas suivre l'exemple de quelques camarades qui lui confient fort discrètement leurs émois, leurs pratiques ou leurs réactions quand ils apprennent à danser pendant les vacances. Ils sont bien sûr heureux de traduire avec leur corps un rythme de musique mais ils éprouvent aussi une grande satisfaction de serrer entre leurs bras une jeune fille de leur âge. Bertrand n'en doute pas et sent bien quelle sève peut monter en eux mais il se refuse de pénétrer sur ce terrain qui lui semble miné en se rappelant les recommandations de ses maitres. Il repousse ces appels en redoublant ses efforts sur le travail scolaire et essaie de balayer toutes les questions qui le harcèlent sur ce sujet ou toutes les images qui envahissent son imagination fertile. « *Les bals, la danse, c'est le vice* » lui a-t-on laissé entendre. « *Les filles, c'est pour les autres* » se dit-il et il essaie de se consoler spontanément en découvrant dans le don de soi, l'effort, le travail bien fait quelques satisfactions ou du moins une échappatoire. Il abandonne ainsi sa vie et ses difficultés dans des prières. Les offices quotidiens doivent l'aider à devenir un homme de Dieu et il se relie dans un dialogue confiant et personnel avec Marie et les saints aussi souvent que possible.

<sup>25</sup> 1954 : Pascal, peu après une lourde épreuve de santé où, notamment, son visage s'était fortement tuméfié.

## 4.3

<sup>26</sup>Bertrand cherche à égrener son chapelet le soir dans son lit mais la vierge Marie ne semble guère l'aider ni à retenir son imagination, ni à prolonger la litanie de « *Je vous salue Marie* » qu'il entame sans pouvoir les clore par l'amen final. Dans les rangs ou les déplacements silencieux, il essaie aussi de tourner son dizainier autour de l'index mais il termine rarement plusieurs fois la même prière sans fuir les murs du cloître et rejoindre ses préoccupations ou sa famille, ou son village. Lors des offices religieux animés par des célébrants nombreux et pompeusement vêtus, sa



sa sensibilité l'aide par contre à apprécier la beauté des chants polyphoniques d'une grande maîtrise. Il est vrai qu'à ces célébrations, la participation d'un grand nombre d'élèves est requise soit au service de l'autel, soit à la chorale, soit en coulisse pour la préparation ou l'entretien. Tous les participants, un gros missel couvert d'un tissu noir dans les mains, arrivent successivement dans la chapelle avec les colonnes de

leur division pour occuper progressivement tous les bancs. Et tous les professeurs, prêtres, ou abbés avec leur surplis, leur aube blanche immaculée, monseigneurs ou chanoines divers avec leurs grades et leurs fourrures ou leurs dentelles pourpres ou violettes se répartissent dans les stalles latérales plus ou moins accueillantes suivant le prestige de leur titre.

Bertrand vit positivement la grand' messe du dimanche qui dure pourtant près de deux heures et occupe en grande partie la matinée puisqu'elle est précédée d'une messe moins solennelle où les séminaristes viennent uniquement pour communier afin de pouvoir déjeuner ensuite. Par contre il apprécie beaucoup moins les vêpres en plein milieu de l'après-midi, chantés tout en latin, qui lui semble d'une longueur démesurée. Il cherche à tromper son attente en traduisant les psaumes mais son esprit voltige souvent bien loin de là et il n'est pas rare que sa langueur se transforme en somnolence simplement rythmée par les soudains claquements sonores imposant des changements de position -debout, assis, à genoux- qui le ramènent ponctuellement à la réalité.

Les seules visites permises sont prévues le dimanche après le déjeuner dans une grande salle appelée parloir. Les visiteurs sont donc tous invités bon gré, malgré à une participation à l'office des vêpres au milieu de l'après-midi. Bertrand n'a jamais de visite car sa famille ne peut faire uniquement le déplacement pour le rencontrer. Les rares fois où elle se déplace jusqu'à la ville, c'est essentiellement pour réaliser quelques achats et cela n'est possible qu'au cours de la semaine. Les

---

<sup>26</sup> Seule photo de classe (5<sup>ème</sup>) que Pascal (à droite, au milieu) conserve du collège ; parmi les soutanes : au centre, le professeur principal, à gauche, le préfet de division et à droite, le surveillant.

moyens de transport sont limités et certaines familles sont fort éloignées. Bertrand vit mal cet éloignement mais accepte de ne rentrer à la maison qu'une fois par trimestre puisqu'aucune autre sortie n'est prévue par le règlement. Tous les séminaristes sont internes et cette pratique ne souffre aucune exception. Même ceux qui habitent à quelques kilomètres ou dans la même ville ne sont pas davantage favorisés et doivent se contenter de la visite hebdomadaire et dominicale de leur famille. Lorsqu'en promenade le jeudi les rangs passent sous leurs fenêtres, ils ne peuvent d'ailleurs même pas quitter le groupe pour aller saluer leurs parents. Bertrand supporterait difficilement cette brimade s'il était à leur place mais là encore, il ne cherche pas à comprendre les raisons qui ont conduit ses maîtres à imposer un tel isolement ; il les accepte seulement, pensant que c'est pour son bien, pour protéger sa vocation.

A dix sept heures, la cloche qui retentit disperse automatiquement tous les visiteurs après les adieux rapides et parfois touchants des jeunes à leurs proches. Tous les séminaristes se retrouvent alors en étude jusqu'au repas du soir. Bien que dite libre, cette étude doit absolument rester silencieuse. L'atmosphère y est encore chargée des souvenirs d'une journée un peu différente pour préparer déjà la nouvelle semaine. La liberté affichée de ce moment consiste uniquement dans le choix personnel des activités bien sûr limités à l'écriture ou à la lecture ... car il est interdit de se déplacer, sauf avec une autorisation spéciale. Il faut se contenter de travailler seul avec des livres et des crayons.

Après le repas du soir, pour les plus jeunes, la journée du dimanche se termine par une longue prière du soir ou des complies encore chantés en latin mais avec moins de protocole que les offices du matin et de l'après-midi. Pour les autres, c'est à dire à partir de la classe de 4<sup>ème</sup>, il y a une dernière étude le soir jusque vingt et une heures. Les longs séjours à la chapelle de la journée dominicale ne constituent pas les seuls moments de prière. La journée commence par une longue oraison commentée sur les textes liturgiques qui permettent aux moins convaincus de prolonger une nuit un peu trop brutalement interrompue; car si le dimanche permet ce qu'on appelle sans sourire une grasse matinée parce que le réveil est fixé à six heures quarante, hiver comme été, le lever des autres jours reste imperturbablement fixé à six heures; Et toute la journée est ponctuée d'arrêts permettant de courtes invocations avec le débit d'un pater noster ou d'un ave Maria; au début et à la fin de chaque cours, de chaque étude. Sans parler de l'angélus, matin, midi et soir, du bénédicité avant chaque repas et des grâces après les mêmes repas. Et toute la semaine se déroule suivant un horaire minuté où s'égrènent travail et prières, le repos improvisé étant réduit à sa plus simple expression pour éviter le relâchement de l'effort. Même pendant les récréations, tous sont invités à participer à un jeu actif en groupe. Il est essentiel de modeler les jeunes garçons pour leur donner souplesse " mentale " et abnégation.

Alors que les échanges répétés avec le même interlocuteur révèlent une orientation qui peut être trouble et inquiètent rapidement les pasteurs spirituels, les jeux collectifs qui manifestent énergie et attention à l'autre sont vivement encouragés. Si les cours de sport ne trouvent que tardivement et très lentement leur place dans les emplois du temps, les matchs amicaux de foot ou de volley sont très prisés. Rien de tel pour que de jeunes garçons puissent se défouler et contrôler leur énergie physique mais aussi leurs émois amoureux naissants. Pourtant Bertrand n'arrive guère à s'investir spontanément dans ces jeux et à se défouler vraiment. Il se plaît parfois à participer activement à un jeu pour que son équipe gagne mais il ne s'investit jamais totalement. Pas davantage d'ailleurs dans les jeux de piste dans " le petit bois " au cours de la promenade du jeudi après-midi, seul moment où il peut respirer hors les murs de la propriété fermée de Montrené. Les sorties

pédestres en rang trois par trois, certainement pour éviter le deux par deux, lui pèsent toujours même s'il manifeste apparemment un sourire complice. Il supporte mal une veste endimanchée qui l'engonce et qui a des manches trop courtes ou une de ses chaussures dont la semelle cherche à fausser compagnie. Il regrette alors la blouse grise qui ne le quitte pas du matin au soir pendant toute la semaine car elle le cache derrière une apparence commune, elle dissimule la différence qui peut soulever une remarque gênante.

Pour faciliter la vie collective, le responsable de division distribue quelques rôles à certains élèves qui s'appliquent à les exécuter de leur mieux. L'un est chargé de rassembler les sacs individuels de linges pour les porter à la laverie. Un autre vérifie que la salle de classe est aérée et les fenêtres ensuite bien fermées. Bertrand doit ramasser les objets ou habits qui ne sont pas rangés à l'endroit prévu ou opportun : un foulard qui reste sur une table, un béret qui attend sur la tablette d'une fenêtre, un trousseau de billes qui se dissimule sous un escalier. Pour récupérer son bien et payer sa négligence, le propriétaire doit verser cinq centimes. Bertrand est-il trop rigoureux, manifeste-t-il trop de zèle dans sa fonction, il ne le



saura jamais mais un surnom ne tarde pas à le blesser : le " juif " ! Les relents du nazisme ne sont pas loin et la mentalité anti-hébraïque reste encore vive dans les milieux catholiques. Bertrand ne sait pas et ne comprend pas la portée de cette dénomination mais, à son regret, il n'entendra pourtant jamais une remarque ou une réprobation à l'encontre de ceux qui le narguent de cette façon

Près du préau, dans une pièce qui accueille une table de ping-pong mais certainement désignée " soulietterie " parce qu'elle permet de ranger les chaussures de marches, Bertrand dispose d'une petite caisse personnelle pour les provisions alimentaires qui permettent de garnir un peu le pain sec distribué dans l'après-midi. Il l'approvisionne à chaque retour de vacances par ce qu'on lui a donné et qu'il a pu transporter : tablettes de chocolat, paquets de gâteaux secs, verrine de confiture et des noix. Cadenassée pour ne pas tenter ses camarades, cette boîte est aussi son petit coin de rêves chaque fois qu'il l'ouvre. Bertrand

apprécie bien sûr les gâteries que sa grand-mère<sup>27</sup> ou sa marraine<sup>28</sup> lui ont offertes quand il est allé les saluer avant son départ, du chocolat au lait et parfois aux



noisettes qui est son régal ou des dattes séchées mais il goûte aussi ce moment comme un appel au souvenir de ses proches. Partage-t-il ses friandises avec des copains ? Peu car il n'arrive déjà qu'avec difficulté à ne pas se laisser en rupture d'approvisionnement malgré sa consommation modérée. Mais il essaie de répondre parfois à l'appel d'une collecte pour les personnes âgées défavorisées de la ville voisine.

La monotonie des journées est parfois rompue pour la visite d'une personnalité religieuse importante, un cardinal originaire du département ou siégeant au Vatican, un missionnaire qui présente ses activités en pleine brousse avec un petit film en noir et blanc pour illustrer ses déplacements ou l'évêque local qui solennise encore davantage une fête liturgique. Une fois, à cette occasion, le directeur de division croit bon d'interpeller ce dernier avec humour dans la cour de récréation en présentant un élève qui avait accepté

<sup>27</sup> Grand-mère maternelle, en train de tricoter tout en gardant ses vaches.

<sup>28</sup> Jeanne, la tante et marraine de Pascal

d'être largement couvert de bandes médicales à la tête, bras et jambes comme s'il avait été commotionné et blessé par un accident. Les travaux de la cour n'étant pas achevés, son sol pas encore goudronné, il imagine que c'est une façon habile de solliciter l'intervention du responsable principal diocésain en laissant parler un faux rescapé. Mais la vive réaction du prélat ne se fait pas attendre et lui prouve l'inverse même si les élèves attendent encore surtout la réalisation des travaux espérés. Ils constatent en effet seulement à la rentrée suivante, sans lier la cause à l'effet, que le directeur de division n'exerce plus son rôle, est ravalé à une fonction subalterne et que, même le supérieur de l'établissement est remplacé alors qu'il était prévu de fêter son cinquantenaire de sacerdoce dans les mois suivants !

Dans la vie des jeunes éloignés prématurément de leur famille et soumis à un rythme de vie strict et sévère, la place d'un père de substitution, d'un père conseiller compte énormément. Il assume en effet le suivi individuel de l'aspirant en étant son confident et même son confesseur régulier avec le titre prétentieux de " directeur spirituel ". Il met sa bibliothèque à la disposition du jeune qui peut le rencontrer aussi souvent que souhaité grâce à un système de billet de visite collecté pendant les études. Choisi en début d'année, ce " directeur de conscience " n'est en général jamais remis en cause sauf raisons très particulières confiées au père supérieur. Bertrand ne connaît personne quand il arrive et laisse un peu le hasard se déterminer à sa place. A moins que l'âge avancé, l'état de santé déficient de ce prêtre aient fait impression sur sa sensibilité, il ne sait pas vraiment pourquoi il a porté ce nom sur sa feuille.

Quand, un an après, le confesseur devient en plus le professeur principal de sa classe, Bertrand, qui a pris de l'assurance, semble vite saturé par les préjugés et les remontrances dépassées qui lui sont prodigués. Il manifeste alors son désir de changement et sollicite l'aide de l'abbé surveillant pour rédiger les lettres indispensables permettant cette mutation. Bertrand apprendra peu après la suite de sa démarche par l'abbé qui l'a aidé. Au réfectoire, pendant le repas, le supérieur transmet lui-même la demande écrite à son voisin. Celui-ci, en en prenant connaissance, manifeste aussitôt un signe de malaise proche de la syncope qui est vite dominé et soulagé par le voisinage compatissant. Pendant les semaines qui suivent et les mois qui se prolongent jusqu'aux grandes vacances, Bertrand doit redoubler de discrétion pour éviter de se faire à nouveau remarquer mais il se sent fier d'avoir surmonté une adversité dont il n'avait pas mesuré par avance l'ampleur.

Ce mode de vie, ces pinailleries superflues, ce rythme d'activités ne sont pas toujours bien supportés par les jeunes. S'il y a pour les nouveaux de gros chagrins dus à une séparation familiale trop brutale, diverses tensions de tous ordres se manifestent ensuite au fil des mois et des années; Et en début d'année scolaire on constate que les troupes se clarifient mais on ne précise jamais les vraies raisons du départ des anciens amis. Les mauvaises idées se développent-elles dans un groupe aussi rapidement qu'une maladie contagieuse, se communiquent-elles aussi dangereusement qu'une épidémie ? La meilleure solution pour les éviter est-elle de les ignorer et de ne surtout pas en parler ? Peut-être mais intuitivement, Bertrand qui ne peut formuler ses réserves, a besoin de transparence et refuse de partager de telles craintes.

Peu important les capacités personnelles et propres de chacun, seuls comptent les critères fixés permettant de former un homme cultivé en lettres, à l'aise dans les relations sociales. Les possibilités manuelles, artistiques, sportives sont appréciées mais n'ont aucune incidence dans les classements car il y a bien un jugement numéroté des résultats. Non seulement d'une façon générale pour les prix

d'excellence qui sont remis en fin d'année avec grande pompe de discours et de décorum mais aussi pour chacune des matières dans chaque niveau. Et ce n'est pas le professeur qui révèle les résultats de sa discipline dans ses propres classes mais le supérieur devant tous les élèves réunis de la division, même ceux que cela ne concerne pas directement. Cette proclamation est entourée d'une solennité qui toise les plus vantards et écrase les plus sensibles, les échecs scolaires déterminant une incapacité réhabilitaire pour le rôle souhaité.

Bertrand souffre particulièrement de cette mise en scène qui décuple sa crainte de mal réussir. Il s'effraie longtemps à l'avance de ces moments redoutés et quand le supérieur entre dans la salle, son cœur bat à se rompre. Les résultats sont présentés soit du meilleur au pire, soit de la "lanterne rouge" au premier. D'une façon comme de l'autre, l'attente est insupportable et Bertrand en a à chaque fois le corps trempé d'émotion, ses mains toutes moites et crispées, le front battant, le visage tendu. Il n'entend pas tous les commentaires présentés autour de la composition et qu'on le félicite ou le blâme, il est incapable de répondre aux questions posées sans ânonner avec sa gorge serrée et son esprit vidé. Il lui faut un long moment encore pour se remettre de sa paralysie après le départ du supérieur et il sent alors son cœur battre lourdement et résonner contre le coffre de son pupitre.

Il croit au début qu'il manque d'entraînement et qu'il supportera de plus en plus facilement cette épreuve. Mais au contraire, son appréhension augmente avec les années, même s'il affiche une indifférence trompeuse pour essayer de corriger son anxiété. Et il accepte aussi de plus en plus mal cette dualité qui oppose sa volonté de se soumettre aux contraintes extérieures et sa crispation incontrôlée de son for intérieur avec ses fibres les plus profondes et les plus personnelles. Mais il ne doute jamais que ses réactions spontanées doivent être maîtrisées et refoulées.

Régulièrement, en groupe ou individuellement, on explique aux séminaristes que le chemin de la prêtrise est rocailleux et parsemé d'embûches. Seuls les jeunes disciplinés, courageux et dociles peuvent les surmonter. Bertrand se veut de ceux-là et il s'applique à obéir consciencieusement à toutes les règles imposées, à toutes consignes données, à toutes les privations proposées. Il ne peut pas décevoir ceux qui lui font confiance car leurs exigences, leurs conseils, en un mot leurs paroles sont de Dieu puisqu'ils sont en réalité ses interprètes. C'est cet aspect qui pèse le plus sur l'attitude de Bertrand car ses réactions les plus spontanées sombrent toujours et automatiquement dans un combat inégal. D'avance il sait qu'il a tort s'il ne pense pas de la même façon, s'il réagit différemment, s'il soutient l'attitude d'un camarade qui a été vilipendé. Et il s'en culpabilise automatiquement et immédiatement. Il sait avec La Fontaine qu'il a tort parce que « *la raison du plus fort est toujours la meilleure* » mais ce n'est ni le nombre, ni l'âge, ni la notoriété qui rendent plus fort à ses yeux, c'est l'intervention divine, la puissance spirituelle qu'il ne met pas en doute et qui est toujours le garant des pratiques imposées. Il n'aurait malgré sa timidité ni honte ni peur de s'opposer à un supérieur si la réaction était d'homme à homme ou plutôt d'homme à enfant car il est encore bien jeune. Mais toute divergence est présentée ou au moins ressentie comme un manque de confiance à Dieu puisque ses maîtres sont des hommes de Dieu et ils ne craignent d'ailleurs jamais de se présenter comme tels. Leurs jugements sont en effet sans appel et interviennent à propos des faits les plus communs qui émaillent les journées.

« *Tu as parlé à ton voisin en te dissimulant derrière ton pupitre, c'est manquer de franchise, de loyauté* ». Et Bertrand interprète bien vite cette remontrance même quand on ne le lui adresse pas expressément, « *c'est mentir à Dieu qui sait tout le secret de nos cœurs ...* ».

« Tu n'as pas appris ta leçon et tu porteras toute ta vie la responsabilité de tes lacunes... Ne pas exploiter ses possibilités, c'est préférer la facilité à l'effort, c'est choisir la faiblesse et mal se préparer à ses responsabilités ». C'est ne pas répondre à l'attente de Dieu, aux possibilités que Dieu nous a confiées, pense Bertrand qui se culpabilise encore davantage quand on ajoute : « Refuser un effort aujourd'hui, c'est peut-être devenir incompetent demain ». Et l'exemple du chirurgien qui a négligé un cours lors de sa formation et qui est incapable de sauver un blessé illustre cette affirmation et emporte l'adhésion automatiquement de toutes les bonnes volontés.

« Tu ne réponds pas assez rapidement aux signaux de la cloche marquant la fin du travail, tu manques de docilité, tu ne sais pas encore écouter les appels... ». Bertrand connaît son intérêt pour le travail concret et sait qu'il n'est pas assez perméable aux appels de Dieu mais il ne confondrait pas de lui-même les appels de la cloche et les appels de Dieu si on ne le lui avait seriné à toutes les occasions ...

Alors Bertrand ne s'étonne pas de constater que les effectifs de sa classe fondent un peu plus à chaque rentrée scolaire. Il comprend bien ses camarades qui se lassent d'une vie aussi isolée mais il accepte le verdict de ses maîtres qui expliquent les départs par un manque de courage et un refus de répondre à l'appel de Dieu. La citation d'un passage de l'évangile était l'interprétation en la justifiant avec une dimension spirituelle qui ne laisse plus de place au doute : « Ce sont des "jeunes-hommes riches", non pas riches en biens matériels mais riches de l'amour de Dieu qui ont la chance d'être appelés dans cette maison. Comme le jeune-homme riche qui voulait bien suivre Dieu mais qui a refusé de perdre ses biens pour que ce soit possible, vos camarades refusent de donner leur vie et d'offrir leurs possibilités au service du Seigneur. Et notez-bien ce que précise l'évangéliste à propos du jeune-homme riche : « il tourna son regard triste et partit ». « Il ne sera jamais heureux » ajoutait-on alors pour conclure le commentaire subjectif de la parole évangélique et en martelant cette dernière phrase pour en accentuer l'importance.

Le jeune-homme de l'évangile était libre; les séminaristes sont également libres mais, imagine Bertrand, s'ils ne sont pas heureux dans cette maison, ils ne le seront pas davantage en la quittant car ils seront pressés par le remords d'avoir manqué de générosité et de n'avoir pas su répondre à "l'appel de Dieu". Bien sûr le séminaire doit permettre l'approfondissement de cet appel. Celui-ci peut se diversifier dans la fidélité par la vie monastique, la vie missionnaire à l'étranger par exemple. Mais de vocation laïque, de vocation dans le mariage, de vocation autre que religieuse on ne parle jamais. Ainsi, tous ceux qui quittent le séminaire sont-ils des "jeunes-hommes riches". D'ailleurs s'ils ne reviennent plus dans ce séminaire voir leurs anciens camarades, c'est parce qu'ils sont gênés et savent leur erreur. En présentant de cette façon les départs, on évite évidemment les éventuelles contagions en culpabilisant à l'extrême tout abandon. Bertrand ne le sent pas mais noie toujours toutes ses réactions dans le plus profond de lui-même pour augmenter sa volonté et maîtriser ses aspirations. Il se refuse à penser qu'il pourrait manquer de générosité et n'imagine pas pour lui une autre voix possible. Il doit donc suivre celle qu'on lui trace. Et pourtant il souffre de plus en plus de se sentir seul. De se sentir différent des autres jeunes de son âge. De se sentir à part.



## 4.4

Au séminaire Bertrand n'est pas isolé, loin de là. Il a de bons amis. Mais il souhaiterait avoir un ami plus personnel, un confident à qui il pourrait communiquer ses réactions, ses intentions. Il croit cependant avoir compris qu'il vaut mieux éviter les entretiens à deux ou du moins, une relation particulière privilégiée et suivie. Il ne sait d'ailleurs guère pourquoi car s'il ressent déjà une satisfaction spontanée de bavarder avec une fille de son âge quand il en a la rare occasion ; jamais il n'éprouve le moindre attrait pour un garçon. Pourtant il accepte malgré lui de ne pas avoir un ami, " son " ami. Ses camarades sont tous ses amis et ils le lui rendent bien d'ailleurs car ils l'apprécient. Ils apprécient sa pondération, sa franchise, sa spontanéité à rendre service, ses capacités intellectuelles. Ils comptent sur lui pour être aidés à l'occasion ou comme complice de jeu. Et ils lui savent gré de son attitude puisqu'ils le choisissent régulièrement pour sa " conduite exemplaire ". A la distribution annuelle des prix, il reçoit en effet un titre d'excellence à ce sujet : les élèves de chaque classe désignent chaque année par vote le camarade qui correspond le mieux à leurs aspirations. Bertrand est heureux de ce choix sans savoir que le dépouillement du scrutin peut être légèrement tronqué en cas de résultats peu probants. Il en est heureux mais n'en fait aucun cas car il lui semble que l'influence des maîtres est trop pesante sur le choix réel et que ses camarades le choisissent parce qu'il correspond à l'image du " bon " séminariste en privilégiant trop son calme et son ardeur au travail. Il préférerait se sentir plus commun, plus semblable aux garçons de son âge. Or il mesure qu'étant séminariste, il est automatiquement différent, que cela se devine et même que cela se voit quand il est à l'extérieur, en vacances. A-t-il acquis sans s'en rendre compte des manières si distinctives, un faciès si particulier, se demande-t-il parfois ? Il a même remarqué que plusieurs camarades bien " cotés " ont la lippe inférieure proéminente. A-t-il lui aussi une lèvre ainsi dominante ? Ce soupçon lui semble totalement absurde mais ne lui révèle pas encore la crainte pourtant bien réelle de l'altérité !

Séparé de ses amis du village et des villages voisins dès l'âge de douze ans, ne les côtoyant plus que rarement et uniquement pendant les grandes vacances, il se sent de plus en plus isolé. S'il les recherche, il supporte mal au début leurs réflexions amicales quand ils l'interpellent comme " jeune de curé " ou " cureton ". Cela le blesse et il devient involontairement un intrus pour eux. Progressivement il cherche plutôt à les éviter. Ses amis évoluent dans un monde différent et en croyant les retrouver avec plaisir, il ne veut pas se renier, avoir honte de sa situation, souffrir de " respect humain " -selon l'expression habituelle- parce qu'il a fait un autre choix qu'eux. Ou parce qu'il est différent, du moins finit-il par le croire.

Tout ce qui le singularise lui coûte énormément. Il aimerait être comme eux, avec eux mais il doit cependant s'imposer quelques exercices supplémentaires, participer à tous les offices religieux et si possible fréquenter même ceux des villages voisins pendant les vacances. Et il assiste à ces célébrations plus pour ne pas contredire les engagements qu'il s'est fixés que par conviction profonde. Il les fréquente d'ailleurs discrètement et le moins possible pour ne pas se manifester inutilement. Devant des propos vulgaires ou antireligieux, il préfère se croire sourd mais il ne peut pas ne pas réagir ou rétorquer au moins quelques mots. Alors il prend de la distance et accepte sa différence. Il s'efface de plus en plus pour éviter toute réaction ou questionnement. Et il s'isole, et il apprécie la solitude qui seule ne l'importune pas alors que, paradoxalement, il recherche normalement la compagnie.

Quand il sent peser une différence, il se réfugie dans la nature, admirant la végétation et trompe sa gêne en parlant aux plantes ou aux oiseaux. La brise qui caresse les visages, la fourmi qui transporte son festin, le papillon qui virevolte, la feuille qui bruisse, la mésange qui décortique une mouche, tout l'enivre dans la nature et il y respire à pleins poumons, heureux de faire une provision d'oxygène pour mieux supporter les étouffements quotidiens, accepter les brimades involontaires qu'il supporte avec la volonté farouche de ne devoir jamais les refuser.

Pourtant il aime la compagnie, il aime sa jeunesse, il aime se retrouver avec d'autres jeunes. Quand il peut côtoyer une groupe incognito, sans déclarer le nom de son école, il rie à gorge déployée, il frime même avec les jeunes filles mais il appréhende à l'avance le moment où il devra révéler -parce qu'il ne pourra et ne devra faire autrement- qu'il est séminariste. Alors il sait que tout s'écroulera comme un château de cartes, qu'il piquera un fard à se noyer la tête sous terre et qu'ensuite il cherchera bien vite le premier moyen, le premier moment pour s'éclipser, se réfugier ailleurs, dans la solitude qui seule peut le comprendre, pour fuir la compagnie qu'il apprécie et qu'il redoute en même temps.

Bertrand conserve pour sa famille une grande affection. Les années passent et ses attaches, loin de se réduire, restent toujours aussi vives et sont même plus profondes. Il chérit sa mère qu'il admire sans aucune ombre. Il apprécie avec une confiance illimitée son père qu'il estime beaucoup. Il est heureux avec ses trois frères tous plus âgés et ses trois sœurs toutes plus jeunes. Il envie cependant les premiers d'être -eux- communs à tous les garçons et les secondes de vivre -elles- encore avec leurs parents. En famille il se sent moins isolé mais il vit cependant une certaine gêne, une différence. Parce que fréquentant le séminaire, il rentre à la maison moins souvent que ses frères, il étudie des matières, notamment le latin et surtout le grec, qui ne peuvent -croit-il- servir qu'au bréviaire et à la messe et qui ne sont guère considérées comme utiles dans le monde des travailleurs manuels, il doit être plus pieux, fréquenter plus souvent l'église. Chaque fois qu'il se manifeste par une légère vulgarité, une parole grossière, une désobéissance, on le lui fait savoir sans ménagement. Il accepterait ces remarques bien que les mêmes attitudes ne soient pas réprimandées de la même façon chez ses frères mais il est courroucé qu'on rappelle toujours sa soit disant "vocation" pour le culpabiliser. Et en grandissant, Bertrand vit de plus difficilement sa singularité partout où il se trouve. Il a beau essayer de ressembler aux autres, de les imiter pour justement se différencier le moins possible, toujours il est piégé, toujours il est repéré et cette inquiétude le suit partout. Il se demande même si cela ne se lit pas sur lui, sur sa démarche, sur son attitude, sur son physique. Et il se trahit parfois par sa gêne, par sa timidité qui le désignent comme une proie facile aux observations.

Après quelques jours de vacances dans sa famille, Bertrand appréhende toujours l'heure du départ et il espère jusqu'à la dernière minute un événement qui contrariera les prévisions. Un problème de santé qui empêcherait un retour aussi rapide, ou même, une contagion possible qui offrirait le plaisir de vacances prolongées sans imposer l'alitement ! Mais tous ses espoirs sont toujours déçus. Une fois il croit qu'un début d'épidémie de rougeole dans la famille incitera ses parents à le garder quelques jours de plus à la maison. Mais ce n'est pas connaître leur sens de la fermeté et du devoir et il s'incline devant leur rigueur. A peine arrivé au séminaire, devinant la fièvre qui le fragilise, Bertrand se présente alors à l'infirmerie. Et en signalant la rougeole qui sévit dans son village, il se voit reprocher de transporter le virus dans l'établissement et il se trouve immédiatement enfermé en repréailles, seul dans une petite pièce, pour éviter la contagion. Il a ainsi tout le temps de réfléchir sur le plaisir des vacances involontairement

rompues.

Une autre fois, une épaisse couche de verglas a recouvert toute la région et tous les transports routiers sont bloqués. Bertrand devine dans cette situation insolite un espoir imprévu de report de départ. Il a cependant déjà salué ses grands-mères qui lui ont remis chacune une plaque de chocolat et à sa marraine qui a glissé dans sa poche un petit paquet de gâteaux secs. Sa valise est bouclée mais le superflu des petits cadeaux ne permet plus de loger le bocal de gelée de coings que sa mère a prévu pour améliorer ses petits-déjeuners car elle sait qu'il apprécie tout particulièrement cette confiture. Aussi Bertrand porte-t-il la valise d'une main tandis que l'autre encore libre tient le précieux bocal ; une ficelle qui entoure ce dernier avec une boucle pour la manutention évite de n'en garder en effet que le regret : Mais la gare est à sept kilomètres et le départ du train prévu à 12 heures 30. Dès 11 heures, sa maman lui prépare en guise de repas un œuf sur le plat dont il apprécie plus la chaleur affective que la qualité gustative car l'émotion du départ lui coupe l'appétit. Et un quart d'heure plus tard son père essaie de l'emmener à la gare en voiture en redoublant de prudence. Tout se passe beaucoup mieux qu'il ne l'espérait pendant la plus grande partie du voyage. Le premier village traversé, un homme que son père connaît et qui part à pied à la gare profite même du transport. Mais un peu plus loin il y a une côte à gravir particulièrement pentue et après quelques glissades et zigzags la voiture se place en travers de la route.

« *Impossible d'aller plus loin* » soupire monsieur Touquat qui invite son fils et le voyageur à poursuivre à pied le chemin. Mais si ce dernier en pleine force de l'âge et muni de semelles antidérapantes n'a à la main qu'un petit sac et peut avancer à pas sûrs, le jeune Bertrand se retrouve bientôt seul avec sa lourde valise et son pot de confiture qui faillit maintes fois de s'éclater au sol après de nombreux tourbillons dans les airs dus au déséquilibre. Il parcourt les deux kilomètres restant dans le froid et la crainte d'arriver après le départ du train. En arrivant exténué à la gare il croise des yeux l'homme que son père a chargé et qui ne peut être fier de l'avoir abandonné ... Si Bertrand croit oublier rapidement les épreuves de son début de déplacement, il conserve néanmoins une profonde mélancolie en poursuivant son voyage. Il change de train dans la première ville pour prendre une correspondance. Puis arrivé à Nancy il dispose d'une heure pour flâner dans les magasins avant d'emprunter un autobus et de terminer le parcours à pied jusqu'au séminaire avec son bocal toujours à la main, tantôt à la main droite, tantôt à la main gauche pour alterner la fatigue du port de la valise. Il va pouvoir écrire aux siens qu'il est bien arrivé, que les cours peuvent reprendre normalement le lendemain matin et qu'il appréciera -oh combien- un peu de gelée de coing sur sa tartine du déjeuner !

Pendant les grandes vacances, Bertrand participe régulièrement aux travaux de la ferme avec ses frères. Mais chaque année, ses parents lui octroient quelques jours de liberté totale. La première année il se rend seul à vélo jusqu'au séminaire à une cinquantaine de kilomètres pour une recollection. Malgré une crevaison au début du parcours, il atteint son but après avoir réparé lui-même la chambre à air. Et il revient de la même façon le cœur léger deux jours plus tard.

L'année suivante, il fréquente une colonie de vacances dans les Vosges pendant une quinzaine de jours pour rompre l'isolement de l'été. Et la 3<sup>ème</sup> année, avec son cousin et une tente, il part à vélo rejoindre un pèlerinage marial à Sion. Ces escapades sont à chaque fois une épopée lourde de responsabilités qui lui coûte mais qu'il s'impose pour manifester à la fois son indépendance et sa ténacité.

## 4.5

<sup>29</sup>Bertrand entame sa quatrième année qui lui permettra de fêter ses seize ans avec les mêmes sages résolutions que les années précédentes. Il est toujours aussi obéissant, aussi sage, aussi travailleur. Il ne sait pas tromper le règlement, s'amuser en se dissimulant. Il se soumet. Il accepte. Il supporte. Il prépare le B.E.P.C. Avec ardeur, ne négligeant aucune leçon, s'imposant des devoirs réguliers et approfondis. De plus, son professeur principal, d'un naturel inquiet certainement, attise inconsciemment sa peur de ne pas réussir ou de ne pas être à la hauteur par des conseils répétés de concentration, application et d'abnégation.

Il n'y a encore pour lui aucun doute sur son désir de se mettre au service des autres et de se soumettre aux exigences imposées pour éventuellement devenir prêtre un jour. Mais si sa seule volonté accepte ces exigences, sa personnalité les supporte comme des contraintes. Elle les supporte même de plus en plus difficilement et il en souffre sans même le savoir. Il souffre d'être " différent ". Lui seul le croit car personne ne lui en fait la remarque mais il se pose de plus en plus de questions. Des questions auxquelles il n'obtient jamais de réponses et qui trottent sous son crâne, qui reviennent périodiquement alors qu'il s'efforce toujours de les repousser.

*« Pourquoi tous les jeunes de cette maison reçoivent-ils le même enseignement, malgré la variété de leurs compétences, de leurs goûts ? Pourquoi le même rythme pour tous, les mêmes distractions, le même régime ? Pourquoi un internat obligatoire ? Pourquoi cet isolement imposé qui nous rend de plus en plus fragiles, de plus en plus différents de nos anciens copains ? Pourquoi une vie spirituelle identique pour tous, aussi rythmée que les études ? Pourquoi imposer brutalement à un jeune qui entre au séminaire la messe quotidienne alors qu'il n'y participait qu'irrégulièrement auparavant ? Pourquoi vivre une année scolaire aussi morose, déconnectée du monde, étayée d'offices religieux pour seuls divertissements alors que les vacances qui suivent sont si douces et semblables à la vie des autres jeunes ... »*

Et si Bertrand soulève spontanément de nouvelles questions sans chercher à les esquiver, il sait qu'il doit cependant éluder les réponses parce qu'il ne



peut accepter d'autres réponses que celles qui lui rythment la vie. Il doit accepter, toujours se soumettre, toujours obéir. Il se tromperait en pensant qu'il puisse y avoir d'autres réponses et il les repousse invariablement. Il doit ne plus chercher à comprendre en espérant qu'il comprendra peut-être mieux un jour. Ainsi il trahit souvent sa sourde révolte en s'isolant ou au contraire en se grisant au travail et parfois dans des jeux collectifs. Il redouble ses

<sup>29</sup> Bâtiments totalement neufs ; l'aile de droite n'est construite qu'en 1956 quand Pascal quitte l'établissement.

efforts pour mieux réussir. Il se réfugie dans les études pour oublier. Il y a peu il exprimait souvent encore son malaise en pleurant discrètement. En se cachant sous les draps de son lit ou dans les toilettes pour qu'on ne puisse pas se moquer de sa sensibilité trop puérile, pas assez courageuse, pas assez virile. Maintenant il se croit plus fort, il croit mieux assumer sa situation ...

Le deuxième trimestre est particulièrement long. Les rigueurs d'un hiver très froid, la fatigue naturelle des études laissent caresser l'espoir de vacances de Pâques réconfortantes. Quand elles se présentent enfin, Bertrand les apprécie en effet beaucoup et plus que jamais, il sent couler le printemps en lui avec ses douceurs et ses merveilles; il sait observer la primevère ou la violette qui s'éveille dans les prés... Et il appréhende la rentrée. Il appréhende toujours les rentrées mais celle-là, il ne sait pas pourquoi, elle lui pèse encore plus que les autres;

La valise est prête. Madame Touquat a comme à l'habitude préparé une omelette pour son fils avant le départ de onze heures; Elle a aussi placé quelques gâteries dans son sac pour l'aider à accepter la séparation et lui permettre d'apprécier les douceurs du souvenir quand il peut les déguster ensuite seul; une tablette de chocolat à croquer ; ou encore un pot de confiture de mirabelles; cela lui permet en effet de mieux apprécier le pain sec qu'on distribue pour le goûter à 16 heures ...

Rien ne semble différencier ce départ des précédents. Bertrand a pris l'habitude de dire au-revoir à sa grand-mère<sup>30</sup> paternelle qui habite la maison voisine juste avant le départ. Comment se fait-il qu'il refuse net cette fois lorsque sa mère le lui rappelle ? Il ne le sait pas lui-même mais c'est le déclic soudain et apparemment banal qui va bouleverser sa vie. « *Elle me décourage* », prétexte-t-il. Cette grand-mère ne comprend pas son engagement, il est vrai, et parfois, elle lui dit simplement qu'il pourrait aussi devenir instituteur ou agent de commerce. Elle s'exprime d'ailleurs sans aucun dessein apparent particulier et Bertrand a toujours accepté les critiques qu'elle ou d'autres lui ont adressées. Pourquoi cette fois, brutalement, ce prétexte prend une ampleur particulière ? Est-ce en réalité un ras-le-bol, une saturation qui se manifestent sournoisement et à l'improviste ? Peut-être mais Bertrand n'en est guère conscient et s'étonne lui-même de sa détermination. Simplement, il veut vivre. « *Vivre, vivre enfin spontanément* », pense-t-il et il respire un espoir fou.



La cadence sur les rails des roues du train qui le transporte répète sans fin avec lui ce rythme à deux temps : « *vi-vre, vi-vre, vi-vre en-fin* ». Ce qu'il n'a jamais imaginé qu'il lui soit possible de faire et de dire, devient soudain réalisable immédiatement : il quitte le séminaire, il devient un jeune comme les autres ; oui, comme tous les autres... Dès son arrivée au séminaire, il pose sa valise, se couche immédiatement, refusant la sonnerie qui marque la rentrée. Il veut vivre enfin et pour cela il va, spontanément et sans l'exprimer, s'abandonner comme pour se laisser mourir. Quand on vient le chercher pour aller au réfectoire, personne ne peut se rendre compte, dans le silence général, qu'il marche comme un automate. Il refuse toute nourriture et n'absorbe qu'à contrecœur celle qu'on lui impose d'avalier. Dans la cour de récréation ensuite, il se blottit dans un coin, refusant toute compagnie même celle des copains qui essaient de le tirer de son enfermement. Ses

---

<sup>30</sup> Juliette, grand-mère paternelle

maitres pensent que son refus brutal et insensé ne peut être qu'une fanfaronnade passagère qui devra être ensuite sanctionnée. Il va bien vite rentrer dans le rang et on hésite entre méthode autoritaire, simple fermeté ou compréhension. Les trois méthodes sont en réalité utilisées tour à tour. Sans aucun succès.

Car Bertrand ne se pose plus aucune question. Il refuse tout remords. Il est seulement décidé à ne pas céder, sous aucun prétexte ; il ne veut surtout pas perdre l'occasion favorable qui s'offre soudain à lui. Le surlendemain, son professeur principal obtient qu'on le place dans une chambre individuelle à l'infirmerie. Après les cours, il vient dans cette chambre, apaisé dans son désarroi d'être ainsi seul sans avoir à se cacher. « *La détermination de Bertrand ne peut se prolonger* », pense le supérieur et, quelques jours plus tard, il veut lui-même briser cette forte tête et récupérer par l'exemple son autorité perdue :

Alors que Bertrand est resté seul dans la cour de récréation pendant que tous ses camarades ont gagné spontanément le terrain de sport, le directeur de la division des " grands " lui intime l'ordre de les rejoindre d'une voix sévère qui n'admet pas de réplique en ajoutant : « *Tu sais qu'une désobéissance est un motif d'exclusion* ». Mais Bertrand ne bouge pas et murmure même très doucement un « *je n'irai pas* » décidé. Le supérieur en blêmit de colère contenue et s'éloigne alors immédiatement, enchevêtrant ses longues jambes dans une ample soutane noire. Bertrand demeure au même endroit pendant toute la récréation et se félicite même qu'on puisse mettre à exécution la menace proférée.

Constatant alors que la méthode forte n'a aucune influence sur lui, un autre professeur est chargé de lui parler paternellement et de le convaincre par la douceur qu'il fait erreur. « *Tu peines tous tes professeurs par ton attitude fermée. Penses-tu aussi à tes parents qui t'aiment beaucoup et qui seront fort déçus d'apprendre tes désobéissances, ton entêtement, ta révolte. Peut-être mets-tu en doute le bien fondé de ta vocation ? Sache qu'à certains moments les hésitations sont humaines mais, si cela peut t'aider, je vais te rassurer en précisant que tu as toutes les qualités et compétences pour devenir un jour un bon prêtre. Dieu continue à t'appeler dans ton désarroi ...* ». Si Bertrand se laisse facilement émouvoir par les premiers arguments, la dernière évocation révolue le brin d'énergie qui lui reste : il refuse d'engager une discussion sur ce terrain parce qu'il le sait miné, parce qu'il devine bien qu'il ne pourra obtenir gain de cause et qu'il devra finalement encore se soumettre, encore accepter. Et maintenant il ne veut plus se soumettre. Il ne veut plus attendre encore. Il ne veut absolument pas arrêter le train fou qu'il a lancé sans s'en rendre compte, il veut continuer à s'agripper désespérément à la rampe qui le hisse à l'intérieur comme un naufragé à une bouée qu'on lui lance. Il ne veut pas savoir si la bouée est résistante ou si elle va aussi chavirer. Il la tient à pleines mains et il ne veut surtout pas qu'elle lui échappe.

Ses camarades interviennent également pour essayer de le distraire. Certains veulent retrouver son amitié, sa compagnie et agissent spontanément. L'un d'eux, en présentant en même temps dans la main une pioche qu'il a trouvée dans les parages, cherche à le faire sourire en lui soufflant dans l'oreille : « *Attention, voilà le pic !* ». C'est en effet le sobriquet du directeur de la division des " grands " qui s'est mesuré à lui le jour précédent ! D'autres essaient amicalement de l'influencer positivement. Mais Bertrand, tout en regrettant de blesser ses camarades, préfère s'enfermer dans son mutisme, dans son isolement. Sa crainte essentielle est de perdre sa détermination avec un espoir intérieur qui, après une éclosion imprévue, s'est aussitôt amplifié. Il ne veut pas qu'un filet apparemment protecteur l'enserme progressivement puis bâillonne un renouveau qui est né inopinément, qui l'enthousiasme maintenant malgré les meurtrissures et auquel il s'accroche désespérément.



## 4.6

Bertrand s'affaiblit, perd son appétit et se nourrit à peine. A table il garde le silence même après le " *Deo gratias* ". Et ses maîtres commencent à s'inquiéter sérieusement pour sa santé quand il sombre un soir dans le coma. C'est un samedi et tous les grands du séminaire se réjouissent du récital donné par le Père Duval, le jésuite à la guitare, la " calotte chantante " dont le succès croit rapidement. Bertrand a suivi ses camarades sans aucune impatience, sans grande conviction. Il entend comme de loin les rythmes. Il ne cherche pas à comprendre la voix claire et les paroles simples du chanteur à la soutane qui, assis sur le bureau de la salle de classe, gratte sa guitare. Les sons viennent de plus en plus loin, comme une lamentation qui s'éloigne en le berçant. Puis il sent qu'il s'éloigne aussi avec elle, bercé à son tour, presque satisfait d'être entouré, porté. Ses camarades l'ont soutenu et le transportent dans sa chambre. Il ne sait pas qu'il vient de gagner une bataille. Qu'il a remporté en réalité une grande victoire ...

Dès le lendemain en effet, on n'essaie plus de le convaincre, de lui montrer son erreur, on ne se préoccupe plus que de sa santé. Il faut le changer d'air, il faut le libérer. Le perdre ? Pas encore mais l'abandonner dans le premier train qui le conduira chez ses parents. Il accueille cette proposition avec un soulagement énorme et l'accepte avec une joie non dissimulée. Mais il ne veut pas que ce soit un nouveau piège et il se promet bien de prendre garde. En réalité son retour précipité chez les siens l'oblige à rester déterminé pour qu'il puisse s'expliquer. Plus rien ne devra le faire changer d'avis. Il décide maintenant qu'il sera libre puisqu'il quittera bientôt définitivement le séminaire. Dix jours plus tôt, il ne pouvait se permettre d'y penser ou de l'espérer; Maintenant c'est irréversible.

<sup>31</sup>Lorsque Bertrand descend à la seule gare où le train s'arrête, il lui reste encore douze kilomètres pour gagner son village. Ses parents ont-ils été prévenus de son arrivée ? Certainement pas car il n'y a pas de téléphone à la maison et il porte avec lui une lettre d'explications du supérieur. Mais peu importe qu'ils ne viennent pas ou qu'ils ne veuillent pas venir le chercher en voiture. Il arrivera à pied. Et c'est ce qui se passe. Bertrand parcourt la campagne, traverse la forêt, respire à pleins poumons le réveil du printemps en cette soirée d'un dimanche paisible; Malgré sa faiblesse physique, il retrouve du goût à la vie et bavarde avec



les arbres qui le dominent et dont l'ombre s'incline sur son passage comme pour saluer son retour sur la terre de ses ancêtres. Il sent ses traits encore tendus, il devine son visage émacié mais sa gorge se dénoue au contact de l'air frais qui le revivifie. Il veut presque chanter mais aucun son ne sort car c'est prématuré ; il ne faut pas chanter victoire, la guerre n'est pas terminée ; c'est seulement un armistice de courte durée que lui seul d'ailleurs a signé !

Pour la première fois

<sup>31</sup> Salle d'études de la division des moyens, 4<sup>ème</sup>/3<sup>ème</sup>

son retour n'est pas accueilli avec chaleur à la maison. Pour la première fois Bertrand sent peser sur lui le lourd silence de désapprobation et d'inquiétude de sa mère. L'étonnement d'abord, la méfiance ensuite, l'exigence enfin enveloppent son séjour. Bertrand en souffre énormément parce qu'il aime beaucoup sa mère mais si elle ne peut le comprendre, décidé à couper le cordon ombilical s'il le faut, il prend ses distances et se réfugie dans sa détermination pour ne pas céder.



<sup>32</sup>Pendant quinze jours Bertrand se grise des plaisirs champêtres mais aussi des travaux qui accompagnent le mois d'avril dans les fermes. Les étables libérées des génisses conduites dans les parcs sont nettoyées. Les tas de fumier serrés par le piétinement des bêtes pendant tout un hivernage sont épais et compacts. Bertrand ne craint pas les ampoules douloureuses dans ses mains encore fluettes et non endurcies. Il saisit la fourche, arrache, porte le fardeau et il travaille avec une volonté et un courage que son père remarque et apprécie. Même l'odeur des étables qui s'attache à ses vêtements ne le gêne pas. On peut croire qu'il s'impose des efforts démesurés pour son âge et son peu d'expérience afin de mieux oublier le passé et changer son univers. Il s'exalte d'une vie en plein air, de travaux dans les champs et il passe seul dans sa chambre le peu de temps où il est à la maison en dehors des courts repas.

Bertrand apprécie particulièrement un de ses professeurs, prêtre comme les autres, à qui il se confie facilement et dont il admire le dynamisme, la jeunesse. Depuis sa révolte, il a pris aussi ses distances avec lui mais il ne s'étonne pas de son arrivée impromptue un après-midi dans le village. Il lui manifeste une courtoisie polie et gênée mais refuse de se laisser entraîner sur le terrain de la confiance, restant sur la défensive et préférant de banales conversations qui occupent le temps : les difficultés des semailles, les farces de la météorologie, les divertissements à la campagne. Du séminaire on ne parle pas ou si peu que Bertrand se sent soulagé dès que le brave prêtre comprend qu'il ne pourra pas renverser la situation et qu'il lui propose lui-même le premier un départ définitif du séminaire. Bertrand en est alors immédiatement touché, adopte immédiatement une attitude moins défensive et accepte immédiatement de terminer le trimestre au séminaire pour pouvoir passer le brevet en fin d'année.

Quelques jours après en effet, Bertrand revient dans un établissement qui lui semble presque étranger. Il a l'impression de sortir d'un rêve, d'un cauchemar même. Il retrouve un paysage bien connu, mais comme totalement bouleversé après un cyclone ou un terrible orage. Il a du mal à imaginer que seulement un mois plus tôt, il se croyait vraiment à sa place dans cette maison ! Bertrand sait qu'il revient avec au moins un avocat à ses côtés pour appuyer sa détermination et cela le soulage. Il n'est plus tout à fait seul. Le prêtre lui a confié : *« Oui, tu peux, quitte le séminaire, continue ailleurs tes études et laisse au temps la possibilité de te déterminer avec sérénité »*. Bertrand accueille avec satisfaction la

---

<sup>32</sup> Reillon en 1956

proposition; il accepte aussi avec reconnaissance les cours supplémentaires que ce prêtre lui donne pour rattraper les enseignements dispensés pendant son absence. Cette fois l'armistice est signé par les deux parties.

Bertrand se plie à nouveau au régime du séminaire, retrouve un peu son enthousiasme dans ses études et reprend progressivement goût à la vie. « *Enfin, enfin, se dit-il, je vais vivre, je vais être comme tous les jeunes de mon âge* ». C'est peut-être mal mesurer l'ampleur du sinistre, c'est certainement réduire de beaucoup l'énorme frustration subie pendant plusieurs années, c'est de toute façon oublier les crispations qui ont envahi ses fibres les plus sensibles. Mais c'est cependant deviner l'immense besoin de liberté dont il a soif et de générosité dont il est capable; il va vivre, vivre, vivre vraiment. Et déjà il ne doit pas perdre le bénéfice de ses premières années d'études. Il redouble ses efforts, travaille avec acharnement jusqu'au jour de l'examen. Et il réussit.

Avec ce premier diplôme en poche, il quitte le séminaire presque aussi ému que le jour où il y est entré la première fois, quatre années plus tôt. Quatre années ? Quatre années seulement ? Oui, mais cela lui semble tellement loin, tellement dépassé. Et il pense alors à la réponse que ses parents ont obtenue quand, cette première fois, ils cherchaient à trouver le chemin pour se rendre au petit séminaire. La femme interrogée dans les parages ne semblait d'abord pas connaître cet établissement puis, un instant plus tard elle se ressaisissait : « *ah, si, vous recherchez la boîte à curés, c'est tout près, c'est ...* » et elle précisa l'itinéraire à suivre. Il pense aussi à la réflexion d'une employée à qui son père avait précisé son projet de devenir prêtre : « *Apprenti curé ? Mais il l'est déjà comme nous tous puisqu'il a un cul et une raie !* ». Et ces souvenirs l'aident à accepter avec humour des réflexions désobligeantes. Ses adieux dissimulent mal à la fois son amertume et sa joie, ses souffrances et ses espoirs. Il laisse son regard balayer les salles et les coins où il a joué et pleuré. Où il a perdu une partie de sa jeunesse insouciante. Il brave les hommes et les camarades qu'il a côtoyés et desquels il s'éloigne. Enfin il va vivre, vivre enfin; il sait bien qu'il rencontrera de nouvelles épreuves et encore beaucoup d'obstacles. Mais rien ne l'effraie. Son destin est celui-là, il lui faut seulement l'accepter.

# Chapitre 5

## Lycées

### 1956 – 1960 (16 - 20 ans)

#### 5.1

<sup>33</sup>La nouvelle vie qui s'ouvre à Bertrand lui réserve naturellement bien des surprises. Il les pressentait bien mais il ne les craint pas parce qu'il a déjà pu en dépasser qui lui semblaient surmontables. Pas une seule fois, pas un moment il ne regrette sa décision. D'ailleurs, lui semble-t-il, ce n'était en réalité pas vraiment un choix. Il a plutôt l'impression d'avoir été un jouet qui ne pouvait faire autrement. Tout en étant le principal acteur de la pièce, il s'est plutôt senti spectateur d'évènements qu'il ne pouvait maîtriser. Il s'est vu comme un bateau ivre dans une mer déchainée, secoué par des vagues violentes. A la fois effrayé par l'ampleur de la tempête et heureux d'être bousculé pour sortir d'un ghetto invincible. Après l'orage, son navire démantelé s'est laissé aller à la dérive. Le gros temps dépassé, Bertrand sent encore le tangage qui le berce et il en éprouve alors une grande satisfaction. Son bateau va s'échouer. Sera-ce sur une plage accueillante et ensoleillée ? Ou sur des récifs dangereux qui le déchireront encore ? Il imagine que ce ne sera pas facile mais il accepte en toute confiance l'avenir. L'aventure se poursuivra-elle sur un



chemin caillouteux ? Ou sur une piste de sable; plus douce, plus accueillante ? Va-t-il se perdre sur le premier, s'enliser sur la seconde ? Cela lui importe peu car il n'a qu'à assumer et il ne pourra de toute façon pas être déçu.

Bertrand ne renonce pas à son désir de se mettre au service des autres. Il ne veut plus se distinguer des jeunes du même âge par un uniforme quelconque, il ne veut plus porter un masque

---

<sup>33</sup> Le nouvel établissement scolaire de Pascal dès son entrée en seconde.

qui semble lui coller à la peau pour le différencier. Mais il ne veut pas davantage s'assimiler à tous les autres, leur ressembler à tout prix. Non, il a déjà ses convictions et les souffrances qu'il a endurées ont mûri sa personnalité, ont forgé sa volonté. S'il ne veut plus s'isoler des autres, il ne renoncera pas à être lui-même ! Pourtant Bertrand ressent indirectement pendant de longs mois un douloureux échec. Il a désiré lui-même s'inscrire au séminaire et il en a été enlevé par une tempête. S'il ne regrette pas son extradition involontaire parce qu'il lui était impossible de tenir debout autrement, il s'en donne cependant mauvaise conscience. Il se reproche de n'avoir pas su gérer sa générosité. Il croit avoir un peu renié ses élans spontanés d'altruisme et « *le jeune homme riche qui se retire et qui n'est pas heureux* » se reflète souvent dans son miroir. Certaines phrases de ses anciens professeurs lui reviennent à l'esprit et martèlent ses heures d'insomnie : « *l'appel de Dieu ne nous appartient pas, le refuser, c'est se détourner de son regard, se boucher les oreilles...* ». Et Bertrand croit encore par moment que cet appel se confond avec une présence au séminaire ...

Une nouvelle vie, une vie à la fois commune et ordinaire mais aussi respectueuse et droite, Bertrand l'appelle de toutes les fibres de son être. Il ne se rend cependant pas compte que déjà son conditionnement, ses réflexes vont compliquer son adaptation. Sans renier ses années antérieures, sans briser sa générosité, comment peut-il se créer rapidement un nouveau nid, de nouvelles attaches ? Bertrand fréquente une nouvelle école et bénéficie d'un régime plus souple. Il rentre tous les jours après les cours, non chez ses parents trop éloignés mais chez une tante qui l'accueille chaque soir. Deux semaines après la rentrée, celle-ci l'interpelle à propos de l'évènement qui soulève alors l'émoi de tous. Il ne peut lui répondre car il n'a rien appris. Le journal local est pourtant affiché chaque jour sous le préau du lycée mais Bertrand a seulement constaté que des pages incomplètes sont exposées, que plusieurs feuilles ont été découpées. Sa tante lui précise alors bien délicatement qu'un drame se joue actuellement à Uruffe, village lorrain du Toulois. Une jeune femme a été découverte morte, éviscérée dans la forêt voisine. Enceinte, son bébé a été prélevé ... On ne connaît pas encore l'assassin. Quand on apprendra quelques jours plus tard l'auteur de ce crime, toute la population est effarée, mais les ecclésiastiques de la communauté catholique sont encore davantage secoués et interpellés. Car le tueur n'est autre que le prêtre qui a accompagné les gendarmes dans leur macabre recherche avant d'avouer son meurtre. Pendant plusieurs mois, le drame du curé d'Uruffe fait la une de tous les journaux, constitue le sujet primordial de toutes les conversations et soulève à la fois l'effroi, la colère et parfois, mais rarement, l'indulgence. Comment cet homme cultivé, généreux, que les parents de Bertrand ont connu et estimé quand il était à un autre poste, a-t-il pu commettre un acte aussi terrifiant ? L'adolescent Bertrand, à peine libéré lui-même de son corset d'interdits culpabilisateurs, est fort ébranlé. Il se dit avec son ingénue bonté : « *Trop modéré, trop conditionné, trop rationné, cet homme de Dieu n'est-il pas devenu fou pour avoir simplement, naturellement et banalement fait l'amour ?* ». Et ce drame, qui le touche d'autant plus qu'il vient lui-même de s'offrir un espace de nouvelles libertés, l'interpelle encore souvent pendant de nombreuses années.

Bertrand revient chaque semaine dans son village et la mobylette<sup>34</sup>, offerte par ses parents, qui lui donne régulièrement cette satisfaction devient une compagne que l'adolescent dorlote et astique avec les yeux de la reconnaissance. Ni

---

<sup>34</sup> Pascal, qui n'a jamais eu de vélo personnel depuis son enfance, obtient un vélomoteur au lendemain de sa réussite du BEPC. Chacun de ses trois frères avait bénéficié d'une bicyclette neuve quelques années avant.



la neige, ni le verglas ne peuvent le détourner du voyage prévu. S'il le fallait, il rentrerait à pied plutôt que de rester au lycée. Et il prend parfois des risques. Le lundi, son corps transi et ses mains paralysées par le froid, son esprit encore un peu engourdi, il suit avec peine les premiers cours du matin. Souvent, ses paupières trop longtemps volontairement écarquillées s'abaissent dans un sommeil trop lourd pour être maîtrisé. Jusqu'au moment où une intonation un peu plus forte du professeur le rappelle soudain à la réalité. Bertrand reste un élève très consciencieux mais, à ce moment-là, il dissimule sa fatigue derrière un sourire figé. « *Pourquoi riez-vous à propos de mes explications ?* » l'interpelle une fois le professeur. Ne devinant pas que la remontrance s'adresse à lui, Bertrand sort brutalement de sa léthargie pour bégayer un incompréhensible murmure qui traduit une évasion injustifiable. Mais il n'a pas le temps d'éclater son fard que déjà la démonstration du problème est poursuivie et l'invite à écouter avec plus d'attention les explications. Il a échappé de peu à une plus lourde remontrance mais il se souviendra longtemps de cette interpellation.

Créer de nouvelles amitiés, c'est la préoccupation de Bertrand et il lui semble plus facile de voiler son passé qui le discrédite -croit-il-, pour ne pas être inutilement rejeté ou au moins repoussé dans l'isolement. Il appréhende certaines questions, notamment quel collègue il a fréquenté dans sa scolarité antérieure. Il répond alors évasivement en citant le nom d'une école éloignée dont il supprime le saint. Parfois il s'embrouille dans des explications et se sent d'autant plus gêné qu'il rejette vivement toute justification par le mensonge. Il ne peut imaginer vivre en dissimulation. Le désirerait-il que cela lui semblerait impossible. Sa franchise respire dans toute son attitude et il lui semble que le moindre alibi transpire dès le premier déguisement. Il préfère souffrir de sa droiture et de sa transparence plutôt que de porter un masque qui ne lui sied pas et qui lui semble être enlevé immédiatement par ceux qui le dévisagent. Peut-être confond-il droiture et raideur, transparence et fierté. Mais peu importe, la vie se charge bien de le lui préciser ensuite progressivement.

Bertrand tisse petit à petit un nouveau réseau d'amis. Des relations franches, directes qui refusent la duplicité, qui s'appuient sur l'effort et l'oubli de soi. Une camaraderie enthousiaste et généreuse. C'est la joie des balades, le goût de la découverte, la richesse de la confrontation, l'ouverture aux autres. Il ne faut encore qu'un soupçon de critique pour inquiéter Bertrand et le désarçonner mais il commence à s'affirmer, à reprendre confiance en lui.

Bertrand sourit maintenant en sentant ses premiers émois d'adolescent. Quand, rentrant du Lycée, il croise toujours la même jeune fille et se réjouit de la rencontre. Elle est encore bien jeune puisqu'elle fréquente la classe de sa tante institutrice. Il l'a aperçue une fois dans ses rangs. Il ne veut modifier ni l'heure, ni la régularité de son passage; il ne veut pas davantage la troubler et il change de trottoir pour mieux observer ses réactions. Il n'engage pas de discussion avec elle et se contente de lui dire un bonjour chaleureux. Sa fine silhouette, ses cheveux bruns foncés et courts qui encadrent son visage souriant, ses yeux un peu tirés qui reflètent des étoiles imaginaires, tout le séduit et il pense souvent à elle. De sa fenêtre il la regarde passer, le dos légèrement courbé, le regard tourné vers le bas. Parfois il se place à une croisée des chemins, s'assied sur un mur pour mieux apprécier son arrivée. S'il attend avec impatience son passage, il manifeste une indifférence quand le moment arrive. Parfois il se donne des prétextes pour engager la conversation, « *je lui demanderai l'heure ou si elle est fatiguée par les trajets* », mais chaque fois il y renonce au dernier moment, se contentant toujours d'un sourire interrogateur. Il croit qu'elle finira par comprendre son admiration mais un

jour il l'attend en vain. Et il ne la revoit pas de toute la semaine. Il remonte le chemin qu'elle a l'habitude de prendre et erre pendant un long moment à sa recherche en jetant parfois un regard à travers les fenêtres dans les maisons pour dévisager les gens. Mais il ne la revoit plus et les idées les plus folles courent dans sa tête. « *A-t-elle été déçu par son attitude, par son mutisme ? Ne le fuit-elle pas parce qu'elle croit qu'il a été insensible à son charme ? S'est-elle laissée aller au désespoir, au suicide...Mais non, ce n'est pas possible. Ses parents ont peut-être simplement déménagé...* » Bertrand ne le saura jamais mais reste triste quelques longues semaines. Il pense à celle qu'il ne voit plus, lui communique maintenant tout ce qu'il aurait souhaité lui dire, l'imagine à ses côtés, heureux de la sentir près de lui et son cœur qui déborde de sensibilité s'épanche dans la rêverie. Il a si souvent souffert de se sentir seul, il aimerait tant être écouté par quelqu'un qu'il écouterait lui-même avec plaisir et attention. Quelqu'un à qui il pourrait tout confier, vraiment tout. Mais quel adolescent n'a pas caressé ce rêve ? Et comme beaucoup d'autres, il se console en écrivant ses impressions sur un cahier. Il a lu les pages simples, riches et parfois chaudes d'Anne Franck, cette jeune juive qui a vécu plusieurs années en se cachant avec les siens et il a beaucoup apprécié sa spontanéité, sa jovialité. Comme elle, Bertrand pense qu'écrire un peu chaque jour peut l'aider. Il exprime régulièrement avec franchise les satisfactions et les déceptions de ses journées. Sur la toute première page de son tout premier cahier, il reproduit cette poésie en allemand, comme pour garder une certaine distance, pour préserver pour lui seul ce qu'il cache dans son calepin !

*O Mädchen, Mädchen, wie lieb' dich...  
O jeune, jeune fille,  
Comme je t'aime  
Comme ton œil brille,  
Comme tu m'aimes.  
Comme je t'aime,  
Avec ton sang chaud  
La jeunesse que tu me donnes,  
Et l'amitié et le courage.*

## 5.2



Sans comprendre pourquoi, Bertrand semble vivre une contradiction : tout à la fois il adore et il déteste l'école. Il est passionné d'apprendre, de découvrir, de mieux appréhender mais il est aussi pétri du besoin de liberté, d'autonomie, d'indépendance. Des appétits non pas opposés mais difficilement conciliables dans l'univers de l'école et c'est ce qui complique fortement le quotidien de l'adolescent. Enfant à la campagne il a nourri son observation et sa soif de comprendre. Il sait repérer le vol des hirondelles, déguster le fruit de l'églantine quand les premières gelées sont passées, modeler la glaise comme de la pâte à modeler pour façonner un mouton ou un cheval. Mais il adore aussi soigner la présentation d'un cahier, écrire avec des pleins et des déliés, tracer un croquis, résoudre un problème ... Et il passe sans compter des heures sur une table pour colorier, recopier un dossier et même écrire ce qui lui passe par la tête. Pourtant il exècre les rédactions et l'orthographe où malgré sa bonne volonté, son désir de s'améliorer, les copies répétées de mots dits d'usage, il reste médiocre, voire mauvais, selon les critiques de ses professeurs.

Son orientation en lettres classiques dès l'entrée en sixième a été déterminante pour son avenir. Si l'apprentissage du latin lui a donné une ouverture littéraire, l'étude du grec pendant quatre ans fut une astreinte superflue. Quant aux disciplines comme les arts plastiques, les sciences naturelles et même l'éducation physique qui ne lui ont pas été davantage dispensées qu'une deuxième langue vivante pendant ses premières années, elles lui font cruellement défaut. Aussi, à partir de la seconde, avec une seule langue vivante, l'allemand, et aucune possibilité de commencer l'apprentissage de l'anglais, il n'a guère d'autre choix que de s'engager sur la voie d'un bac prisé à l'horizon, la section C. Heureusement qu'il apprécie les maths pour envisager sérieusement cette orientation.

Demi-pensionnaire pendant la classe de seconde, Bertrand s'est progressivement adapté à sa nouvelle vie. L'accueil de sa tante, une plus grande indépendance et sa mobylette, véritable compagne pour ses déplacements, favorisent sa réintégration à l'existence. L'établissement scolaire qu'il fréquente est encore dit privé – catholique – mais est plus ouvert que celui qu'il a connu auparavant car chaque famille peut, en fonction de sa situation, choisir le régime qui convient le mieux à ses enfants. Ainsi, des élèves internes rentrent chez eux le dimanche et les externes dits libres sont autorisés à retourner à la maison dès la fin des cours sans attendre une heure précise. Le temps consacré à la vie religieuse n'est plus assujettissant et si la journée commence par une courte prière, la messe quotidienne n'est pas obligatoire. De plus une information ouverte et générale circule puisque les pages du quotidien L'Est Républicain sont affichées chaque jour dans le préau.

En classe de première, l'année suivante, Bertrand est à nouveau inscrit comme pensionnaire. Après la bouffée d'oxygène appréciée pendant un an, la dégradation de son état de santé le fragilise avec différentes périodes grippales successives. L'overdose de l'internat se manifeste à nouveau bien vite et tout semble alors se détériorer rapidement : les longues journées de vie commune, le dortoir, les études, les promenades en rangs par trois le jeudi, les mesquineries des exigences collectives, tout lui rappelle les années passées encore proches et si mal vécues. Et il le perçoit péniblement, d'abord en perdant sa spontanéité et bien vite en se murant dans le repli. Il supporte difficilement que vie personnelle et vie

scolaire, hébergement et classe soient liés dans le même bâtiment. Il n'a pourtant plus les mêmes obligations et les mêmes contraintes qu'autrefois puisqu'il peut rentrer dans son village chaque samedi soir avec son vélomoteur mais le passif ressenti ne semble guère se raisonner.

Les évènements politiques et internationaux ne l'aident guère à dépasser la sinistrose ambiante. La guerre d'Algérie, loin de s'apaiser, s'accroît d'année en année et il n'arrive pas à comprendre ce que la France veuille à tout prix conserver là-bas des départements métropolitains. La mobilisation armée imposée à tous les conscrits de sa classe qui n'ont pas comme lui la chance d'un sursis pourrait-elle par la force imposer une solution durable aux autochtones arabes ? Bertrand n'y croit guère et en sachant que deux de ses frères sont déjà ainsi appelés sous les drapeaux, il se flatte de ne pas se sentir lui-même complice de ce conflit en portant les armes. En participant aux obsèques d'un jeune de son âge avec qui il a animé différentes activités et qui est mort pendant son service, il partage la peine cruelle de sa famille mais il devine que la guerre ne résoudra rien en refusant l'autonomie à des pays colonisés à une autre époque. Assis sur sa Mobylette, Bertrand peut ensuite longuement prolonger sa réflexion avant de rejoindre la prochaine pompe à essence car il doit retirer les trois litres mensuels qui lui sont réservés. Le soulèvement en Egypte du Colonel Nasser contre les forces franco-anglaises qui gèrent le canal de Suez a en effet provoqué la restriction de l'essence depuis peu ...



<sup>35</sup> Quelques semaines après la rentrée une forte grippe le retient quelques jours à l'infirmerie. Puis, peu de temps après, une angine qui se complique avec des flegmons à la gorge l'oblige à garder encore le lit. Si le premier trimestre s'engage bien mal, c'est en réalité toute l'année scolaire qui est ponctuée de difficultés et de déceptions successives. Les résultats scolaires s'en ressentent évidemment et les bulletins trimestriels reflètent progressivement un malaise profond. L'échec au bac ne fait ensuite que confirmer la situation et Bertrand sort bien fragilisé de ces épreuves. Mais comment poursuivra-t-il son cycle du secondaire après cette année pénible qui le plonge à nouveau dans le désarroi ? Les évènements qui s'enchaînent vont l'aider à sortir d'une ornière qui lui semble trop profonde pour pouvoir être surmontée seul.

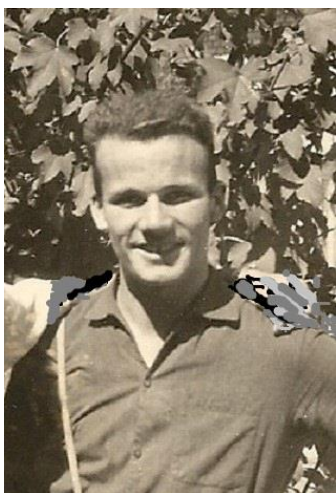
Ennui santé accident

Afin d'éviter les récurrences de flegmon dans la gorge, un O.R.L. consulté pendant les vacances conseille l'ablation des amygdales. Bertrand se présente à l'hôpital sans deviner ce qui l'attend : une première piqûre dans la glande buccale doit seule être douloureuse. Quand il faut décoller de la paroi de la gorge l'amygdale -complètement déformée par les coups de bistouri successifs lors des années précédentes- pour enlever le nœud coulant métallique qui doit permettre la section, la souffrance est si vive et si insupportable que le chirurgien s'y reprend en plusieurs fois. Car, malgré sa volonté et son courage, Bertrand ne peut garder lucidité et s'efface dans le coma. La piqûre anesthésiante n'a eu aucun effet mais pour éviter la section de cordes vocales, le docteur précise seulement qu'il ne peut agir qu'avec la lucidité du sujet. Aussi, après quelque réconfort verbal ou un peu de menthe difficilement avalée, Bertrand accepte malgré lui que reprenne la douloureuse opération. Et quand le bourreau tourne délicatement la manivelle qui resserre les fils coupants du nœud métallique,

<sup>35</sup> Une santé fort éprouvée par divers ennuis

l'épreuve est si vive que, malgré toute sa bonne volonté, Bertrand sent le monde vaciller et disparaît de toute conscientisation. Le chirurgien a beau préciser qu'il n'a jamais rencontré de telles obstructions, il recommence autant de fois que nécessaire avant de constater finalement que le travail réalisé est de qualité. Mais il y a encore une seconde amygdale et le calvaire reprend de la même façon et dure aussi longtemps que pour la première. Combien de temps exactement, Bertrand ne le saura jamais vraiment mais cela lui paraît une éternité et il peut constater après coup que plus d'une heure s'est écoulée depuis l'injection du faux anesthésiant ! Complètement engourdi sur son lit d'hôpital, Bertrand demeure ensuite dans un état second mais conservera intactes toute sa vie les sensations de ce supplice qui lui permettent d'imaginer un peu ce que purent être les tortures et les sévices à d'autres époques sous d'autres régimes mais sous les mêmes cieux.

Cette opération qui se présentait comme un acte bénin se révèle en réalité comme une étape déterminante dans la jeunesse de Bertrand. La convalescence se prolonge plusieurs semaines et le tient en retrait de toute activité commune mais avive sa détermination et sa maturité. En effet il se promet de ne plus accepter de se plier à la vie d'un internat. Pour la première fois de toute sa scolarité, il doit doubler une classe. Et bien qu'encore dépendant de sa famille, avant d'être majeur<sup>36</sup>, il manifeste une détermination sans faille en précisant qu'il n'accepte ce doublement qu'à la condition de ne plus être interne. Il sollicite alors une autonomie qui lui semble vitale et il promet d'en assumer à la fois les avantages et la liberté mais aussi les contraintes et les conséquences financières tout en reconnaissant volontiers que son cas est atypique et peu commun dans son entourage.



Comme simple lycéen Bertrand obtient alors avec une chambre en ville la liberté normalement accordée à un étudiant. Equipée d'un mobilier vétuste, cette chambre bien modeste qui n'était pas prévue pour une mise en location lui est offerte pour un prix modique. Le chauffage n'existant pas, il s'accommode d'un poêle mobile d'appoint au gaz. Tout en étant encore lui-même élève de première pour la seconde fois, il se propose comme surveillant d'internat dans le même établissement les jours où il est disponible. Ce régime tout à fait exceptionnel n'est possible que grâce d'abord à l'accord de ses parents mais surtout à la compréhension, -presque la complicité-, du directeur Ténibon de l'institution. Ce dernier qui sait deviner à la fois la fragilité et le potentiel de Bertrand, comprend son besoin d'indépendance et lui fait une large confiance. Bertrand ne cessera jamais d'apprécier la chance que ce directeur lui a offerte comme un véritable cadeau et il essaie de s'en montrer digne. Avec les mois qui passent, il reconnaît même qu'il a rencontré avec cet homme sur son chemin un véritable ange de la providence et lui exprime certainement maladroitement mais à sa manière toute sa reconnaissance. Cet homme, qui est prêtre, a su surtout être un précepteur bon et attentif pour lui, un éducateur compréhensif et désintéressé. Et avec sa sensibilité exacerbée, Bertrand découvre alors progressivement la noblesse d'un rôle et les valeurs du prêtre qu'il n'avait jamais devinées et senties jusque-là.

Cette disposition originale est un nouveau départ, un horizon ouvert, une occasion longtemps espérée pour Bertrand qui, en quelques mois, reprend

---

<sup>36</sup> La majorité civile encore fixée à 21 ans ne baisse à 18 ans qu'en 1974

confiance en lui, retrouve son dynamisme et se transforme tellement que l'on peut bientôt difficilement le reconnaître. L'enfant timoré et effacé devient un jeune homme déterminé, souriant, ouvert et enthousiaste. Et dès son installation autonome dans la location il écrit pour gérer sa liberté ce qu'il appelle le " Code du bon travailleur " :

*Le matin, tu te lèveras promptement  
Sans attendre une minute seulement;  
Ton signe de croix fera pieusement  
Avant de te laver à l'eau froide virilement.  
La journée débutera sans un morceau sous la dent  
Afin de travailler plus intensivement.  
Le déjeuner tu prépareras rapidement  
Pour mieux savoir ta leçon incontestablement.  
Le nombre d'heures de travail tu calculeras  
Afin de cogiter plus qu'à l'internat.  
Le poste de radio tu allumeras  
Seulement aux moments de récréation.  
La dépense toujours tu éviteras  
En voyant pour toi trimer tes parents.  
Avec tes camarades et tes professeurs tu seras franc  
Et pour les comprendre fera un effort persistant.  
A Dieu enfin tu te confieras souvent  
Et te remettras pendant tes difficultés filialement.*

Si ces quelques lignes traduisent la volonté du jeune Bertrand qui souhaite s'organiser et prendre ses responsabilités, elles ne reflètent guère la spontanéité et le goût de vivre qu'il manifeste à nouveau.

Un copain lui lance un jour en sortant de cours :

« *Tu es externe mais tu ne bénéficies d'aucun avantage puisque tu manges encore dans le pensionnat* »,

Il rétorque sur le champ :

« *Tu ne peux pas comprendre vraiment car tu n'as jamais été interne* ».

Et il complète simultanément dans son for intérieur : « *Quelle chance pour moi de bénéficier d'une chambre ! Comme je suis bien maintenant !* ».

Toujours préoccupé par les charges financières qu'il impose à ses parents, il compare ses revenus de surveillance avec le montant du prix des repas et, spontanément, limite souvent son dîner à un bol de lait qu'il acquiert au détail dans la petite épicerie voisine. Mais ses menus sobres ne sont en rien une privation pour lui car il les complète par quelques fruits ou des noix dont il dispose dans sa petite réserve. Son inquiétude essentielle et persistante est la crainte d'un nouvel échec en fin d'année car il sait que le baccalauréat est le diplôme incontournable, le passage obligé de son avenir.

Les notes des contrôles similaires et parfois même inférieures à celles de l'année précédente le plongent dans le désarroi mais il ne s'autorise aucun relâchement pour favoriser sa réussite. La surveillance des " petits " en étude ou en promenade et ses engagements passionnés ne réduisent pas sa motivation ou ses efforts pour l'apprentissage des études. Il ne rentre plus automatiquement dans son village et reste parfois tout un dimanche dans sa chambre pour travailler davantage ses devoirs ou rattraper un retard imprévu. Il sait distinguer travail et loisir, s'imposer la rigueur nécessaire mais il ne se doute pas que son enthousiasme, son bien-être facilitent en réalité et valorisent aussi ses efforts !



Ses activités diverses et riches, son assiduité aux engagements qu'il assume lui ouvrent divers horizons. Il se passionne pour la photo en commençant d'abord à tirer sur papier des négatifs que ses frères lui confient, puis en agrandissant les meilleures vues grâce à un appareil emprunté. Il passe le permis de conduire auto : il a pris quelques leçons avec son frère aîné qui possède une 2CV et saisit le volant dès qu'on le lui propose. Aussi, sans avoir sollicité une auto-école, il se présente pour l'examen avec la voiture de ses parents, une Prairie, une grosse Renault, peu maniable, gourmande d'essence. L'inspecteur, constatant que le frein à main est placé à gauche du chauffeur refuse d'engager l'examen de conduite. Quelques semaines plus tard Bertrand revient avec la 2CV de son frère et après un exercice sans faute et un créneau presque parfait il obtient le permis sur le champ.



pas hautaine mais qui semble répondre par l'indifférence pour se protéger maladroitement.

Deux années se sont écoulées depuis son départ du séminaire quand il veut alors se prouver une force retrouvée en bravant le passé. Il se promet d'entreprendre un pèlerinage sur les lieux de ce récent passé. Il se réserve un dimanche pour le voyage : il arrivera un après-midi de parloir, un jour de rencontres possibles ; il pourra ainsi retrouver ses anciens amis, ses anciens professeurs, du moins le croit-il ; oui, il se risque à revenir dans la pension de ses premières années d'études.

Le voyage en chemin de fer lui rappelle déjà les douloureux jours de départ et d'arrachement de sa famille. Le martèlement des roues sur les rails égrène son chapelet de souvenirs émouvants. Quand il aperçoit à travers la vitre du train le bosquet que surplombe l'immense croix de la chapelle de l'internat, il se retrouve immédiatement plongé dans l'ambiance qu'il a connue, il se sent happé par la réminiscence, il se croit déjà en train d'arpenter la route qui rejoint la bâtisse et un frisson d'effroi le parcourt. Lorsqu'il gravit le chemin une heure plus tard, il s' imagine dans une colonne avec ses camarades rangés trois par trois, un surveillant ensoutané à leurs côtés. Mais cette fois, il est seul, très impressionné dans ce lieu chargé d'une lourde histoire. Et il arrive comme un inconnu. Les gens qui le voient, qui le croisent, l'ignorent. Un prêtre le toise en passant : « *Devinerait-il mon passé, sait-il que j'ai moi-même vécu dans ces murs ?* » pense Bertrand qui ne le connaît pas. Il traverse la grande salle du parloir où des mamans échangent avec leur fils. Il ne s'y arrête pas et use de son ancienneté pour s'engager à l'intérieur du bâtiment en transgressant l'autorisation nécessaire. Il rencontre quelques visages connus, les

<sup>37</sup> Pascal (au centre) avec ses deux frères, Gilles et François : chant mimée lors d'une fête rurale

salue par un sourire et monte chez un professeur pour lequel il a gardé de l'estime. Mais comme il ne peut confier à ce dernier tout le poids de son appréhension, il se contente de préciser sa recherche d'un livre de musique et la discussion tourne court. Puis il aperçoit un ancien camarade de classe et le suit jusque dans la cour de récréation pour s'informer sur le sort de copains et l'évolution de l'institution. Sa présence ne passe pas inaperçue mais aucune autorité ne l'invite à se retirer. Ses questions semblent tomber dans l'indifférence et il en est tellement gêné qu'il ne sait bientôt plus quoi dire. Quelques anciens se sont rassemblés autour de lui mais leur salut est plus poli qu'amical et il devine une grande prudence verbale. Il ne peut savoir pourquoi Jacques est lui aussi parti, pourquoi Pierre a été exclus de l'établissement ...

La conversation qui devient presque pesante est alors interrompue par la cloche qui appelle aux vêpres. Bertrand hésite avant de suivre le pas de ses camarades mais il se décide finalement pour bien montrer qu'il ne renie rien de sa foi. L'office avec ses longueurs, son cérémonial, sa pompe, les psaumes chantés en psalmodie, l'encens, les bougies, tout ravive le passé. Soudain, il n'est plus un observateur commun, il est le garçon, à quelques mètres devant lui, qui comme lui, il y a quelques années, sage, calme, la tête bien droite, les cheveux courts, chante avec mesure, sans oser détourner son regard, voile sa vue pour mieux se recueillir ... Bertrand sent alors que les chaînes qu'il a si péniblement brisées, commencent à le ligoter à nouveau, à le serrer, à l'enserrer. Une énorme bouffée de chaleur l'envahit progressivement et sa vue commence à se voiler. Il se demande ce qui lui arrive et il prend peur. Son émoi se transforme vite en panique si bien qu'il n'attend pas la fin de la cérémonie et le dernier cantique pour se glisser discrètement par la porte. Puis il hâte le pas en parcourant les longs couloirs, en traversant à nouveau le parloir et il se met à courir, lentement d'abord, de plus en plus vite ensuite pour quitter les lieux. Il se croit suivi mais non, il n'y a personne. Il reprend son calme, s'arrête un instant et maîtrise un peu son effroi. Il s'aperçoit qu'il a oublié son écharpe sur le banc de la chapelle mais il ne pense pas un instant aller la rechercher : *« J'ai déjà laissé ici quelque chose de moi de bien plus précieux, je n'y perdrai désormais jamais plus rien, je n'y reviendrai plus. Plus jamais. Je n'ai dit au-revoir à personne mais ma fuite est un adieu définitif. J'avais espéré que l'on chercherait aujourd'hui à me comprendre, à expliquer la crise qui m'a fait tant souffrir mais personne ne s'est soucié de moi, personne n'a voulu admettre que le régime qu'on m'a imposé ici et qu'on continue à imposer à d'autres tout jeunes garçons est pernicieux. Personne ne m'a d'ailleurs aidé pour une réinsertion mais on m'a oublié pour mieux m'isoler, pour que je ne devienne pas "contagieux" et je l'ai bien senti aujourd'hui. Adieu. Définitivement adieu... »*

Bertrand ne reviendra en effet jamais dans ces lieux mais il conserve longtemps intact le mépris qu'il a ressenti lors de cette visite et dans lequel une institution -si vénérable soit-elle- peut tenir un sujet. D'autres que lui en ont certainement souffert aussi. Encore troublé par ce qu'il vient de vivre, il prend plaisir les jours suivants à se réfugier dans la solitude de sa chambre pour mieux accepter sa fragilité. Il se croyait devenu fort, il croyait qu'il avait maîtrisé son passé, il sait maintenant qu'il devra constamment se mesurer avec lui.

Heureusement, ses activités variées, ses compagnons le tirent de sa rêverie pour l'aider à vivre au présent. Il aime la musique, son rythme et il apprend à danser. Il se sent à l'aise avec les jeunes filles de son âge et se plaît à sentir dans ses bras une cavalière qui marche au même pas. Il apprécie les rondeurs de la poitrine qui s'écrase sous ses côtes, les cheveux qui caressent son épaule dans certains mouvements, les senteurs qui imprègnent sa veste. Il parle volontiers avec

elles de leurs divertissements préférés, de leur travail et il partage une grande satisfaction de ces fréquentations. Il sent parfois monter en lui de fortes pulsions mais il garde toujours un calme apparent et refuse tout geste tendancieux ou toute parole grivoise. Son attitude directe et franche repousse toute équivoque et il garde de cette façon une distance qui ne facilite pas les échanges mais qui le préserve de toute facilité. Il est persuadé que l'esprit doit maîtriser le corps, que la chair doit rester au service de l'esprit, que la recherche primaire de satisfactions sexuelles ne facilite pas l'épanouissement et peut même compliquer un équilibre personnel. Non seulement il n'en doute pas mais il n'y a pour lui aucune hésitation possible. Aussi refoule-t-il vivement toute attitude ambiguë et se sent-il vraiment heureux en bavardant avec franchise, en jouant, dansant sans aucune arrière-pensée avec d'autres jeunes, garçons ou filles de son âge. Il n'a de relations privilégiées avec quiconque et cette liberté lui donne plus d'aisance. Il attire involontairement par son charme, ses capacités, son sens de l'organisation mais il n'en tire aucune vanité et n'imagine pas un instant qu'il peut faire tomber des cœurs.



<sup>38</sup>Bertrand a besoin de s'abandonner, de se livrer ; il calme son spleen en écrivant sur un nouveau cahier :

*« Depuis plusieurs années je cherche un ami; Je trouve aujourd'hui le plus sûr des amis : ce cahier va être mon confident. Je me réjouis de dire comme Anne Frank : "J'espère pouvoir tout te confier comme je n'ai encore pu le faire à personne; j'espère aussi que tu seras pour moi un grand soutien" ».*

Puis, les jours suivants, en précisant à chaque fois la date :

*« 16.02 Nous préparons une fête avec les autres jeunes du secteur. Comme l'animateur principal a été incorporé sous les drapeaux, j'ai accepté de m'occuper des chants. Je prends ma responsabilité au sérieux et j'ai découvert de nouveaux airs. Je dois maintenant les faire apprendre et cela me préoccupe. Je suis parfois énervé et ne dors plus bien; Je me demande si j'ai bien fait de porter cette tâche; Je ne voudrais pas que mon travail scolaire en pâtisse mais j'ai aussi besoin de me divertir.*

*21.02 Heureusement que je suis actif et que mes activités ne me laissent guère de répit. Sinon je crois que je me laisserais emporter par toutes mes difficultés.*

*25.02 Comme j'aurais envie de te parler plus souvent ! Comme j'aimerais te confier tout ce que j'ai sur le cœur, tout ce qui me plaît et me déplaît, tout ce que je pense. Mais c'est dur de bien exprimer ce que l'on ressent. Ce serait si facile de parler cœur à cœur. Comme je voudrais te parler... mais je ne t'ai pas encore ! Amie de mon cœur, je ne t'ai pas encore mais j'espère bien t'avoir un jour !*

*28.02 Dans quelques jours je vais aller passer un week-end dans les Vosges avec quelques camarades de classe sous la responsabilité de notre professeur de géo. Nous assisterons au championnat de sauts de ski à la Bresse. Je devrais me réjouir et pourtant j'appréhende. Dans un groupe je ne me sens pas à l'aise pour de petits riens. J'ai l'impression que mes habits ne me conviennent pas, je n'ai pas les chaussures qu'il me faudrait, je ne sais pas blaguer... »*

<sup>38</sup> Dans sa chambre, avec sa blouse grise et son poêle à gaz mobile





<sup>39</sup>Ce malaise se dissipe pourtant rapidement dès qu'il s'investit et collabore à des activités communes. Il apprend des chansons et communique son goût de la musique à d'autres jeunes. A une soirée rurale qu'on appelle " coupe de la joie ", il présente spontanément la séance en public et la clôt par un discours sans papier du haut d'une estrade. Avec son frère aîné et un bon copain il monte un chant mimé qui est très apprécié et même ovationné puis retenu par le jury pour la coupe départementale. Il a réussi par un stratagème à retenir l'attention et l'intérêt de publics pour

valoriser le mime qu'il animait. Sélectionné à nouveau, il se produit en région avec le même enthousiasme et à Annecy, pour la dernière sélection, tous les amis partis en car l'attendent jusqu'à la dernière heure.

Retenu par ses cours jusqu'à la fin de la semaine, il ne prévoit de s'y rendre avec un ami que pour la représentation finale du dimanche. Mais, la veille, à la suite d'un effort non contrôlé, la rupture accidentelle d'un vaisseau sanguin dans l'entre-jambe le cloue sur place et l'espoir de remporter la coupe nationale ne devient alors vite plus qu'un rêve. Il déclare forfait sans préciser par discrétion et pudeur la raison de son choix mais note clairement alors :

*« 6 juin 1959 Finale coupe joie à Annecy : J'ai un testicule dix fois plus grosse que l'autre ... »*



Ses deux coéquipiers sont très déçus de ne pas le voir arriver. Lui, fataliste, est surtout heureux que son état de santé vite rétabli ne l'empêche pas de préparer son bac qui demeure en réalité sa principale préoccupation :

*« A 15 jours du bac, le bac avant tout ! »*

*« A 8 jours : le bac approche, je commence à trembler »*

*« Boulot, boulot ... » répétés 16 fois de suite sur l'agenda « le stimulant est là ! »*

<sup>40</sup>Et, en fin d'année, quelques réactions spontanées notées sur ce 16 juin 1959 pour

l'examen dont le succès est si espéré :

*« Jour J : il me manque une demi-heure pour parfaire en français. Je n'ai pas le temps de relire : désespoir ; il me manque aussi une demi-heure pour achever mes maths. Fini à temps ma physique mais, hélas, en relisant, toute la 2<sup>ème</sup> question du problème est fautive : j'ai compris « accumulateurs en série au lieu de en parallèle : désespoir ». Fini à temps mon latin : 1 à 2 contre sens. Je suis content malgré tout. »*

*« J'ai le ferme espoir d'être reçu mais je le laisse apparaître le moins possible car ... il faut s'attendre à tout ... »*

<sup>39</sup> Classe de 1<sup>ère</sup> : Pascal dans la rangée du milieu, 3<sup>ème</sup> à gauche

<sup>40</sup> Révisions avant le bac

Et quelques jours plus tard :

*Le 22 06 « J'imagine, je suppose les notes que je peux obtenir, j'additionne, je calcule et recalculer : je dois avoir le bac, il n'y a rien à faire même si je n'ai que 6 en français ... »*

*Le 23 06 « Demain à cette heure-ci, je serai plus heureux qu'aujourd'hui, j'en suis sûr. Oui, j'ai mon bac, je suis admissible mais attendons d'abord les résultats ! ».*

*Le 24 : « Je ne me lève qu'à 9 heures afin de ne pas arriver en avance pour l'affichage des résultats. Je m'énerve. Je pense à tout ce qui peut m'arriver : l'aurai-je ? Ne l'aurai-je pas ? Je pars avec ma Mobyette. En entrant à Lunéville, j'aperçois Pierre tout souriant : je suis reçu, il est reçu. Mon Dieu, quel soulagement ! »*

*Le 2 07 « Oral à 13h45 au Lycée Poincaré à Nancy : je pars en 2cv. Tout se passe bien mais non pas sans émotion ... »*

Une année scolaire positive ne peut qu'être couronnée par un succès au baccalauréat. Le 1<sup>er</sup> bac, cet espoir si fortement caressé ouvre en effet à Bertrand la voie d'une professionnalisation rapide. Il souhaite gagner sa vie dès que possible pour libérer ses parents des charges financières qu'il occasionne. Et comme le métier d'instituteur est envisageable avec un bac complet, quel qu'il soit, comme formation générale, il se laisse tenter par ce métier. Dès son enfance dans le village, c'est un des métiers qu'il connaît le mieux et qu'il envie pour la qualité et la considération qu'il apporte. Il a d'ailleurs sollicité un rendez-vous et passé des tests auprès d'un conseiller d'orientation l'année passée et on lui a confirmé l'intérêt de son projet. Mais sa mère le lui déconseille parce qu'elle pense qu'il n'aura pas la patience nécessaire. Ou elle le connaît mal, ce qu'il ne peut imaginer. Ou elle ne sait pas que la psychologie aide à comprendre l'enfant et que les méthodes pédagogiques facilitent la relation. Ou elle regrette que son fils se détourne définitivement de son premier choix qu'elle espère encore, il ne le saura jamais. Mais lui a définitivement enterré cette possibilité et, sans s'en rendre compte alors vraiment, après avoir voulu devenir le noir, le clercal, il se tourne naturellement vers le rouge, le laïc. Curé et instituteur sont dans le village les deux notables les plus valorisés et si leurs relations sont souvent tendues, voire conflictuelles, elles

sont le plus souvent respectueuses, voire tacitement reconnues comme complémentaires. Bertrand a imaginé quand il était enfant qu'il pourrait assumer le noble rôle du premier, il espère maintenant accomplir la belle tâche du second.

<sup>41</sup>Pendant les grandes vacances, Bertrand peut envisager des déplacements plus osés avec son cousin qui dispose aussi d'une Mobyette. La première année, l'un et l'autre espèrent rejoindre ensemble la Suisse malgré leur équipement très sommaire : une tente canadienne empruntée, lourde et peu fiable, un lampe à alcool comme réchaud et une cagette à légumes comme porte bagages. Mais ils n'ont pu quérir un passeport et malgré la possession du livret de



famille que leurs parents leur ont confié sur le conseil d'un agent de la sous-

<sup>41</sup> En Allemagne, campement sur les bords du Rhin où Pascal a failli se noyer avec un matelas pneumatique ; son cousin Jean-Pierre surveille ici le réchaud à alcool.



préfecture, ils ne franchiront pas la frontière souhaitée. Ils traversent alors le Jura pour découvrir ensuite les Alpes qu'ils n'avaient encore jamais sillonnées et campent sur les bords des lacs d'Annecy, d'Aix-les-bains et même du Léman en le contournant par Evian puisque Genève leur est refusé. Ils n'oublient pas de marquer ensuite leur passage à Fourvière, Ars pour compléter leur parcours des inévitables pèlerinages recommandés par leurs familles. Ils osent même emprunter un nouveau tunnel à Lyon pourtant réservé aux seules voitures ... avant de gagner Colombey les 2 églises où réside leur oncle.

L'année suivante, munis cette fois d'une véritable carte d'identité, ils traversent le Rhin et son pont de Kehl pour filer vers Cologne. Ils fréquentent même les autoroutes gratuites et inconnues en France jusqu'au moment où des policiers, certainement compréhensifs mais dont la tenue ne manquent pas de leur rappeler des images pénibles de la guerre, leur enjoignent un " verboten " dont la fermeté du ton permet de deviner le sens sans hésiter. Bertrand qui a choisi cette destination pour parfaire son apprentissage de la langue, ne cherche pas à solliciter plus d'explications et préfère limiter sa préoccupation à un approvisionnement alimentaire indispensable minimum. Conseillés par un militaire du contingent qui y a fait ses classes à Spire, les deux cousins peuvent y acheter un rasoir électrique à prix détaxé dans un Mess des officiers français. Puis à Euskirchen, à proximité d'Aix-la-Chapelle, ils rencontrent Ralph qui leur propose la visite des environs. Ralph, aviateur rescapé, a survécu plusieurs jours dans la Méditerranée avant d'être



sauvé et retenu comme prisonnier de guerre en France. Très sportif mais aussi fort bienveillant, il a travaillé chez les parents de Bertrand. Il a proposé diverses animations, notamment la réalisation de cerfs-volants à partir des matériaux uniquement disponibles à cette époque : papier kraft, baquettes de bois, câbles téléphoniques ... Il a ainsi noué une relation cordiale avec la famille et, près de quinze ans plus tard, la visite de Bertrand manifeste une sympathie non démentie.



Une année plus tard, le cousin, affecté sous les drapeaux, est parachutiste à Bizerte. Bertrand se laisse alors offrir un nouveau cadre de loisirs : avec les jeunes du MRJC du département et son aumônier, le père Krémel, il s'inscrit chaque année à un voyage en cars<sup>42</sup>. En 1958, à l'occasion du centenaire des apparitions à Lourdes, c'est l'occasion de traverser le Massif central avec une centaine de jeunes avant de gagner les Pyrénées. Bertrand découvre alors la mer pour la première

fois de sa vie ! En 1959, c'est une opération qui roule vers Rome et même Naples avant de rejoindre Assise et la Suisse. En 1960, elle gagne la Suisse, l'Autriche et son Tyrol ... A chaque fois c'est une expédition très rustique et très pittoresque que Bertrand apprécie énormément parce qu'elle lui permet de vivre avec des jeunes de son âge en découvrant dans la bonne humeur de nouveaux pays et paysages.

<sup>42</sup> Camp de toile pour la nuit ; en bas, repas ... sans table !



## 5.3

A la fin des vacances, Bertrand retrouve avec sa plume son fidèle compagnon de bavardage :

*« 12,09 Je croyais t'avoir quitté et oublié pour toujours, mon pauvre cahier; Mais aujourd'hui j'ai une peine trop lourde à porter et c'est quand je suis triste, quand j'ai l'impression que tout cloche, que je me retrouve près de toi.*

*Pour aller de mon village à la ville, il n'y a ni train direct, ni autobus régulier. De temps en temps, une fois par quinzaine à peu près, un car ramasse gratuitement les habitants du canton qui souhaitent réaliser quelques emplettes à la ville. J'ai emprunté cette aubaine pour revenir au lycée mais le chauffeur, devinant la raison de mon déplacement, m'a rudoyé en maugréant : « le car est réservé aux acheteurs et je devrais refuser de vous prendre ». Il m'a cependant accepté. Pendant le voyage, j'avais une folle envie de pleurer pour me libérer et dès que je me suis retrouvé seul dans ma chambre, j'ai sangloté comme un gosse. Puis je me suis ressaisi. Je me suis rendu compte que j'étais heureux d'avoir une chambre bien à moi, heureux de pouvoir m'isoler quand je le voulais.*

*Pourtant il me manque un être, un être à qui je pourrais tout confier spontanément. Pauvre cahier, tu vas être déçu de ne pouvoir me satisfaire entièrement mais je pense que tu me comprendras. Tu ne peux pas remplacer complètement l'être bien aimé qui me manque, une nouvelle maman. Jusqu'à l'âge de sept-huit ans, je disais tout à maman. Arraché de ma famille pour le pensionnat, il m'a fallu immédiatement apprendre à tout garder pour moi. Et j'ai aussi appris à lutter pour dire que j'étais heureux même quand je ne l'étais pas, même quand j'avais du chagrin.*

*Je pense souvent à la femme qui sera mienne plus tard; comme je lui parlerais à cœur ouvert comme je le faisais spontanément avec maman quand j'étais petit. Bien sûr mon amour sera différent de celui qui m'entraîne parfois quand je pense à telle ou telle fille attrayante car il sera construit et ne reposera pas sous des apparences. Mais en attendant cet amour, en attendant cette femme qui sera tout pour moi, je te livre déjà un peu ce que je ressens. Mes mots trahissent la gravité de ce que je sens. Comment te dire la solitude qui me pèse alors que je la recherche souvent pour éviter la souffrance ? Peux-tu comprendre mon impatience, mon attente d'un deuxième moi ? Une compagne qui sera un autre moi et avec lequel je ne serai qu'un. En attendant, il me faut vivre seul mais déjà je travaille en pensant à elle, je me prépare à l'accueillir le moment venu. Je construirai mon avenir sans craindre l'effort, je saurai prendre les moyens qui me permettront d'atteindre les buts que je me suis fixés. Je réussirai parce que je veux réussir. Et je réussirai parce que -je me répète- je t'attends avec impatience pour te donner ma chaleur, ma joie, mes larmes, mon exigence, ma douceur, mon espoir, ma soif... »*

Si Bertrand se plait à méditer, la réalité est bien souvent éloignée du rêve mais l'imagination l'aide à surmonter les difficultés qui se présentent. L'établissement privé qui l'a accueilli depuis la seconde n'offre aucune section de terminale dans ses murs. C'est donc vers le seul lycée public de la même cité qu'il se tourne pour terminer son cycle et obtenir le deuxième bac. Pour cette dernière année du secondaire, son inscription dans la filière mathématiques-élémentaires dite math-élem, ou dans la filière sciences-expérimentales dite science-ex ne soulèverait aucune difficulté. Mais c'est en philosophie qu'il se retrouve comme

par prédestination ! Pourquoi donc, on peut se le demander. Avec le 1<sup>er</sup> bac ou bac C en poche, toutes les portes scientifiques lui sont en effet ouvertes. Mais depuis trois ans le même professeur de maths très exigeant, peu pédagogue et fort ennuyeux lui fait relativiser l'intérêt de la discipline bien qu'il ait toujours réussi. Il appréhende donc à l'avance pour la suite de trop lourdes difficultés dans cette matière. Comme, dès de ce moment-là, il espère devenir un jour instituteur et que le seul niveau requis est le baccalauréat, quelle que soit la section, il s'inscrit en philosophie, sans penser à d'éventuelles études supérieures puisque ce n'est pas du tout son projet à ce moment-là. Personne ne l'interpelle sur cette décision et pas ou trop peu conseillé, il oriente sa carrière d'une façon abrupte et rapide. Ce choix lui permet d'affiner son analyse et sa réflexion sur la vie mais elle lui ferme définitivement la possibilité de compléter sa formation scientifique.

<sup>43</sup>La classe de philosophie rassemble une trentaine d'élèves, en majorité des filles dont le plus grand nombre arrive en rangs le matin de leur lycée avec une surveillante et leur blouse bleue une semaine, rose la semaine suivante, pour repartir le soir de la même façon. Bertrand les observe avec sympathie et réserve, heureux d'être totalement libre et presque contrarié de les constater encore sous tutelle. C'est en effet la première fois qu'il fréquente une classe mixte. Dans la ville, seules les classes de terminales du lycée de garçons sont mixtes : jusqu'à ce niveau, collèges et lycées privés ou publics recrutent uniquement garçons ou filles.



Ces rencontres sont évidemment l'occasion de premiers amours pour de nombreux lycéens qui par ailleurs lancent toutes sortes de blagues plus ou moins caustiques sur l'allure, la beauté des visiteuses. Bertrand découvre dans ce lycée une ambiance scolaire beaucoup plus libre et des opinions de pensées fort contrastées. C'est pour lui l'occasion de longues discussions animées, de débats très enrichissants qui lui permettent d'affirmer des idées qu'ils croient fondamentales et

personnelles mais qui sont en grande partie celles de son éducation et de son milieu familial. Les échanges lui apprennent heureusement à les relativiser. Il s'inscrit aussi à la séance facultative de l'aumônerie catholique et y retrouve son meilleur ami des années passées. Avec lui il anime différentes activités amicales.

Il résume ainsi sur son agenda ses premières impressions de rentrée au Lycée :

*21 9 « Bonne camaraderie entre garçons mais aussi entre garçons et filles ; Pourquoi les salles de ce " bahut " sont-elles si sales, si sombres ? Et la décoration totalement inexistante ? ».*

*Jeudi 24 9 : Mes premières heures de surveillant cette année : étude et promenade aussi comme chaque jeudi.*

<sup>43</sup> Classe de philosophie ; prof de philo : au centre de la 1<sup>ère</sup> rangée ; Pascal : rangée du haut, 2<sup>ème</sup> à droite

Bertrand assume encore des surveillances dans son ancien collège, notamment le jeudi, pour obtenir un peu d'argent de poche et être admis à la table des professeurs. Rémunéré sur la base du SMIG<sup>44</sup>, il n'obtient qu'un tout petit pécule qui ne suffit même pas à payer tous ses repas mais c'est vraiment pour lui une grande satisfaction d'obtenir ainsi une rétribution partielle.

Un de ses amis qui a obtenu une place de " pion " dans un collège éloigné est contraint d'abandonner des cours particuliers et lui propose de le remplacer. A partir de ce moment, Bertrand donne alors des leçons personnelles à quelques jeunes élèves de sixième pour une rémunération qu'il n'a pas fixée lui-même mais qu'il apprécie fort et dont il est énormément fier : des cours de maths bien sûr puisque c'est la matière où il se sent le plus à l'aise ! Or l'un de ses élèves est la fille d'un photographe de la ville et en passant dans le magasin pour se rendre dans la pièce où il donne ses explications de géométrie, il admire le matériel photographique. Jusqu'au jour où le père de l'élève lui propose la vente d'un agrandisseur d'occasion dont il n'aurait pas osé rêver. Malgré le prix fort attrayant, il hésite car il a des charges essentielles plus pressantes. Il finit par se laisser convaincre et se spécialise à partir de ce moment dans la photo. A chaque événement, à chaque voyage collectif, il tire des photos -à un prix calculé au plus juste- pour de nombreux parents ou amis. Il participe même pendant une semaine de ses vacances à un stage près de Lille pour se perfectionner à la fois sur la technique et l'art de la photo.

Il relève encore quelques réflexions sur son agenda :

*5 10 : pour la 1<sup>ère</sup> fois le prof de philo me pose une petite question. Je me débrouille. Au fait, je ne suis pas plus bête qu'un autre ; il faut bien que je me le dise.*

*6 10 : 1<sup>ère</sup> classe d'instruction religieuse : nous sommes 20 présents sur 70 invités. Je suis le seul garçon de philo. Les garçons sont 5 gars de mon ancien établissement. Cela m'interpelle.*

*7 10 : Gym ? Que faire ? Y aller ou bien me porter absent pour récupérer 2 heures de liberté et peut-être 2 heures de surveillance ? Mais il me semble que le sport me fait beaucoup de bien même si je n'aime pas tellement.*

Il note aussi une préoccupation<sup>45</sup> :

*20 10 « j'ai mal aux dents, mal aux dents ... et pas de dentiste ! ».*

Puis :

*6 11 « composition de thème allemand : ça me dégoûte, cette ambiance de bahut où l'on ne fait que copier. Ça parle presque tout haut. Et c'est encore moi qui suis interpellé alors que mon voisin me demandait une explication sur un devoir qu'on venait de lui rendre !!! »*

*30 11 « Tout ce qui t'es prescrit, sois y fidèle comme à des lois que tu ne peux, sans impiété, transgresser. Quoi qu'on dise de toi, n'y fais pas attention, car cela ne dépend plus de toi »*

*1 12 « On rend la dissertation d'il y a 3 semaines. J'ai 14. C'est extraordinaire.*

---

<sup>44</sup> Salaire Minimum Interprofessionnel Garanti

<sup>45</sup> Les dents sont une inquiétude régulière pour Pascal depuis son enfance: les soins prodigués n'ont-ils pas été judicieux ? Les interventions chez le dentiste ont-elles été insuffisantes à cause des frais engendrés qui ne sont pas pris en charge par la sécurité sociale (inexistante encore pour les familles agricoles) ? A cause aussi de l'inefficacité supposée des traitements qui repoussent uniquement l'échéance d'appareils dentaires inéluctables ? Toutes ces raisons expliquent certainement des négligences successives qui provoquent une "préoccupation" bien légitime !

*Je suis ravi, moi qui n'ai jamais eu que 10 au maximum l'an dernier. Antoine Ulrich arrive dans ma chambre pour me préciser qu'il a obtenu une place de pion à Pont à Mousson et qu'il est contraint d'abandonner les cours particuliers qu'il donnait. Il m'en propose deux que j'accepte : à 400 f l'heure, le prix me séduit ».*

Fin du 1<sup>er</sup> trimestre :

*18 12 « Je n'ai jamais été si bien et si heureux pendant si longtemps : aucun "emmerdement", aucune peine, aucune déception de travail, rien, rien. Tout va épatamment bien. Je défends spontanément des causes qui me semblent nobles avec beaucoup de plaisir. J'engage avec mes copains de classe des débats sur des sujets d'actualité. Je leur propose la lecture et l'abonnement de revues de mouvements de jeunesse parce qu'elles répondent aux questions des jeunes de mon temps. »*



Bertrand confirme sa satisfaction à diverses reprises. Devant son frère aîné préoccupé par les travaux de la maison qu'il vient d'acheter et les préparatifs de son mariage, il réagit et manifeste vivement sa liberté par quelques mots impulsifs qui marquent longtemps les mémoires : « *Ni femme, ni voiture, ni maison, quel bonheur pour moi !* »

<sup>46</sup>Tout en répondant à diverses animations, Bertrand participe régulièrement et avec intérêt à tous les

cours de sa classe. Ceux de philosophie, -morale, psychologie, logique, métaphysique- occupent presque la moitié de l'emploi du temps de sa classe et ne sont pas toujours très motivants mais Bertrand a une jeune voisine très brillante qui le stimule. Les cours de biologie sont particulièrement nouveaux pour lui puisqu'il n'a reçu aucune formation dans cette discipline et il est assez désorienté par les notions de cellule, de rhésus ou d'ovule fécondés par un spermatozoïde. Quant aux quelques leçons de maths qui semblent sans grande importance pour tous les élèves de la classe, elles se passent dans une ambiance animée et souvent très chahutées qui le déroutent totalement. Quelques enseignements sont rarement dispensés car les bavardages incessants les couvrent ou même les jeux de cartes les accompagnent. Comme si les potaches ont définitivement renoncé à une quelconque possibilité d'amélioration. Parfois des cocottes en papier voltigent dans tous les sens sans que le professeur, surnommé "neuneu", ne réagisse pour le moins du monde. Parfois, avec une coordination exemplaire toutes les tables avancent doucement dès que "neuneu" tourne la tête jusqu'au moment où il est totalement encerclé et où, progressivement les tables reculent. Parfois encore des boulettes fusent de tous les côtés et c'est à celui qui vise le mieux tel ou tel élève ou de part et d'autre du prof. Et celui-ci réagit très rarement. Ou si mollement que c'est plutôt une incitation à manifester encore davantage. Jusqu'au jour où une boulette inopportune atteint l'œil de neuneu ! Alors celui-ci réagit immédiatement et vivement : "neuneu" appelle le surveillant général qui demande automatiquement au responsable de se dénoncer mais qui n'obtient évidemment aucun aveu. La situation s'enlise depuis plusieurs jours quand un élève courageux reconnaît son geste malheureux et paie l'incurie de son infortuné prof par une exclusion temporaire de l'établissement.

<sup>46</sup> Pendant un voyage

Comment favoriser l'ambiance d'un groupe ? Une rencontre avec une vingtaine de jeunes de l'aumônerie du lycée permet d'aborder ce sujet après avoir soulevé les difficultés des délicates relations entre garçons et filles à propos des flirts qui se nouent. Bertrand participe avec plaisir à ces échanges et essaie d'être le plus spontané possible. Il pense d'ailleurs maîtriser de mieux en mieux son expression quand un camarade lui demande pourquoi il réagit souvent en « *devenant écarlate* » et « *en donnant l'impression de vouloir dévorer les gens !* » quand il les sollicite. Il ne s'étonne guère de cette réflexion peu amène mais ajoute pour se déculpabiliser « *j'avais pourtant cru rester calme* ». Il ne peut s'empêcher en même temps de constater combien sa timidité le gêne encore et, pour essayer de la juguler progressivement, il propose même l'organisation d'un voyage en car dans les Vosges. Son projet est longuement étudié puis retenu par une petite équipe de copains. L'excursion est présentée ensuite à tous les terminales du Lycée. Malgré son appréhension, Bertrand se charge de solliciter la participation de son professeur de philosophie qui, heureux de l'initiative, accepte spontanément et en parle même librement à toute la classe. Ce voyage de découvertes où l'ambiance bonhomme avec des chants, des blagues multiples crée une dynamique relationnelle, séduit particulièrement le prof invité qui manifeste sa surprise devant la richesse du répertoire de chansons engagées. Une autre fois, Bertrand facilite aussi un après-midi l'animation d'une sauterie avec des copains et copines de la classe. L'ambiance y est particulièrement spontanée et respectueuse mais, averti des éventuels débordements, il préfère refuser qu'on ferme les volets pour plonger la salle dans l'obscurité ...

L'année se déroule dans les meilleures conditions et Bertrand laisse une impression très positive dans l'établissement. Avant la séparation des grandes vacances, le proviseur que les élèves connaissent à peine mais que tous appellent "Tatave", le convoque dans son bureau et lui dit en le vouvoyant, ce qui le surprend : « *Vous avez fait chez nous un bref mais brillant séjour; que votre vie soit à l'image de vos capacités* ». En entendant de telles félicitations, Bertrand croit avoir mal compris et ne sait que répondre par un banal merci mais il savoure -oh combien- son titre de bachelier. Dans la liste des lauréats, sur trente deux "philosophes", deux seulement ont obtenu une mention « assez bien », aucun une mention "bien", et pas davantage une mention "très bien". Bertrand qui figure dans le palmarès reçoit sa distinction comme un bâton de maréchal. La joie qui l'inonde ne s'exprime pourtant qu'avec un bonheur retenu et mesuré. Avec ce diplôme il sait qu'une nouvelle étape de vie s'ouvre à lui, qu'une vie professionnelle s'annonce. Il l'a tellement espérée, tellement attendue et malgré ses tout juste vingt ans il est prêt à s'investir totalement dans un métier qui réponde à son désir profond de se sentir utile.

En rentrant chez ses parents qui sont rassurés par son succès, Bertrand reçoit alors un nouvel encouragement délicat. Le directeur Ténibon qui a cru en lui quand lui-même perdait confiance, et qui deux ans plus tôt, a osé lui confier un rôle de surveillant des "petits" alors qu'il n'était encore que simple lycéen, a en effet adressé une lettre pour dire « *sa vive satisfaction des services rendus par Bertrand comme surveillant dans l'institution, mais plus encore du beau témoignage qu'il a donné au Lycée* ». Bertrand en est tout bouleversé ... Il n'oubliera jamais ces quelques mots sincères et touchants reçus en guise de compliment à la veille de sa vie professionnelle.

# 3<sup>ème</sup> partie

## Début de vie active

### Chapitre 6

#### Instituteur ;

1960 – 1964 (20 - 24 ans)

#### 6.1 - 1960

##### La lune sur le clocher

*C'était dans la nuit brune,  
Sur le clocher jauni,  
La lune  
Comme un point sur un i....*

*N'es-tu rien qu'une boule ?  
Qu'un grand faucheur bien gras  
Qui roule  
Sans pattes et sans bras ?*

*Est-ce un ver qui te ronge,  
Quand ton disque noirci  
S'allonge  
En croissant rétréci ?...*

*Je viens voir à la brune  
Sous le clocher jauni  
La lune  
Comme un point sur un i.*

*Alfred de MUSSET*

Un élève de <sup>47</sup>CM2 récite la poésie de Musset ... La première strophe semble glisser doucement sur ses lèvres. Puis la seconde et la troisième strophes s'engagent rapidement malgré quelques hésitations. La finale « *comme un point sur un i* » qui le soulage se prolonge par un « *Alfredemusset* » en un seul mot. Il est rassuré.

« *Bravo, très bien* » lui dit Bertrand. Et s'adressant à ses copains de CM : « *Maintenant, prenez votre cahier du jour pour la dictée* ».

Le maître dicte alors lentement, mot à mot, le texte :

<sup>47</sup> CM1 et 2, Cours moyen 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> année ; CE 1 et 2 : Cours élémentaire 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> année ; CP, Cours préparatoire



« La ... chatt- te. (Point à la ligne)

Elle ... ne ... sor ... tait ... que la nuit par peur des chiens et des hommes, (virgule) et elle fouillait les poubelles. Quand il pleuvait, elle se glissait derrière la grille d'une cave, mais la pluie gagnait tout de suite son refuge et elle serrait sous elle ses maigres pattes de chatte errante, fines et dures comme celles d'un lièvre. Elle restait là de longues heures. (Point final pour les CM1 ; la suite uniquement pour les CM2) Elle connaissait ma figure, mais elle ne mendiait pas et je ne pouvais lire dans son regard que l'ennui d'avoir faim, d'avoir froid ....

L'auteur : **Colette**



<sup>48</sup>Pendant ce temps, le seul élève de Fin d'Etude essaie de résoudre un problème pour connaître la " quantité d'eau utilisées en une journée par un jardinier qui arrose ses légumes ... " et les CE relisent à voix basse un petit texte qu'ils ont déjà décortiqué. Quant aux deux CP, ils recopient quelques lettres sur des motifs

préparés entre deux lignes. La salle respire une ambiance calme et studieuse et ce ne sont pas les déplacements spontanés ou même les sollicitations très diverses des écoliers qui peuvent la rompre.

La journée a été minutieusement préparée sur un cahier journal afin que les élèves soient tous occupés et de telle façon que le maître puisse donner toutes les explications nécessaires aux uns tandis que les autres réalisent un exercice adapté à leur niveau. Cours moyen, cours élémentaire ou cours préparatoire ont chacun un horaire précis dans chaque discipline et si le chant ou le dessin peuvent se pratiquer en même temps avec des exigences différentes, une leçon très spécifique de sciences au CM ou d'observation au CE ne s'improvise jamais malgré les 30 heures hebdomadaires à prévoir pendant cinq jours complets.



<sup>49</sup>Bertrand a été affecté à ce poste d'école rurale mixte comme instituteur suppléant quelques jours seulement avant la rentrée et il se réjouit d'assumer cette nouvelle responsabilité qui le rend enfin autonome financièrement. Il n'a que 14 élèves répartis dans les 6 sections. Il a vingt ans depuis peu et n'a reçu aucune formation pédagogique particulière. C'est donc uniquement armé de sa bonne volonté et de ses souvenirs pas si lointains qu'il se lance dans le métier et cela ne l'effraie pas du tout mais au contraire le galvanise.

Dans la classe de philo qu'il a fréquentée l'année précédente, beaucoup

<sup>48</sup> Classe unique à cours multiples ; premiers élèves de Pascal

<sup>49</sup> Pascal, en blouse blanche, dans sa chambre

de ses camarades se destinaient à l'enseignement. Un prof de 6ème du lycée, ancien instituteur, est venu présenter les conditions d'admission et de formation de son métier. Il a répondu à toutes les questions que les intéressés se posaient. Bertrand s'est inscrit et a été reçu par l'inspecteur pour un entretien. Il s'est présenté en toute confiance mais avec appréhension devant cet homme qui le toise du regard et repère immédiatement le petit insigne vert qu'il a inutilement gardé au revers du veston, un triangle métallique avec trois lettres JAC<sup>50</sup>. Dans sa spontanéité et sa naïveté, Bertrand n'a pas pressenti sa maladresse ou son attitude involontairement provocatrice. L'inspecteur Delettour sollicite tous les renseignements concernant son itinéraire scolaire et le harcèle de questions. Bertrand comprendra vite pourquoi il est " le chef " comme le désigne tous les instituteurs. Et pourquoi son titre d'IDEN<sup>51</sup> lui donne un pouvoir local sans partage dont il abuse sans modestie ni gêne. Bertrand ne tarde d'ailleurs pas à découvrir cet excès.

Quelques jours après la rentrée il reçoit une convocation officielle pour une première réunion pédagogique le jeudi suivant avec tous les nouveaux jeunes instits du secteur, dits remplaçants ou suppléants. Il répond évidemment à cette invitation et le " chef " présente en un petit quart d'heure à une cinquantaine de novices ainsi rassemblés les formalités administratives à remplir lors de la rentrée. Puis il s'efface en donnant la parole à son propre fils pour que celui-ci présente «le syndicat», sa propre expression. Pendant près de deux heures, monsieur Delettour-fils vante le rôle essentiel du SNI<sup>52</sup>, syndicat national des instituteurs, ses avantages, son histoire, ses projets, sa notoriété, sa force et sa prépondérance et n'évoque pas même un instant l'existence d'autres organismes similaires.



<sup>53</sup>Bertrand, déjà engagé à un autre syndicat, le SGEN<sup>54</sup>, grâce à l'intervention de son cousin, un jeune professeur agrégé de math, s'étonne du procédé utilisé. Il signale rapidement et sans hésiter, ce qui s'est passé à son délégué syndical local. Il ne se rend pas compte qu'il signe là simultanément sa mise en demeure et même sa mise à l'index ! Parmi tous les jeunes qui ont été convoqués par l'Inspecteur le jeudi précédent, il est certainement le seul à réagir et son nom ne peut passer inaperçu. Le délégué du SGEN sollicite des explications auprès de l'Inspecteur et découvre cette information du

Recteur, le supérieur hiérarchique de ce dernier : aucune circulaire n'est encore sortie sur le programme de formation des nouveaux instituteurs remplaçants et aucune réunion ne peut avoir été déjà engagée. Pour rétablir un peu d'équilibre et de justice, le SGEN obtient alors l'autorisation de se présenter à son tour. Sous l'injonction du rectorat, l'inspecteur Delettour doit rectifier partiellement son erreur : à la fin de la première journée de formation- cette fois officielle-, en

<sup>50</sup> Jeunesse Agricole Catholique,

<sup>51</sup> Inspecteur Départemental de l'Education Nationale,

<sup>52</sup> Syndicat National des Instituteurs,

<sup>53</sup> Pascal et son cousin chaussent pour la première fois des skis dans les Vosges

<sup>54</sup> Syndicat Général de l'Education Nationale

libérant tous ses jeunes auditeurs, il annonce la présence du SGEN à la sortie de la salle ... et il repère attentivement les quelques ouailles qui s'arrêtent devant le stand !

Bertrand prend à cœur son nouveau travail et investit beaucoup de sa disponibilité dans des préparations soignées avec des exercices méthodiquement expérimentés. Il décore les lieux avec plaisir, renouvelle la disposition des tables de ses jeunes élèves. Il approvisionne aussi lui-même le bois du gros poêle qui chauffe la salle comme cela est tout à fait habituel à cette époque. Pour la nuit il verse un seau de boulets d'anthracite en glissant la manette du ralenti et le lendemain matin, dès son arrivée, il secoue la grille des cendres pour raviver le feu.



Il a la chance d'être nommé sur un poste stable, proche de son village, pour toute l'année scolaire.<sup>55</sup> Son frère parti sous les drapeaux en Algérie lui a laissé sa moto comme moyen de locomotion. Avant la rentrée, Bertrand a passé le permis de conduire (catégorie A) pour les grosses cylindrées. Ainsi il rentre chaque jour chez ses parents et le jeudi, il enfourche sa moto pour rejoindre la gare, puis gagne Nancy par le train. Il s'est inscrit en première année de faculté de lettres et suit chaque fois qu'il peut les cours magistraux en amphithéâtre et quelques TD<sup>56</sup> de lettres classiques, c'est à dire français, latin et géographie. Mais son assiduité n'est qu'aléatoire car de nombreux jeudis sont déjà retenus pour sa formation d'instituteur. C'est surtout pour lui l'occasion de ne pas rompre trop brutalement avec le monde étudiantin et ses anciens amis du lycée. Il goûte ainsi la liberté de l'apprentissage dans la diversité des disciplines côtoyées au hasard des rencontres. Il aime se noyer dans la foule anonyme des étudiants qui se pressent dans une queue impressionnante d'attente devant les restaurants universitaires aux heures des repas. Et parfois, il retrouve ainsi son meilleur ami Pierre qui l'a accompagné pendant ses quatre années de lycée mais il n'envie pas son choix qui monopolise toute sa disponibilité avec un rêve exigeant de devenir chirurgien.

Les années passées, Bertrand était indemnisé comme surveillant uniquement en fonction du nombre d'heures qu'il pouvait assurer suivant les besoins de l'établissement et sa disponibilité. Quand, après un mois de travail complet, il attend sa première véritable paye, il n'est pas quelque peu surpris de surveiller avec impatience l'arrivée de facteur et le courrier qui en précisera le montant exact. Mais celui-ci tarde à venir et après un délai qui pourrait le laisser mourir de faim si ses parents ne suppléaient pas spontanément la carence de l'état, il arrive enfin : c'est quelque 300 Francs, ces Francs nouveaux que le Général de Gaulle devenu président de la République vient de créer. C'est une bien modique somme pour un mois complet de salaire. Le montant est en effet bien limité. Et pourtant c'est pour Bertrand une grande, une profonde satisfaction. Le salaire

<sup>55</sup> François a laissé sa moto à Pascal mais surtout l'exemple d'un frère courageux et généreux ; ici au volant d'un tracteur qui traîne des chariots chargés de betteraves.

<sup>56</sup> Travaux dirigés

régulier du fonctionnaire a un énorme crédit dans le milieu rural : même très réduit, il permet néanmoins de vivre correctement car il ne subit pas les aléas des caprices du temps comme pour un agriculteur ; il ne dépend pas des résultats aléatoires comme pour une entreprise ! Et Bertrand se contente de peu ; il est satisfait de ce qu'il obtient. Il a été habitué à vivre sans se plaindre et sans envier ceux qui ont davantage, plus d'argent de poche ou plus de confort. Aussi, quand il reçoit sa paye, il peut avec son économie instinctive la matérialiser sans devoir l'écorner par des dettes déjà contractées puisque ses parents lui offrent momentanément encore le toit et le couvert : il achète un poste de radio. Oui, avec le revenu intégral d'un mois, il n'achète que ce poste de radio mais c'est un ravissement immense. A chacun de deviner l'importance que ce poste revêt pour lui ... Puis l'importance aussi de la petite machine à écrire très modeste qu'il achète le second mois. L'importance encore du meuble-classeur à rideaux qu'il achète le troisième mois. En cas de départ prématuré –entendons, de décès soudain-, il prévoit même l'attribution de ces trois objets à trois êtres proches qu'il aime !

La photo constitue depuis plusieurs années son loisir préféré mais il n'utilise à ses débuts qu'un appareil délaissé par ses frères. Quand il peut acheter enfin un reflex qui permet le téléobjectif et la macro, il s'affirme dans des travaux soignés qu'il valorise par des agrandissements avec l'outil précédemment acquis. Depuis son enfance, il envie aussi des patins à roulettes comme certains de ses camarades privilégiés. Lors d'un voyage en Allemagne, il en acquiert enfin une paire mais après un premier engouement passager, il constate à tort qu'il est certainement trop âgé pour ce sport. Après avoir si longtemps espéré ce jouet, le cœur serré mais sans attendre davantage, il l'offre à un enfant quelques jours plus tard !

Il ne sait pas alors que sa fiche de paie d'instituteur "*suppléant* " qui se transforme rapidement en instituteur "*remplaçant* ", un intitulé valorisant qui lui donne l'espoir d'une réelle intégration plus rapide, ne lui permet pourtant pas d'obtenir automatiquement une rémunération pendant les vacances ! Il ne reçoit pour les congés qu'une indemnité proportionnelle à son temps de travail. Et globalement pour les trois mois des grandes vacances, le montant ne dépasse pas 500 francs bien qu'il ait eu la chance d'obtenir un remplacement à temps complet ! Il a pourtant le véritable privilège d'un emploi stable, sur une nomination valable pour une année entière. Les générations suivantes envieront bien sûr cette chance mais ils ne devront pas oublier les conditions de travail exigeantes qui y étaient liées. Quelques années plus tard en effet, la situation des maîtres remplaçants se dégradera rapidement : ils assureront effectivement des remplacements de plus en plus courts, à des endroits très différents et parfois fort éloignés l'un de l'autre, avec des périodes prolongées sans emploi dans l'attente incertaine d'un travail.

Même si ses souvenirs d'élève lui collent encore régulièrement à l'esprit, Bertrand passe l'année scolaire avec un tout nouveau regard dans un tout nouveau rythme. Très sollicité par ses activités de débutant dans l'enseignement avec les hésitations et les expériences inévitables, Bertrand participe à de nombreuses réunions pédagogiques et fournit des devoirs mensuels pour obtenir à terme une intégration et une titularisation dans le corps des instituteurs. Par ailleurs il anime la chorale paroissiale en renouvelant son répertoire des chants, il continue aussi à développer et agrandir des photos, et il rend service partout où il le peut.



Son frère Gabi qui a acquis le titre d'ingénieur, se prépare à rejoindre l'Algérie pour effectuer son service militaire obligatoire. Il a découvert au hasard de sa vie étudiante une méthode d'hygiène et de soin à la fois banale et révolutionnaire, ancestrale et anticonformiste : le jeûne thérapeutique. Apparemment simpliste et dépassée, la diète offre pourtant une solution originale qui s'appuie sur des principes très solides et fort élaborés. Même si la méthode offre beaucoup d'intérêt, son application est exigeante et elle soulève beaucoup d'objections qui deviennent vite des obstacles pour les malades. La santé est un domaine essentiel qui ne laisse personne indifférent, les malades bien sûr qui souffrent mais aussi les malades potentiels que nous sommes tous. Surtout quand les méthodes classiques et officielles manifestent leurs limites, voire leur impuissance. La médication, il est vrai, ne cherche parfois plus à guérir mais seulement à soulager la souffrance, ce que l'on comprend facilement mais cela ne donne pas enthousiasme et goût de vie.

C'est le cas d'une sœur de la grand'mère de Bertrand que l'existence n'a pas gâtée. Pendant la première guerre mondiale, jeune mariée d'une vingtaine d'années, elle a reçu un éclat d'obus dans son bras gauche alors qu'elle portait son premier fils sur le bras droit ! Et une amputation de l'avant-bras a été nécessaire. Bertrand sait que cette femme qui ne craint pas les travaux des champs est très active. Il la voit notamment portant une brouette chargée en saisissant un de ses manches grâce au crochet métallique d'une prothèse fixée au bout de son moignon de bras. Elle souffre depuis de longues années de rhumatismes paralysant et aucun traitement ne la soulage vraiment. Gabi l'a persuadée qu'un jeûne pourrait améliorer son état et à près de 70 ans, elle accepte d'entreprendre ce traitement.

Après un transport en voiture de la tante jusqu'à la maison, la cure de jeûne commence immédiatement sous les conseils de Gabi qui complète sa formation par de nombreuses lectures. La première semaine se passe sans inquiétude particulière bien que la patiente renonce à tous ses médicaments habituels. Mais les premiers malaises ne tardent guère et la panique envahit progressivement la maisonnée mal préparée à sa nouvelle tâche. Même avec un vif désir de guérir, un malade qui ne s'est pas suffisamment préparé intellectuellement et psychologiquement à cette méthode, s'inquiète d'autant plus vite que les procédés médicaux classiques l'ignorent ou la critiquent.

<sup>57</sup> Jour et nuit, chacun à tour de rôle est mobilisé pour veiller sur la



tante, pour répondre à son appel en cas de besoin, pour l'aider à retrouver une place plus confortable dans le lit, pour lui présenter le plat bassin, pour lui présenter un peu d'eau à boire... Une sonnette a même été installée pour lui permettre de solliciter de l'aide quand elle le désire. Mais ses doigts trop fragiles n'ont bientôt plus la force nécessaire pour appuyer sur le bouton. Un système rudimentaire du type levier avec deux planches permet alors de pallier la difficulté mais d'autres problèmes se posent bien vite et quand, un jour de faiblesse et de lassitude, elle tombe en syncope -on ne saura jamais si celle-ci est réelle ou feinte-, la décision d'une réalimentation progressive est décidée. Jus de carottes, jus de fruits c'est assez facile à faire; mais jus de persil comme les livres le conseillent, c'est beaucoup plus compliqué surtout lorsque les réserves du jardin s'épuisent. La patiente souhaite une reprise alimentaire

<sup>57</sup> Les parents de Pascal en 1961

beaucoup plus rapide qui se heurte aux principes et aux règles du bon déroulement d'une cure ! Gabi ne cède pas, au risque de passer pour sévère car sa responsabilité est en jeu et le danger essentiel de cette méthode est moins dans le jeûne proprement dit que dans la réalimentation qui doit être très progressive ...

Bertrand qui participe à différentes tâches regrette son manque de disponibilité. Assurer pour la première année un enseignement dans une classe à cours multiples le sollicite énormément car tout est nouveau pour lui et il ne veut négliger ni la préparation de ses cours, ni le contrôle quotidiens des cahiers de tous ses élèves. Il engage aussi des activités périscolaires pour monter des petites fêtes, notamment avant les vacances de Noël ou en fin de trimestre. Mais il commence aussi une formation pédagogique concrète en lisant divers manuels, en rencontrant de nouveaux collègues qui lui donnent des conseils pratiques et judicieux, en participant régulièrement le jeudi à des cours pour lesquels il doit fournir des devoirs sur un thème précis. Et, les jeudis qui lui restent libres, il prend le train pour se rendre à l'université où il s'est inscrit en Lettres classiques. Avec le bac philosophie qu'il a obtenu, littérature française, latin, géographie sont les seules disciplines qu'il peut maintenant étudier et c'est avec enthousiasme et satisfaction que le jeune étudiant s'insère dans des amphis combles où les places disponibles restent souvent les marches d'escaliers ! Les colonnes d'attente pour fréquenter le restaurant universitaire à midi sont souvent si longues et si mouvementées qu'il apprécie encore davantage la pitance qui est livrée par ration directement sur le plateau en inox à chaque convive sur la chaîne du self service. La liberté d'organisation et de participation, sa totale indépendance ravissent Bertrand qui peut à sa guise gérer sa contribution en fonction de son temps. Grâce

aussi à son autonomie financière il prend une assurance nouvelle pour bâtir de nouveaux projets.<sup>58</sup>



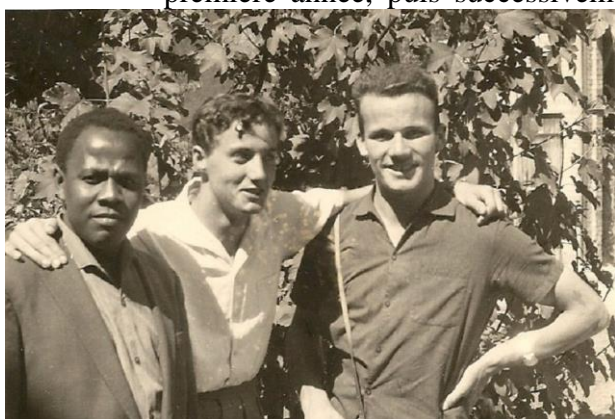
<sup>58</sup> Au-dessus : Pascal, animateur, pendant un voyage ;

En bas ; de droite à gauche : Pascal, ses trois frères plus âgés, François, Gabriel, Gilles et ses trois sœurs plus jeunes, Thérèse Nadette, Odile.



## 6.2 ; 1961 – 1963

En cette période encore proche de l'après-guerre où tous les projets semblent possibles, le personnel enseignant, largement féminisé d'ailleurs, fait souvent défaut ; beaucoup de places à pourvoir ne sont pas comblées par insuffisance de personnel. Tout bachelier agréé et même tout titulaire du seul premier baccalauréat déjà admis à enseigner en Algérie peut postuler un poste qu'il obtient sans difficulté s'il accepte de se retrouver dans un village isolé sans liaison directe par train ou bus, dans un appartement en général vaste mais sans confort particulier, sans salle de bain notamment et même souvent sans w.-c.. De plus, pour permettre la scolarisation de tous les élèves jusque 16 ans, de nombreux cours complémentaires se sont créés dans les écoles. Ils accueillent une 6<sup>ème</sup> la première année, puis successivement une 5<sup>ème</sup>, une 4<sup>ème</sup> et enfin une 3<sup>ème</sup>. Ces



nouveaux cours sollicitent beaucoup de nouveaux professeurs très divers.

<sup>59</sup>Après une année comme instituteur dans une école, Bertrand est sollicité par l'Inspection académique pour enseigner en collège, ce qu'il ne refuse évidemment pas. Encore tout imprégné par ses années récentes de lycéen, il se trouve ainsi officiellement catapulté de l'autre côté du bureau : de l'élève qu'il était avant-hier et est encore d'ailleurs un peu comme étudiant en faculté et comme maître-élève pour sa

formation pédagogique, d'instituteur qu'il était hier, il devient professeur !

Avec une formation littéraire-classique inhabituelle qu'il consolide en université depuis un an, Bertrand a été vite repéré et retenu pour enseigner dans un cours complémentaire. A 21 ans, il assume ainsi sans aucune formation particulière, essentiellement dans deux classes de 6<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup>, l'enseignement du français, du latin. Et de la musique ! 24 heures de cours par semaines ; sans compter les heures de surveillance pendant les études, les repas à la cantine et même les transports scolaires dans le bus ! Les journées sont longues, les semaines très chargées mais pas un moment, pas une fois Bertrand ne se plaint. Il est heureux de se donner sans compter. Il s'investit dans son travail par une préparation soignée de ses cours et par des corrections de devoirs divers et nombreux. Sa vie professionnelle charpente toute sa vie ; il a la chance d'être encore hébergé chez ses parents et peut livrer toute sa disponibilité et son enthousiasme à ses activités.



<sup>60</sup>Bertrand a pu acquérir une voiture d'occasion pour faciliter ses déplacements. Il a dû consacrer dans cet achat quatre mois complet de son maigre salaire mais cette voiture qu'il a négociée suite à une transaction de son ancienne institutrice marque une nouvelle étape dans sa vie. La mobbylette a été son évocation d'adolescent, la " 4 chevaux " Renault sera son outil de travail et de relation. Elle transporte colis et

<sup>59</sup> Pascal avec deux amis

<sup>60</sup> Et sa nouvelle voiture.

passagers en quête de moyen de locomotion aussi souvent que possible. L'odeur tenace du chien de l'ancienne propriétaire sur les sièges ne dissuade les aspirants aux voyages que par des remarques enjouées. Après quelques réparations mineures de la carrosserie, Bertrand envisage pour sa voiture un lifting total grâce à l'atelier de son frère mécanicien. Il mastique, ponce, colmate, dégrossit, travaille la forme, remodèle, ajoute apprêts, ponce à nouveau et encore ... Après de multiples finitions, tout est en effet prêt pour la peinture finale ! Heureux du travail réalisé, Bertrand veut alors vérifier la qualité du moteur en actionnant le démarreur. La voiture bondit brutalement, défonce une porte entr'ouverte et ne cale finalement qu'en s'emboutissant dans la barre de coupe d'une moissonneuse batteuse ! Il n'avait hélas pas vérifié qu'une vitesse était engagée et il avait oublié qu'un ressort momentanément ôté de l'accélérateur donnait une puissance décuplée. Il n'a alors que ses larmes pour se consoler mais la satisfaction de n'avoir provoqué aucun accident humain domine bien vite et il reprend dès le lendemain toutes les étapes indispensables de réparations ...

Il engage aussi diverses activités périscolaires, notamment en lançant un club photo et en animant une petite chorale. Il profite des vacances pour s'inscrire à des stages d'animations culturelles, une fois dans les environs de Lille dans le domaine de la photo artistique, une autre fois dans la région parisienne dans celui de la direction d'une chorale.



<sup>61</sup>Pour bien manifester officiellement son intérêt à parfaire ses connaissances et pour obtenir un nouveau sursis d'incorporation sous les drapeaux<sup>62</sup>, Bertrand s'inscrit à nouveau à la faculté. Il se rend donc de temps en temps à Nancy le jeudi quand il peut se libérer mais ses déplacements sont automatiquement limités par ses responsabilités. Et il se rend vite compte qu'il ne peut tout assumer correctement. Aussi espère-t-il que l'Inspection académique lui proposera rapidement une épreuve de sélection pour

compléter pendant deux ans sa formation dans un centre spécialisé de PEGC<sup>63</sup>. L'enseignement en collège est alors dispensé par trois groupes de professeurs qui prodiguent chacun au moins deux disciplines principales : les littéraires, les scientifiques et les botanistes. Les premiers enseignent évidemment le français mais aussi l'histoire-géographie ou une langue étrangère, les seconds les mathématiques et la physique et les troisièmes les sciences naturelles et la technologie. Mais tous dispensent encore une 3<sup>ème</sup> discipline qu'ils choisissent en fonction de leurs compétences entre sport, musique et dessin.

Après deux ans de formation, Bertrand passe son CAP pédagogique théorique par écrit ... Sa déception est vive lorsqu'il apprend le résultat négatif de cet examen mais il espère que la session de rattrapage d'automne lui donnera satisfaction. Ce n'est hélas pas le cas, ni à cette session, ni à la session suivante. Son amertume croît encore un peu plus. Il ne saura jamais si ses quatre échecs successifs sont la conséquence de sa réelle incompetence ou s'il paie indirectement sa revendication spontanée et syndicale de jeune enseignant ! Avec peine il ne peut s'empêcher d'imaginer une cabale à son encontre mais il refuse de regretter son attitude passée qu'il estime intègre.

<sup>61</sup> Sans oublier de rendre service aussi souvent que possible !

<sup>62</sup> La guerre d'Algérie se prolonge et Pascal ne souhaite pas participer à ce conflit.

<sup>63</sup> Professeurs d'enseignement général de collège

Par ailleurs, Bertrand participe de temps en temps à des rencontres de réflexion avec le syndicat enseignant ou la paroisse universitaire. C'est en effet



pour lui l'occasion de partager ses préoccupations humaines et spirituelles sur différents thèmes propres à son métier ou à la vie de l'époque. Il regrette souvent que les réunions soient trop féminisées et il ne ménage pas ses efforts pour visiter et inviter des collègues qu'il sait isolés ou sans véhicule. Il constate par exemple que l'un d'eux dort toute la semaine dans sa classe avec un matelas pneumatique et un sac de couchage. Le poêle de la salle lui sert de réchaud pour préparer sommairement une boîte de conserve comme plat principal. Bertrand remarque qu'un autre s'ennuie pendant ses jours de congés. Aussi lance-t-il le projet de rassembler de jeunes collègues célibataires qui souhaitent échanger librement et se distraire simplement et loyalement. Et il envisage d'organiser un voyage entre amis pendant les

grandes vacances de l'année suivante. Le périple proposé offre de nouveaux horizons aux participants avec un style de loisirs propre aux campeurs. " A 9 et 7 CV ! ", ce sont neuf jeunes qui bivouaquent avec dans les Alpes autrichiennes en juillet 1963 avec 3 tentes et 3 voitures –deux 2 CV et une 3 CV-. Escapades sur les cimes, veillées autour du feu, découvertes de sites, les journées sont diversement occupées et les jeux de l'amour ne sont pas toujours innocents. Bertrand rencontre <sup>64</sup>Elise pendant ces évasions et commence à construire avec elle ce qu'il croit encore un rêve ...



Il a déjà expérimenté différentes formules de voyages. En 1961, grâce à sa 4 CV, il a offert à ses <sup>65</sup>parents une tournée tout à fait mémorable dans les Alpes. Pour eux qui ne se sont jamais permis quelques jours de loisirs, c'était une première de découvrir autrement que par des cartes postales Chamonix, la Mer de Glace et son train à crémaillère de Montenvers, La Salette et son pèlerinage dans la montagne alpine. Un déplacement trop rapide certes mais qui les invite à renouveler eux-mêmes l'expérience deux ans plus tard pour pouvoir gravir cette fois l'aiguille du Midi en téléphérique avec une météo favorable !



Avec le MRJC, Bertrand a pu aussi entrevoir la Bretagne en juillet 1961 et l'Espagne en juillet 1962. Lors de ce périple il a même acheté au retour une guitare bon marché juste avant de passer la frontière ... Il n'a pas encore l'intention d'en jouer et elle ne se veut alors qu'un souvenir de Catalogne. Il ne devine guère le compagnonnage qu'elle lui

<sup>64</sup> Elise pendant le voyage en Autriche en 1964

<sup>65</sup> Les parents de Pascal dans les Alpes en 1961



offrira en réalité les années suivantes !

Bertrand a maintenant acquis une expérience solide d'animations diverses et de directions de camps de vacances. Il est même fier d'établir le long récapitulatif de ses activités extra-scolaires depuis qu'il s'assume financièrement et il s'en sert pour solliciter un service de coopération comme éducateur-enseignant à la place du service militaire obligatoire :

- En ce qui concerne les camps de vacances :
  - . Animation d'un camp MRJC à Eloyes (Vosges) du 16 au 30 août 1961 ;
  - . Chef de Camp à Pontarlier du 5 au 20 Août 1962 avec ULCV<sup>66</sup> dirigé par Gérard Thirion, son prof de Géographie quand il était Lycéen et qui l'a sollicité ;
  - . Chef de Camp à St Agnan en Vercors du 3 juillet au 15 Août 1963 à nouveau avec l'ULCV ;
  - . Chef de Camp en Haute Savoie en 1964 ;
- En ce qui concerne les formations péri-scolaires :
  - . Stage d'Encadrement de Centres de vacances collectives d'adolescents et d'adolescentes avec UFCV (Union Local des Camps de Vacances) à St Pierre les Nemours en Seine et Marne du 9 au 17 juillet 1963 : livret d'aptitude délivré ;
  - . Stage d'Initiation Musicale par le disque (Education populaire) à Montry (S&M) Juillet 62 avec M Passaquet, directeur ;
  - . Stage de Direction chorale (Education populaire) à Montry (S&M) en sept 62 avec M Caillat, directeur ;
  - . Stage de Photographie (Education populaire) à Wattignies près de Lille (Nord) en Mars/avril 1963 avec Mme Cloquet, directrice ;
- <sup>67</sup>En ce qui concerne l'animation de clubs ou de stages :

- . Animation d'un Photo-club et direction d'une chorale en 62/63 au Foyer Rural de Bénaménil ;
- . Animation d'un stage dans le " Cadre Jeunesse et Sports " ave AEIS, Institut Culture et Promotion, M Manet en 1964 ;
- . Formateur-Enseignant à des stages MRJC (musique, loisir en général) pour la formation d'animateurs culturels ;



<sup>66</sup> Union Lorraine des Camps de Vacances

<sup>67</sup> Photos ; toujours à l'affût d'un cliché original ou insolite !

## 6.3 1964

1964 constitue une transition très particulière dans les débuts professionnels de Bertrand. Après trois années d'enseignement, une en école primaire, deux en collège, il réussit le concours d'entrée au stage PEGC à Nancy qui lui permet d'entreprendre avec un engagement décennal une année de formation au Centre de Formation professionnelle de Professeurs de Collèges à Nancy. Il se revigore en retrouvant une chambre d'étudiant et fréquente assidument à la fois l'Ecole Normale qui accueille le stage avec une formation ouverte sur l'enseignement et la faculté de lettres qui dispense les cours de préparation du Deug ou Diplôme d'études universitaires générales en lettres.

Avec la sécurité financière de son statut, Bertrand peut suivre régulièrement une formation universitaire pendant toute l'année. Il ne sèche aucun cours, même ceux qui ne sont soumis à aucun contrôle, et ne ménage aucun effort pour progresser pas à pas. Il s'investit intensément dans les versions latines et les analyses littéraires. Sans grand enthousiasme mais avec fatalisme et courage. Sa vie estudiantine lui donne beaucoup de disponibilité pour assumer à fond son travail. Pour se détendre, il apprécie les débats hebdomadaires avec les étudiants de l'aumônerie car ils nourrissent sa soif d'échanges. A la fin du 2<sup>ème</sup> trimestre, il entreprend avec eux la marche annuelle jusque Sion, pèlerinage marial lorrain à 40 kilomètres de Nancy. Des moments de réflexion, de silence, de prière mais aussi de blagues et de jeux partagent le parcours. Le premier jour permet d'atteindre Vézelize où un hébergement sommaire dans une salle des fêtes est prévu. Le lendemain, la montée à Sion où convergent les différents groupes des différentes facultés permet des retrouvailles sympathiques avec une messe dans la basilique. Le retour s'effectue dans la bonne humeur avec des autobus venus exprès cueillir les pèlerins.

Bertrand noue avec sa logeuse âgée une relation discrète mais sympathique et lui rend service chaque fois qu'il le peut, notamment par des courses chez le boulanger ou à la poste. En réponse, elle lui permet de diversifier parfois les menus du restaurant universitaire en lui offrant de temps en temps le couvert. Et, pour se libérer comme elle le clame ou pour marquer son estime qu'elle cache, elle lui cède pour un prix dérisoire une bibliothèque en chêne qui commence alors avec lui un riche chemin migratoire. Mais, la commère ne peut s'empêcher de soulever un psychodrame quand Elise, de passage à Nancy, monte avec innocence dans la chambre de Bertrand pour découvrir l'hébergement de son ami !

Pour concrétiser ses espoirs, Bertrand se fixe trois objectifs pour cette année scolaire :

- réussir l'examen universitaire qui lui permettra une reconnaissance officielle automatique en collège;
- réussir en parallèle l'examen écrit qu'il a déjà effectué 3 fois sans succès et passer ensuite l'épreuve orale et pratique pour emporter le Certificat d'aptitude pédagogique indispensable à tout enseignement;
- obtenir une inscription auprès de Ministère de la Coopération pour enseigner en Afrique noire au titre d'un service civil pendant le temps de son service militaire obligatoire (après avoir repoussé pendant quatre années l'échéance de

son incorporation, il espère en effet servir dans l'Education plutôt que dans le maniement d'armes !) mais 4 à 5000 demandes pour 600 élus seulement !

Réaliser ces trois volets semble à Bertrand tellement improbable que, même sans vraiment imaginer une intervention céleste, il se laisse formuler un vœu : « *Je promets de me rendre à Lourdes avec mon seul sac à dos et 100 francs seulement si j'obtiens satisfaction ; en auto-stop de Rellion à Toulouse et à pied de Toulouse à Lourdes, aller et retour* ». Et il fixe les conditions concrètes de cet engagement ...

Mais sans attendre, « *Aide-toi, le ciel t'aidera* » se dit-il. S'il lui semble que les deux premiers désirs pourront être satisfaits par un travail acharné, le troisième doit être appuyé par des témoignages de ses employeurs qu'il sollicite et recueille avec zèle. Il constitue pour le Ministère de La Coopération un dossier étayé avec diverses attestations : celles de

. M. l'Inspecteur Primaire ; extrait du bulletin d'inspection du 21 10 1961 :

*Monsieur X, jeune maître de bonne volonté, travaille beaucoup dans sa classe. Je lui demande surtout de se mettre à la portée des enfants et de contrôler souvent la sûreté des acquisitions.*

*Je le crois susceptible de devenir un bon pédagogue*

. M. le Directeur du Collège :

*... Il a fait montre de compétence et de dévouement au cours de ces deux années, non seulement au point de vue scolaire, mais aussi dans les œuvres post-scolaires, s'occupant bénévolement d'activités culturelles diverses, en particulier d'initiation à la photographie et de la direction d'une chorale.*

*Je tiens à exprimer ici toute ma satisfaction en vers M. .. et le bon travail qu'il a accompli dans l'établissement.*

. M. le Directeur d'études au Centre de formation des futurs professeurs de CEG :

*... Il apporte à son travail une totale bonne volonté et une très grande conscience professionnelle, qu'il est apte, par ses qualités personnelles autant que par sa compétence, à enseigner le français et le latin dans les classes de 6è, 5è, 4è, 3è avec les meilleures chances de réussite ...*

. M. le Maire de l'école du village :

*... Il a toujours fait preuve d'une grande compétence et d'un complet dévouement tant au point de vue scolaire que des œuvres post-scolaires. A ces différents postes il nous a donné entière satisfaction et une nouvelle fois je lui adresse nos sincères remerciements.*

. M. le Directeur des camps U.L.C.V. de Nancy, Capitaine de réserve, Bibliothécaire à la Bibliothèque Universitaire de Nancy ;

*... Il a été employé comme chef de camp de garçons de 14 à 18 ans par notre organisme et il s'y est montré un excellent éducateur de jeunes. ...*

. M. le Président du MRJC :

*... Il a contribué à former au sein du Mouvement des jeunes ou animateurs culturels ayant désormais responsabilité, soit à l'échelon cantonal, départemental ou régional ; qu'il possède une méthode pédagogique très recherchée ; et que, de par ses connaissances générales son entrain et sa maîtrise personnelles, il est capable de mener une action très valable dans différents domaines ...*

Pour rompre l'uniformité de ses soirées de travail, Bertrand laisse parfois sa nostalgie transpirer. Il pense à ses parents et note :





<sup>68</sup> « Je vous ai souvent entendu dire : « Enfants petits, petits soucis, grands enfants, grands soucis ». Et vous pensez peut-être maintenant : « Les années passent. Le mariage de nos enfants sonne le glas de notre vie active. Où se sont enfuis nos jeunes années, nos projets d'antan ? Avec quel enthousiasme nous travaillions, avec quelle confiance nous supportions nos difficultés, avec quelles interrogations nous voyions nos enfants grandir ? Maintenant, notre rôle dans l'exploitation agricole diminue ; il nous faut songer à une plus petite maison pour notre retraite ; et quand nous nous serons retirés, on nous oubliera ... Nos enfants ne devineront jamais tout le mal que nous sommes donnés et nous n'aurons qu'à regretter d'être incompris... ».

Je ne peux hélas démentir votre crainte mais je voudrais espérer que les faits la désavouent. Vous disiez vous-mêmes qu'il ne faut jamais regretter ce que l'on a fait de bien même si l'indifférence et l'oubli sont la seule récompense.



Chacun de vos enfants sait tout ce qu'il vous doit et même si votre générosité n'a pas reçu la reconnaissance que vous attendiez, ne doutez pas des sentiments qui animent leurs cœurs. Ils ont peut-être oublié quelles maladresses ou négligences de jeunesse vous ont peiné, quelles réponses ingrates vous ont blessés, quelles aventures vous ont bouleversés mais ils n'ont pas oublié votre bonté, votre dévouement. S'ils n'ont pas su vous exprimer leur amour et s'ils ont été souvent ingrats, vos enfants vous honorent par l'entraide qu'ils manifestent entre eux sans aucune ombre de jalousie.



<sup>69</sup> En trois ans, trois de vos enfants se sont mariés. Je serai logiquement le prochain à faire le même choix et je désirerais seulement aujourd'hui concrétiser ma reconnaissance en relevant quelques souvenirs sans avoir la prétention d'être exhaustif. Je souhaiterais tant assurer ma tâche avec la même ardeur que vous avez su assumer la vôtre. Merci, chers Parents, de m'avoir aimé avant de m'avoir vu, merci d'avoir supporté pour moi les calomnies d'une langue qui imaginait pour moi un

autre père, merci d'avoir accepté une 4<sup>ème</sup> naissance, merci aussi d'avoir accueilli de votre mieux un 4<sup>ème</sup> garçon malgré votre déception bien humaine que vous n'avez voulu que passagère ; merci pour tout cela, merci pour tout ce que je ne sais pas et qui vous a pourtant lourdement marqués, merci de m'avoir offert dans votre couple les conditions humaines et morales d'un accueil serein.

Je devine toutes les initiations concrètes que vous avez su me donner lors de mes premières années de vie car c'est capital pour tout enfant. Cette longue période où dire et redire sans cesse les règles du savoir-vivre, de la

<sup>68</sup> Les parents de Pascal, un dimanche soir, après une visite des animaux dans les parcs.

<sup>69</sup> De haut en bas : Gilles et Agnès ; Midée et Gabriel; François et Monique.

*politesse, répéter les mêmes consignes, réparer ce qui est brisé ou remplacer ce qui est usé sont le quotidien. Journées harassantes où, du matin au soir, préparer la marmite de " patates ", raccommode les chaussettes, torcher les fesses des petits sont l'ordinaire. Sans parler des culottes mouillées par les pipis imprévus et rapides à cause des bretelles peu pratiques qui les attachent trop fidèlement ; sans parler de tes préoccupations financières, maman, lorsqu'à partir d'une même pièce d'étoffe brune un peu étroite tu envisageais quatre culottes golfes ou à partir de pantalons usés il s'agissait pour toi de tailler des shorts très pudiques !*

*Penser à l'un, ne pas oublier l'autre, soigner l'un, écouter l'autre ... Les habiller tous malgré les restrictions de la guerre, utiliser au mieux par l'autre les galoches à semelle de bois disponibles de l'un, apprécier le mobilier reçu du Secours National pour remplacer chaises ou lits disparus lors des combats. Tout cela, ce ne sont pas des rêves mais les réalités quotidiennes d'un passé encore proche.*

*Lors de mes premières années d'école où –malgré moi- pour combattre avec humour les restrictions, je devins à la suite de mon frère " la deuxième chaussette <sup>70</sup>" afin de constituer une paire d'ânes ; où mon frère et moi, malgré nos lacunes, nous prétendions en « savoir plus que les livres ou les maitres <sup>71</sup> », et ne recevions pas de prix en fin d'année scolaire, vous avez été souvent déçus. Et vous avez été décontenancés par nos réponses « qui parfois vous faisaient rougir », par nos réactions « qui auraient vendu père et mère <sup>72</sup> » et par notre impolitesse insolite « Bonjour Emile, bonjour Milou <sup>73</sup> » qui mortifiait votre dignité ...*

Par ces quelques phrases décousues et momentanément interrompues, Bertrand s'abandonne à quelques souvenirs, résurgences prégnantes qui se complètent au fil de nuits sans sommeil ... Mais l'année scolaire se poursuit concrètement avec les étapes prévues et offre à chaque fois une bouffée de satisfactions qui dissipe les inquiétudes passées :

- réussite –enfin !- du CAP théorique du 1<sup>er</sup> degré ... Puis de l'épreuve pratique avec une classe que Bertrand a connu l'année précédente et qu'il recouvre exceptionnellement pour l'occasion (séance d'explication de textes en français, 4<sup>ème</sup>, leçon de latin en 5<sup>ème</sup>, épreuve sportive en plein air et séquence de musique-chant pour terminer) en présence de deux inspecteurs spécialisés ;
- réussite complète et sans aucune réserve du certificat d'Etudes Littéraires Classiques ou DEUG attendu avec fébrilité ;
- accord si espéré et visa du Ministère de la Coopération pour un séjour d'enseignant en Afrique dès la rentrée en lieu et place du service militaire ...

Bertrand est trop heureux pour renâcler devant les engagements qu'il a pris avant ces succès consécutifs espérés. Il se promet de les assumer tous, sans rien renier. Il encadre d'abord dès le début des vacances le camp d'adolescents prévu en Haute Savoie pendant une quinzaine de jours et pour lequel il s'est engagé depuis un an. Puis il prépare son départ sous les drapeaux avec un séjour d'un an minimum en Afrique qui exige une prévention sanitaire avec une couverture vaccinale, notamment la fièvre jaune.

Il engage dès le 31 juillet son pèlerinage à Lourdes avec seulement et uniquement 100 Francs en poche pour pourvoir une alimentation frugale

---

<sup>70</sup> Remarques peu flatteuses de la maitresse

<sup>71</sup> Expression maternelle qui veut relativiser notre docilité

<sup>72</sup> Expressions maternelles

<sup>73</sup> Impolitesse d'enfant à un adulte

indispensable. Il avertit ses proches qu'il ne donnera aucune nouvelle durant son parcours pour prendre le recul et la hauteur nécessaires à une méditation profonde et prolongée. Un sac à dos chargé du minimum est son seul compagnon puisqu'il renonce à son fidèle appareil photo. Il prévoit un parcours uniquement en auto-stop ; après un léger détour à Marseille pour le vaccin indispensable de la fièvre jaune, il continue jusque l'entrée de Toulouse. Les belles limousines ne l'accueillent guère ; ce sont plutôt des véhicules modestes et déjà assez occupés ou des camionnettes qui acceptent de le prendre en charge. Une meule de paille, un hangar ou un fossé avec une toile en plastique lui offrent des nuits pas toujours réparatrices. Il commence sa pérégrination pédestre en traversant Toulouse à pied. La première journée de marche révèle quelques ampoules aux pieds mais les douleurs à un genou et à une cheville ne tardent guère. Sur les routes de campagne qu'il parcourt avec des « *Je vous salue, Marie ...* » psalmodiés et répétés, on le reconnaît sans qu'il se présente et quand il demande l'hospitalité dans une grange, on lui offre parfois spontanément un couvert accueillant qui agrémente ses menus froids et sobres. Quand la faim se manifeste sur son chemin désert, une tranche de melon banale partagée à la table d'une famille devient un joyau inoubliable. Après quatre jours de marche avec une moyenne de 45 km quotidiens, le clocher de la cité mariale apparaît à Bertrand comme un rêve. Pour l'hébergement il sollicite la Cité Secours qui accueille les déshérités mais il ne précise pas qu'il a réservé à son attention 200 Francs qu'il expédiera dès son retour. Et il essuie un refus. Il se réfugie alors dans un camp de jeunes où des tentes sont dressées. Il participe assidûment aux offices d'un pèlerinage diocésain et devient brancardier pendant tout son séjour jusqu'à la fête du 15 Août. Il engage alors son périple du retour, à pied d'abord jusque Toulouse où il retrouve avec plaisir quelques hôtes de l'aller, puis en auto-stop jusque Reillon en passant par la région parisienne.

Avant de répondre à la convocation des Armées et de préparer une malle pour son séjour d'un an en Afrique où il range soigneusement la guitare qu'il a achetée en Espagne, il prend le temps de remercier ceux qui l'ont accueilli spontanément le long de son circuit et reçoit peu après cette lettre d'une maman qui l'a presque reçu comme son fils à Campuzan dans les Hautes Pyrénées :

*« Depuis votre passage, j'ai souvent imaginé l'anxiété de votre maman sans nouvelles de votre part. Nous vous avons accueilli avec tellement de plaisir et de simplicité que nous n'avons pas pensé au bien que cela pouvait vous faire. Vous nous le faites si bien ressentir que je remercie Dieu de nous avoir fait rencontrer une âme aussi sensible. Nous avons souvent, souvent parlé de vous, imaginé vos nuits sans abri, vos privations volontaires qui vous ont permis de vivre la vie des plus déshérités et aussi, ce qui est encore plus précieux pour vous, de mieux connaître la société et qui –ce sont les rides qui me l'ont appris- a dû vous réserver des surprises désagréables ...».*



Le 1<sup>er</sup> septembre, jour de conscription, dès son arrivée dans le hall de la gare, Bertrand est encadré par des militaires qui le transportent dans un camion bâché jusqu'au 26<sup>e</sup> RI de Nancy. Puis c'est l'habituel dépaysement des recrues avec un paquetage distribué, la <sup>74</sup>photo d'identité indispensable et les premiers conditionnements. Mais Bertrand revendique et obtient de préserver barbe et cheveux assez longs pour conserver son autorité devant ses futurs élèves. La centaine d'incorporés promis au service de la Coopération espère n'être que de passage dans les murs

<sup>74</sup> Tenue militaire obligatoire pendant quelques jours seulement !



de la caserne pour uniquement les formalités administratives. Mais les quelques jours s'allongent pendant une quinzaine dans une attente inutile où l'entraînement aux armes n'est pas imposé mais proposé. Après les tests communs réalisés dans un centre spécialisé, Bertrand récupère souvent sur son lit les forces dépensées les semaines précédentes !

Enfin libéré, il a le temps de passer chez ses parents pour constituer sa valise, reprendre le train et répondre au rendez-vous du Ministère de la Coopération quelques jours plus tard. A l'issue de quelques conférences et préparations théoriques avec un hébergement en Maison de jeunes à Paris, il découvre son affectation, le Gabon, avec des documents succincts de présentation du pays. Il essaie de localiser la région d'accueil du Docteur Schweitzer en Afrique Equatoriale Française qu'il a souvent imaginée à travers les petits films en noir et blanc présentés par des missionnaires. Le 26 septembre, il adresse à ses parents une dernière carte depuis Marignane avant de quitter la France :

*« Après les derniers moments pleins d'émotion, j'ai retrouvé mon idéal de vagabond qui ne m'a guère laissé de calme depuis trois mois. Je viens de réaliser dans les airs en avion le tracé que j'ai parcouru en auto-stop il y a quelques mois ; c'est autrement plus confortable ! »*



<sup>75</sup>A bord d'un DC8 d'une centaine de places, il vogue vers son nouveau monde. Et après une escale à Fort-Lamy au Tchad, il atterrit à Libreville au Gabon une dizaine d'heures plus tard ... Une chape moite le couvre immédiatement et semble écraser autant sa respiration que les inquiétudes



passées pour lui ouvrir une nouvelle étape de vie. Une étape pleine d'inconnues et de surprises mais aussi de confiance ...

<sup>75</sup> De haut en bas : Frères et sœurs ; La famille rassemblée avant le départ de Pascal au Gabon ; Reillon, depuis la maison familiale

# Annexe

## Méditations

Vie au Gabon, réadaptation en France, maladie, naissances, constructions, activités associatives ... La liste est longue des quatre à quatre qui se succèdent ensuite !

En attendant le résumé de ces différentes étapes dans un 2<sup>ème</sup> tome, Bertrand livre dans cette 4<sup>ème</sup> partie quelques réflexions déjà rédigées qui l'ont particulièrement marqué.

### Chapitre A

#### Hymne à sa mère (1990)

Retenu par son activité professionnelle, Bertrand n'a pu venir aux cotés de sa mère et l'assister pour ses derniers moments. Et quand il apprend qu'elle a rendu son dernier soupir, il en est très affecté. Si, de son vivant, il a bien senti et apprécié tout ce qu'il lui devait, il n'a peut-être pas su le lui exprimer suffisamment et directement toute sa reconnaissance. Une retenue spontanée, une discrétion atavique ou une fierté maladroite ne lui ont pas permis de dire simplement son admiration avec les remerciements qu'elle n'attendait pas mais qu'elle aurait certainement appréciés. Aussi va-t-il laisser couler et courir des mots sur quelques pages pour ouvrir son cœur douloureux.



*« Maman, je te vois à la fois forte et tendre, joueuse et ferme, gaie et réfléchie, fatiguée et attentive, exigeante et courageuse. Je te vois toujours jeune, toujours active, toujours belle. Et j'entends tes mots d'accueil, tes paroles de confiance, d'espoir, tes soupirs de lassitude aussi et tes larmes de déception parfois. Et je sens la chaleur de tes caresses, je connais la netteté de tes convictions, l'impatience de tes décisions.*

*Je te vois à la fois digne et simple aussi bien dans tes atours endimanchés de réception ou de visite qu'avec ton tablier, ton fichu sur la tête, tes bottes ou tes sabots, en train de traire les vaches ou de froter le linge sur un lavoir à peine protégé du froid hivernal.*

*Je te vois tourner des bigoudis dans les cheveux humidifiés de "goutte" de tes filles pour les rendre belles et colorer leur jeunesse. Cette jeunesse qui est restée en toi, pour toi, si austère, si noire, si dure et que tu portais sans amertume mais avec respect envers ta mère Reine, ton père Léon que tu n'as pas connu et tes frères.*

*Je te vois dans la lueur des dernières braises du fourneau quand la maison dormait le soir et que, seule dans l'ombre, tu tournais ton dos toujours avide de chaleur contre la paroi du poêle. Tu continuais dans l'obscurité la prière que nous avions interrompue pour aller au lit. Je te surprénais dans la cuisine et je t'embrassais une fois encore.*

*J'entends les cantiques que tu fredonnais, ce « Bonsoir, ma tendre mère » quand tu nous conduisais au lit, j'entends tes mots à la fois doux et fleuris dans des expressions très imagées : « les sieglindes<sup>76</sup> comme de la viande » pour accepter un repas végétarien quand la viande rare et couteuse était absente ; « manger une vache en travers » quand on avalait trop rapidement de gros morceaux de « bidoche<sup>77</sup> » sans mâcher... Je sens ta main passer sur mon front pour y marquer le signe de la croix quand je dormais déjà et que tu n'avais pu m'accompagner jusqu'au lit ...*

*Je te vois pressée parce que le temps passe trop vite, tirant la petite remorque chargée d'une grosse lessiveuse remplie de linge lavé, "tordu", pour aller au jardin où, malgré le froid pénétrant, la bise cinglante, tu étends les grands draps, les innombrables chemises, la multitude de chaussettes sur des fils qui me semblaient si hauts, si longs... Toi qui aurais tant souhaité devenir institutrice, tu assumais toutes ces besognes sans aucune amertume et tu te cultivais avec ton sens aigu de l'observation.*

*Je vois ton regard admiratif alors que tu me racontais une de tes rencontres impromptue un jour que tu t'étais rendue par le train à Nancy pour préparer à chacun de nous le petit cadeau de la Saint Nicolas. Sans craindre la surcharge ou la fatigue, tu ramenaient de nombreux colis aux formes disparates, notamment un petit tableau sur pieds pour tes filles qui aimaient jouer à la maîtresse. Tes deux mains ne suffisaient pas mais tu savais grouper les paquets pour les lier astucieusement. La difficulté survint à la montée dans le train. Tu avais déjà glissé quelques bagages dans le wagon depuis le quai et tu te demandais comment tu allais pouvoir hisser les derniers lorsque tu aurais grimpé les marches. Une voix grave, forte et décidée te proposa alors : « Pardon, madame, voulez-vous que je vous aide ». Se tournant vers cet homme que tu ne dévisageas pas dans ton affairément, tu acceptas bien évidemment sa proposition en attrapant les colis. Et ta surprise doubla quand tu reconnus les moustaches du brave Just, un ami et militant de ta région qui rentrait lui aussi par le train. En me racontant cette anecdote, maman, tu ne disais pas les difficultés d'une période laborieuse, tu ne regrettais pas les efforts démesurés que tu vivais pour satisfaire les tiens, tu vibraient seulement d'une admiration reconnaissante pour un homme qui avait su aider spontanément une inconnue dans la gêne.*

*Je vois la rangée de sabots crottés que chacun déposait à l'entrée de la cuisine. Les plus petits souvent éparpillés, les plus grands garnis d'une bande de cuir pour éviter de blesser le dessus du pied. Mais je vois surtout, maman, un de tes sabots abandonné dans la chambre à four. Un sabot maculé à l'intérieur*

---

<sup>76</sup> Sieglinde : une espèce de pommes de terre à la chair ferme

<sup>77</sup> "Bidoche" : mot familier pour parler de viande



*d'une flaque épaisse de sang, barbouillé à l'extérieur de traces rouges. Et poursuivant mon chemin pour aller faire pipi à l'écurie comme chaque matin, je découvre la longue trace de souffrance. Le sang qui a giclé de ta jambe abîmée a laissé une marque continue sur le plancher des vaches. En suivant cette trace, je te trouve allongée au lit où seule ta tête encore souriante dépasse des couvertures. Papa avait essayé avec la serpillère de dissiper la trace sur le carrelage de la cuisine mais n'avait dans son affairément qu'éparpillé le sang en maculant légèrement une bande plus large. Et toi, un garrot autour de la jambe pour arrêter l'hémorragie, tu attendais impatiemment de reprendre le travail interrompu que personne ne ferait à ta place. Puis, aussi rapidement que possible, tu déambulais alors en appuyant ta jambe repliée sur une chaise...*

*Je vois ton sourire communicatif, j'entends ta voix amusée me raconter l'anecdote de ton retour précipité pour préparer un repas de midi :*

*« Depuis plusieurs semaines, nous allons chaque jours biner le champ de betteraves aux " Vignes ". Plus d'un hectare de petits plans alignés qu'il faut éclaircir. Aujourd'hui je suis seule dans le semis. Il ne reste que quelques rangées à terminer. Le cœur léger, je chante en caressant de mes mains les derniers plants à nettoyer puis, la tâche terminée, heureuse, je quitte le champ... Mais sur le chemin, j'entends derrière moi comme une foule qui s'agite. Intriguée, je me retourne et devine alors ce que je remarque : toutes les betteraves, propres et coquettes, rient et chuchotent de satisfaction et de plaisir !... »*

*Je vois encore ton visage à la fois surpris pour nous inciter à rester calmes et réjoui pour t'amuser avec nous de nos distractions improvisées. Ton tablier affecté pour la traite des vaches encore sur le dos, tu entraîrais soudain et pour un instant l'odeur de l'étable dans la cuisine et, ton seau à moitié rempli de lait à la main, tu t'apprêtais à transvaser le liquide dans la grosse bassine rouge qui restait sur la partie droite de la pierre à eau. Puis, quand tu découvrais la montagne de chaises imbriquées l'une dans l'autre à la place de la table mise sur le côté, tu nous rappelais que nous devons peler des pommes de terre pour mettre en route le souper<sup>78</sup> mais tu pardonnais facilement notre négligence pour rire de la batteuse imaginaire que nous avons montée et qui permettait de glisser l'un d'entre nous entre les barreaux des chaises en guise de gerbes de grains !*



*Si tu savais être ferme dans tes demandes, tu savais mesurer tes exigences et oublier facilement nos incartades quand nous acceptions de reconnaître notre erreur en « demandant pardon ». Ce n'était pourtant pas facile de « demander pardon » à un frère, à un parent mais aussi à un ouvrier pour une bêtise commise ou un mot déplacé. Le plus souvent, le plaisir de sentir ton plaisir, une fois l'erreur réparée et presque oubliée, nous incitait à plaider coupable. Mais si ce n'était pas le cas, tu ne céda pas et au besoin tu avais deux punitions dont tu n'abusais pas mais que tu savais utiliser à bon escient : « au lit sans souper », « à la cave ».*

*La suppression du repas du soir ne se confondait pas du tout avec la diète qui était parfois pratiquée comme remède en cas de grippe ou de maladie bénigne. Elle était une sanction surtout psychologique et affective avec l'éloignement momentané de la table familiale. Quant à la " cave ", ce lieu qui fleurait bon les légumes, les fruits et le vin ne portait pas les effrois que l'expression pourra dénoter plus tard. C'était une*

<sup>78</sup> Le souper, dans le langage commun local est le repas du soir

*punition de quelques minutes seulement, moins lourde que la précédente mais qui traduisait sur le champ et sans discussion la conséquence d'une maladresse, une impolitesse ou un manque de respect. La marque de l'isolement dans une lumière tamisée faisait contraste pour le récalcitrant avec la vie et la gaieté du repas en famille qui se poursuivait. Une grande solidarité se manifestait entre nous, enfants ou au moins entre quelques-uns d'entre nous, et il n'était pas rare que la punition de l'un entraîne les larmes d'un autre non puni !*

*Fermeté et tendresse, deux mots clefs de ton univers éducatif. En rentrant de l'école, en revenant de la messe du dimanche, nous devions immédiatement nous changer ou mettre une " bavette " pour nous protéger. Nous avons acquis grâce à tes patients mais incontournable rappels de nombreux réflexes de propreté, de politesse, de méthode, d'action et de tant d'autres que je ne pourrais seulement énumérer tellement ils sont devenus instinctifs. Ta fermeté aurait pu être raide si elle n'était doublée d'une extrême tendresse qui ne confinait jamais avec de la sensiblerie. Quand nous réussissions, quand nous avions fait quelque chose de bien, de beau, tu marquais ta satisfaction en étant encore plus contente que nous et tu le manifestais par ta voix, par tes gestes, par des actes tout simples. Une fleur que l'on allait cueillir ensemble, une tartine que l'on allait garnir immédiatement un peu plus et apprécier davantage.*

*Les notions de courage, d'efforts qui ont imprégné ta jeunesse, ont transpiré toute ta vie. On pouvait se reposer mais en faisant quand même quelque chose. Quelque chose qui change, qui divertit mais quelque chose. On pouvait rester au lit... mais pour se reposer ou dormir, jamais pour flemmarder ! Quand nous étions malades, tu avais peu de temps à nous consacrer mais tu en trouvais toujours un peu pour border rapidement notre lit ou changer les draps afin qu'ils sentent bon le propre et le frais. Pour nous préparer un petit plat qui, sans être exceptionnel avec un œuf à la coque ou sur le plat au beurre, paraissait si réconfortant parce qu'il avait été mijoté uniquement pour nous. Et tu forçais toujours la guérison avec ta conviction apparemment inébranlable que « ça ira bientôt mieux ».*

*Dans notre vie d'enfant, il y eut des journées exceptionnelles dont le nombre certainement très limité nous a fortement marqués. Celles des " expéditions " en ville pour les achats figurent en bonne place. Nous nous en réjouissions autant que tu devais les appréhender mais sans jamais ternir notre joie. Mis à part le voyage extraordinaire de printemps 1948 où tous les enfants endimanchés de la pointe des pieds au dernier coup de peigne dans les cheveux se présentèrent chez le photographe Scherbeck de Nancy pour la mémorable et unique photo de famille, jamais nous ne voyagions tous ensemble Et pour être l'élu du voyage, il fallait mériter une nouvelle veste, nécessiter une paire de lunettes ou se préparer à la communion solennelle car la voiture ne pouvait contenir à la fois les cartons d'emballage et tous leurs bénéficiaires. Tu disais : « Si une paire de chaussures ne va pas à l'un, elle ira bien à un autre ! ». Et c'est vrai que de toute façon, elle allait au " suivant " quand la taille lui correspondait enfin.*

*A peine arrivés à Nancy, nous étions entraînés dans les magasins. Un monde d'émerveillement, de couleur, de grandeur, d'abondance, de luxe, de confort dans lequel, enfants, nous n'étions guère habitués. Maman, tu tenais la main de deux d'entre nous. Il y avait d'après toi ceux qui s'accrochaient à la main et ceux qui essayaient toujours de la lâcher. Mais tu appréciais le plus ceux qui la serraient si bien qu'ils s'accrochaient à ton manteau quand tes mains étaient*

encombrées ! Nous passions rapidement de magasin en magasin, des « tabliers, pantalons, chaussures »... Maman, tu avais " tes " magasins, La grande fabrique, Chez Franck, La blouse ... mais tu observais beaucoup avant de te décider et d'acheter. Ta main experte glissait sur la veste enfilée pour sentir la résistance du tissu ou l'ampleur qui permettrait à nos corps en croissance de se développer. Quand tu payais, je te trouvais songeuse, moi qui étais réjoui de l'emplette sans en peser le coût ou les conséquences. Mais ton inquiétude se dissipait bien vite et à midi, nous fêtions à ta manière la journée : passant d'abord chez un boulanger pour des « baguettes, du vrai gâteau » qui suppléaient les grosses " boules " habituelles, puis chez un boucher pour de la saucisse " rouge " magique, tu nous conduisais allégrement dans un bistrot où l'on pouvait déballer les victuailles et où tu nous préparais de savoureux sandwiches. Le repas improvisé ne durait guère et un café te donnait un sursaut d'énergie pour prolonger avec le même rythme la grande journée.



C'est une voiture remplie qui nous ramenait à la maison. Quelques arrêts étaient prévus pour recharger au cours du chemin le radiateur d'eau de la brave " Citroën Rosalie " qui fuyait. Mais on redoutait surtout les crevaisons que la roue de secours unique ne suffise pas à parer. Les enfants qui n'avaient pas participé à la grande sortie attendaient impatiemment le retour des voyageurs et surtout les lots qui leur étaient destinés. Ils s'empressaient de découvrir les achats en portant tous les cartons à la cuisine où le grand déballage commençait pour la satisfaction des uns et la déception inévitable des autres qui n'avaient pas ce qu'ils espéraient mais à qui, Maman, tu avais cependant pensé en achetant une compensation qui apaisait immédiatement la " petite peine ". Dans ce marché domestique spontané, tu nous laissais apprécier les achats pour ôter ta tenue endimanchée afin de t'occuper des animaux qui commençaient à s'étonner de ton absence. Puis tu préparais en quelques minutes un copieux souper spécial aux journées d'emplètes grâce au commun gras-double ou aux rituelles andouillettes que tu avais achetés juste avant de quitter Nancy sur la Place des Vosges pendant que papa choisissait une courroie ou une faux à la Coopérative agricole voisine.

Les repas du soir n'avaient évidemment pas toujours le même charme. Ils étaient composés presque quotidiennement de pommes de terre rôties dans la cocotte. En hiver quelques côtelettes de porc décharnées tirées de l'immense cuve ovale où un porc avait été débité en morceaux et salé permettaient d'aromatiser plutôt que de garnir le plat car il ne fallait pas en espérer une pour chacun. Un bol de lait caillé remplaçait le plus souvent la viande. De toute façon le repas du soir s'achevait par un gros bol de lait chaud quand il n'était pas uniquement composé de lui seul. Exceptionnellement des " voutes " se substituaient aux habituelles « patates ». Galettes épaisses lorraines, ces " voutes " ont la forme de la crêpe bretonne mais sont particulièrement adaptées aux familles nombreuses. Chaque enfant avait une " voute " et une seule qu'il améliorerait à sa guise soit partiellement, soit entièrement, de sucre, de confiture et qu'il mangeait soit en la roulant, soit en la découpant en tout petits morceaux pour mieux faire durer le plaisir.

Il y avait d'autres journées qui sans être des jours de fête marquaient fortement l'année des petits villageois que nous étions. Notre univers étant en effet presque limité aux bornes du terroir, nous étions avides de tout petit événement. Avant mon entrée en 6<sup>ème</sup> à douze ans, je ne me souviens pas en effet avoir dormi une seule nuit à l'extérieur de Rellion. La fête du village était tout à fait

*symbolique car il n'y avait ce jour-là ni manège, ni bal et c'est à peine si nous le remarquions par une intention particulière du saint patron pendant la messe. Par contre, on " tuait le chien ", c'est à dire qu'on fêtait la fin de la fenaison qui était une étape essentielle dans les travaux de l'été. Sur le dernier chariot de fourrage ou de céréales on plaçait une branche verte arrachée à un arbre et, assis en haut du chargement, nous étions heureux de remonter le village près de cet emblème au rythme lent de la marche des chevaux. Il y avait aussi le jour de vendanges qui rassemblait beaucoup d'invités car la cueillette devait s'achever en soirée. Petits et grands, voisins et parents s'activaient tous dans la bonne humeur et une grande tablée rassemblaient ensuite les travailleurs avant de laisser une petite brioche à ceux qui devaient reprendre la route. Mais, quand on " tuait le cochon " et cela pouvait se reproduire deux fois pendant les mois d'hiver, nous vivions une journée avec une ambiance très particulière. Nous n'aimions pas entendre les hurlements plaintifs de la bête que l'on sortait péniblement de son petit réduit et nous nous cachions le plus souvent quand nous n'étions pas en classe. Mais pour nous aguerrir progressivement, nous regardions les hommes maîtriser l'animal qui se débattait quand, maman, tu t'approchais pour recueillir avec ta casserole d'aluminium le sang que tu déversais presque aussitôt dans un pot de grès pour le tourner avec une spatule en bois. Sitôt l'animal mort, il était ébouillanté et nous nous empressions alors de racler la peau pour enlever la soie. Pour midi, le cochon était sinistrement pendu sur une échelle par les pattes arrières largement tendues et au repas, nous mangions immuablement avec plaisir la " grillade ", c'est à dire des tranches de foie enrobé de toilette. Mais déjà les enfants avaient été chargés de distribuer le même menu à une grande partie du village. Et quelques jours plus tard, maman, tu renouvelais encore la distribution avec du boudin...*

*Beaucoup de détails de vie de notre enfance seraient certainement oubliés si tu n'accompagnais pas, maman, tes gestes quotidiens d'une chaleur qui en disait long de ta bonté, de ta sensibilité et de ta générosité. Que de travaux ingrats ponctuent les journées, les semaines d'une femme qui est officiellement sans profession, mère de famille nombreuse et épouse de cultivateur. Mais tu savais les métamorphoser en gestes d'amour. Prenons quelques exemples qui n'effaceront pas –on le devine- tes moments de lassitude, de déception et même de découragement que tu surmontais rapidement à force de volonté et de courage. Car pour être très bonne à nos yeux émerveillés, tu te savais bien une femme, une femme ordinaire avec ses faiblesses et ses tiraillements. Mais c'est justement parce que tu étais consciente de tes limites, que tu ne tirais pas orgueil de tes forces, que tu acceptais la vie humble d'une femme, maman et travailleuse dans une ferme presque isolée d'un tout petit village de Lorraine, que tu es aujourd'hui pour tous « une belle, une bonne, une grande dame » comme me l'a confié lors de tes obsèques une femme qui t'admirait.*

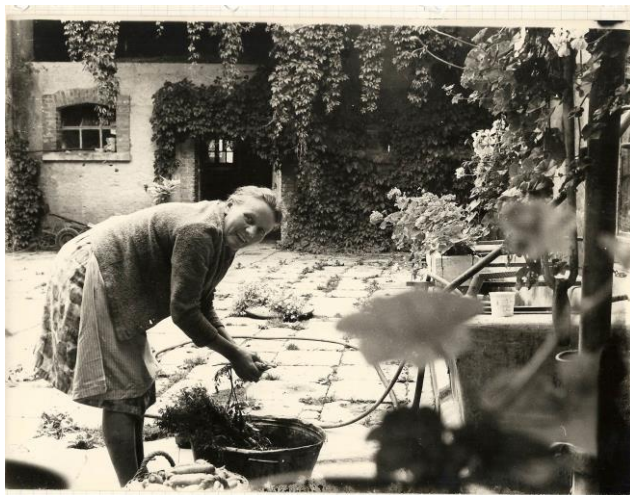
*Qu'y a-t-il de plus banal, de plus ennuyeux parfois d'éplucher chaque jour des kilos de légumes ? Dans ton panier rempli de patates que tu remontais de la cave, tu ajoutais souvent quelques pommes. Sans perdre un instant, tu pelais les tubercules en fredonnant une chanson. Et de temps en temps, tu choisissais une pomme, tu la pelais aussi, tu la partageais et tu la distribuais à tes enfants présents dans la cuisine à ce moment-là pour colorer le moment partagé, pour vivifier un travail qui aurait pu être gris, lassant.*

*Et ces petits-déjeuners où les hommes venaient prendre vers huit ou neuf heures une omelette aux lardons, ces goûters à préparer pour aller aux*



champs où saucisses, lard plus ou moins " entrelardé ", fromage de tête dans un bol, fromage blanc rehaussé de persil, d'ails et d'échalotes accompagnaient chopines et bouteilles de " piquette " ou de cidre... Une tâche quotidienne, toujours à recommencer. Jamais terminée car il fallait prévoir l'approvisionnement et récupérer les restes. Tu assumais tes activités non seulement avec vivacité et efficacité mais tu les doublais d'un accueil qui a marqué tous ceux qui t'ont connue.

Sur ce point je préciserai seulement que, dans ta maison, il n'y avait pas d'étrangers. Tous étaient un peu de la famille et vivaient comme s'ils étaient aussi les tiens car tu voulais comme ouvrir l'horizon de tes enfants que tu aimais tant et pour qui tu ne comptais pas. Tous les ouvriers qui sont venus à la ferme, les prisonniers de guerre, le marchand de tapis - ce bon " sidi<sup>79</sup> " algérien qui partait à pied avec son chargement d'habits dépareillés sur l'épaule et qui arrivait juste pour le repas de dimanche midi-, et tous les autres encore. Laurent, notre ouvrier polonais, que nous prenions un peu pour un grand-père puisque nous n'en avions pas d'autre, que tu respectais à travers le soin que apportais à ses affaires personnelles, que tu appréciais à travers ses compétences et sa fidélité malgré ses colères redoutables et ses saouleries déplorables. Malgré son apparence parfois repoussante, tu l'as toujours accepté à notre table et, grâce à toi, nous avons aussi su l'aimer à notre façon. Tu comprenais sa souffrance d'immigré, d'homme seul, son manque affectif. Et tu lui confiais sans réticence tes enfants petits, les uns après les autres, qu'il promenait, avec qui il jouait en créant des personnages en terre glaise. Quant à Cécile, tu l'as adoptée comme une enfant de plus. Elle-même me le confirmait dernièrement avec une émotion très



vive. Orpheline, placée à la DASS, elle a encore apprécié davantage ta douceur, ta générosité et revenant régulièrement beaucoup plus tard à Rellion avec ses propres enfants, elle se sentait accueillie et ne se lassait pas de frapper à ta porte pour trouver le mot qui reconforte en même temps que des pommes de terre ou des " poirottes<sup>80</sup> ". Voici textuellement et avec son style ce qu'elle m'écrivait il y a peu :

« Je n'ai pas eu de mal quand j'étais chez vous dans les années 43-44. Je me sentais tellement bien entourée, des parents qui ne me regardaient pas comme une étrangère, avec beaucoup de chaleur humaine et vous qui représentiez mes petits-frères qui me manquaient ; la main très douce de ta maman avec moi, nous partions bêcher et faner ensemble ; elle était si gentille que pour moi, le travail ne me semblait pas terrible. Tu ne sauras jamais la vie de bonne que j'ai eue ailleurs avant d'arriver chez vous, si bien que je me sauvais !... ».

Que dire des balayages quotidiens, du lavage du sol de la cuisine deux fois par jour? Malgré les taches de boue, les traces de graisse qui maculaient parfois immédiatement le sol nettoyé car il faut reconnaître que l'on ne faisait guère d'effort pour les éviter, tu ne repoussais jamais le seau et sa serpillère. Quand nous rentrions de l'école pour le goûter, la cuisine était rangée, propre, chaque objet avait retrouvé sa place, un arôme de café courait encore dans la pièce. Et quelques fleurs, des roses souvent mais aussi des glaïeuls, des pivoines,

<sup>79</sup> Appellation qui peut sembler péjorative mais qui manifeste au contraire une familiarité amicale

<sup>80</sup> Petites poires

*un pot de fuchsia ou une jacinthe nous souriaient suivant la saison. Elles saluaient tous les arrivants comme pour te remplacer quand tu n'étais pas là...*

*Chaque jour de la semaine avait son lot de travail que tu ne pouvais remettre au lendemain. Le lundi, dès la première heure après bien sûr l'inévitable traite des vaches et les soins aux autres bêtes, la buanderie chauffait l'eau pour le dégrassage et le linge –le blanc- était frotté, battu une première fois. Le mardi, c'était la lessive avec son flot de chaussettes, serviettes, sous vêtements, draps pour une dizaine de personnes. Le mercredi, c'était la messe ... et la réception de Monsieur le curé. Le jeudi, irrégulièrement mais souvent, c'était le secrétaire de mairie du chef lieu de canton qui venait tout endimanché conseiller et aider papa dans sa responsabilité de maire. Le vendredi, je ne sais plus exactement mais c'était comme pour les autres jours : en plus de ce que je viens de préciser, pâtée pour les cochons, fabrication de saucisses, fumage des jambons dans la grande cheminée ou âtre, repassage, entretien de la maison, bêchage du jardin, raclage du foin ou mise en tréseaux<sup>81</sup> des gerbes de blé, d'avoine ou arrachage des betteraves ou entretien de la vigne suivant les saisons. Quand une semaine comptait un jour de fête religieuse en plus du dimanche, tu devais augmenter encore la ration quotidienne pour rattraper le rythme. Les autres jours fériés n'avaient de férié pour toi que le nom car ils ne t'empêchaient pas de réaliser tout le travail que tu avais prévu.*



*Tu avais déjà six enfants quand la première machine à laver est arrivée. Précaire, robuste comme étaient ces nouvelles venues sur marché, elle fut néanmoins une compagne de travail fort utile. Tu récupérais l'eau de pluie pour lui éviter l'eau trop calcaire du puits qui aurait laissé un linge trop rêche. Comme la machine n'était évidemment pas automatique, ta présence était indispensable pour l'alimenter au seau en eau que tu allais cueillir au goulot de la pompe, dans la cour et pour déplacer le linge dans l'essoreuse indépendante. Sans perdre un instant, même quand l'un ou l'autre te sollicitait ou te parlait, tu frottais, tu frottais, les mains rougies, pour améliorer le lavage et faire disparaître les traces restantes. Toujours en te dépêchant, toujours en pensant au travail suivant qui ne pouvait attendre...*

*Même quand aux moments sombres tu laissais tomber deux mots de lassitude comme « travail d'esclave », nous les devinions comme deux gouttes de transpiration et nous les oubliions aussi vite que les deux cercles qu'ils pouvaient former sur une surface d'eau paisible. Car tu ne savais ni te plaindre, ni apprécier la résistance réelle de tes forces. Tu ne voulais pas que ton entourage souffre de tes difficultés, de tes épreuves. Il devait les ignorer mais il ne les devinait même peut-être pas...*

*Pour les « éternels départs » comme tu disais, ceux de nos départs en pension avec des affaires propres, pliées, avec aussi quelques confitures, chocolats ou biscuits pour approvisionner notre petite caisse en bois des déjeuners et gouters où seuls pain et lait étaient proposé dans l'internat, tu savais préparer nos valises et tu as vécu ce que cela impliquait de travail et d'émotion. Toutes ces chemises repassées, pliées, numérotées, toutes ces affaires raccommodées, consolidées qui partaient propres, soigneusement rangées pour revenir quelques semaines plus tard salies, chiffonnées, arrachées parfois, usées souvent qu'il fallait ravauder, tu as su ce que cela veut dire d'efforts non comptés,*

<sup>81</sup> Les céréales fauchées étaient rassemblées en gerbes qui étaient regroupées verticalement en petits tas (ou "tréseaux ") pour sécher.



*de temps non mesurés, de sentiments secoués. En désirant que tous tes enfants poursuivent des études, tu avais dès cette époque-là une vision d'avant-garde dans ton milieu retiré et coincé par des obligations matérielles difficiles car même tes plus proches ne comprenaient pas, eux qui te conseillaient de garder au moins tes filles auprès de toi pour te soulager dans ton travail. Comme papa qui ne renâclait jamais devant les lourdes factures des pensionnats pour chaque trimestre, tu as souffert de ne pas avoir eu la possibilité de poursuivre des études et tu as donné à tes enfants ce que tu n'avais qu'espérer pour toi. Tu devinais intuitivement l'évolution de la société et consciente des privilèges machistes de l'époque, tu ne voulais pas que tes filles en fassent les frais. Et tu as accepté de vivre effacée, discrète pour ton entourage en sachant que la génération suivante n'accepterait plus une exigence semblable.*

*Issue d'un milieu modeste qui savait la valeur du travail manuel, tu allais pourtant de l'avant, tu étais quasi avant-gardiste. Attentive aux besoins nouveaux, tu étais favorable au progrès et ne repoussais pas les machines qui pouvaient soulager les efforts. Tu ne craignais pas l'innovation et ne te réfugiais pas dans le passé ou la mélancolie de la tradition. N'as-tu pas été la première femme du village à passer le permis de conduire ? Dans ta maison n'entrèrent pas la première voiture, la première machine à laver ou machine à traire, le premier réfrigérateur et le premier tracteur du village ? En laissant ton mari faire ses choix, tu l'aidais cependant à prendre des décisions hardies, innovantes mais pesées. Parfois même tu soutenais discrètement tes enfants qui engageaient des transformations qui n'avaient pas son accord mais que tu souhaitais tacitement. Dans l'étable tu as passé tant de temps sous le pis des vaches qui, parfois, éclaboussaient avec leurs déjections les enfants toujours désœuvrés et à ta recherche ! Et que de fois tu as regretté une allée trop basse qui servait de rigoles aux bouses des bêtes ! Aussi, lorsqu'en l'absence de papa, mes frères et moi avons créé une nouvelle allée reliant l'étable à l'écurie voisine, tu as appuyé notre démarche en le convaincant de son utilité.*

*Tu aimais la jeunesse, tu comprenais les réactions des jeunes, leurs révoltes parfois ; tu soutenais leurs efforts, tu partageais leurs joies en toute simplicité, en toute honnêteté et en toute discrétion, tu les aidais. En accueillant sans compter tous leurs copains. En préparant des fêtes où les plats en abondance, toujours délicieux, manifestaient même aux invités de dernière minute qu'ils étaient attendus. En riant toute seule dans ton sommeil léger pendant les tapages nocturnes des fêtes. En chantant de bon cœur « Perrine était servante » ou « Elle est à toi cette chanson ». Chaque fois que je fredonne moi-même cette mélodie de Brassens, je pense à toi car il me semble que tu as donné tellement de « petits bouts de pain, de bois, de cœur » dans la vie de « ceux qui avaient froid » que « le Père éternel » ne peut que « te conduire à travers ciel ».*



*Ta vie de labeur a été aussi émaillée de nombreuses satisfactions. Tu ne recherchais pas inutilement la difficulté que tu surmontais courageusement et que tu estompais autant que possible. En effet tu as pu, Maman, braver, lutter parce que tu as su transformer le menu quotidien des activités en joies profondes, en plaisirs réels, en dons du ciel. A travers tes gestes, tes pensées, tes petites et grandes décisions, tu étais toi, pleinement toi, éclairée et sage. Tu as toujours dit que tu n'avais jamais regretté ta vie de femme, de cultivatrice, d'épouse, de mère...*

*Experte et combien intuitive, tu devinais beaucoup plus que tu ne le laissais filtrer. Et tu savais éviter les conflits, les*

*réduire ou les détourner. Ce qui était essentiel pour toi, on ne pouvait guère te dissuader de le réaliser. Tu riais, chantais, dansais volontiers. Chaque fois que c'était possible, tu partageais notre joie en riant, chantant, jouant avec nous. Tu déjouais même les critiques d'une belle-mère qui estimait qu'un jardin de fleurs était inutile, superflu. Aussi tu taillais tes rosiers la nuit tombée, devant la maison, pour qu'on ne te voie pas. Et tu ne renonças jamais, malgré les conseils donnés, malgré la fatigue, à tous tes rosiers. Comme si tu faisais un pied de nez au passé, comme si tu prenais une petite revanche méritée, comme si tu te défoulais. Tu aurais gardé ce petit secret par délicatesse pour les tiens si tu ne l'avais un jour confié à une compagne-femme, non par mégarde mais parce que cela te faisait du bien de parler ... et ne faisait de mal à personne.*



*Dans la journée, les seules petites pauses que tu t'offrais, c'était pour prendre un café. Seule ou de préférence avec un visiteur familial ou étranger, fût-il facteur, boucher ou livreur qui entrait à la maison. Plusieurs fois par jour tu prenais ce café qui te donnait un sursaut d'énergie pour poursuivre la journée. Jusqu'au jour où, frappé par un mal foudroyant, tu dus changer complètement tes habitudes alimentaires.*

*Les dimanches, loin d'être des jours de repos, étaient encore plus chargés que les autres parce que tu voulais qu'ils soient des jours de fête pour tous les tiens. Mais toi, tu ne comptais pas les heures d'activités en te levant encore plus tôt que les autres jours. Enfants, nous aimions ces jours-là qui respiraient une ambiance familiale très chaude. Tu recevais à bras ouverts les visiteurs. Tu riais.*

*Avant la messe dominicale de 9heures30, tu avais déjà assumé tout le travail régulier quotidien ; les animaux étaient nourris, la maison était rangée, propre, le pot au feu du jour bouillonnait sur la cuisinière. Restait uniquement pour nous, enfants, le balayage de la chambre à four et de l'entrée extérieure, parfois en été aussi celui de la cour et de la grange que nous assumions plus ou moins contraints par un réveil matinal. Sur un fil pendaient nos chemises dans " le petit bureau ", repassées, le col amidonné pour les jours de fête ; slips et chaussettes étaient préparés sur la table ou attendaient dans la commode car, systématiquement, nous devions nous changer ce jour-là. C'était un exploit, chaque semaine renouvelé, que de permettre à tous d'arriver avec exactitude à la messe, quitte à tromper un peu l'horloge en avançant un peu l'heure. Pour toi, après avoir donné un dernier coup de lavette sur la table, après avoir sorti le filtre à café sur la tasse qui allait attendre monsieur le curé, toujours la dernière partie de la maison, tu te glissais discrètement dans le banc du fond de l'église avec ton dernier enfant sur le bras pendant qu'on chantait le Kyrie. Si le Gloria était commencé, tu avais de nombreuses et justes excuses pour te disculper. Mais si le sermon était engagé, alors tu attendais patiemment derrière la porte, cherchant à assimiler l'homélie du jour. Lorsque tu participais à l'office, si l'enfant que tu gardais sur tes bras ou tes genoux se mettait à larmoyer, tu essayais d'abord de le distraire, puis tu quittais momentanément l'église s'il persistait. Le cœur lourd tu pensais alors inévitablement à ta mère, jeune veuve avec ses quatre bambins, à qui le curé s'était un jour adressé en ces termes : « Que la maman dont l'enfant pleure veuille bien se retirer ». Partagée entre ton affection maternelle et ton souci d'éducatrice, tu donnais alors une fessée mesurée mais bien appliquée au bébé qui, loin de tous, pouvait redoubler ses cris mais qui –d'après toi- se souvenait de la sermon pour le dimanche suivant.*

*Après la messe tu aurais souhaité t'attarder dans les bancs comme toutes les femmes pieuses. Ou bavarder sur le parvis comme tous les hommes engoncés dans leur vareuse propre. Mais tu t'effaçais discrètement pour revenir la première à la maison et accueillir aussitôt monsieur le curé pour son café avant sa deuxième messe dans le village voisin. Puis tu reprenais le travail mais tu donnais à cette journée une couleur particulière en restant davantage auprès de nous. En lisant une page du "Pèlerin", en préparant de grandes tartes très appréciées par papa ou de temps en temps des beignets ou des crêpes et en raccommodant des accrocs de nos habits. L'après-midi, après la vaisselle qu'à tour de rôle nous essuyions, nous nous réfugions tous dans le "petit bureau" quand tu ne descendais pas chez ta maman pour une heure ou deux, un panier à la main rempli de chaussettes à ravauder.*

*Je ne sais ce que Freud en dirait mais quelques-uns des rêves dont tu aimais rire sont aussi révélateurs de ton activité débordante. Recevoir un évêque dans un village était autrefois un événement préparé et très attendu. A l'occasion de confirmation, de baptême de cloches, de restauration d'une église, l'évêque arrivait en grande pompe avec sa traction-avant noire et son chauffeur sur un chemin décoré et balisé d'arcs de triomphe. Sa réception à la maison pour l'apéritif ou un repas t'avait particulièrement préoccupée. Tu racontes : « Tous étaient à table. Chacun avait une serviette, brodée. Chacun, sauf l'évêque ! Vite je cherche une serviette. Je n'en trouve plus. Si, une encore, enfin ; je la lui remets bien révérencieusement. Il la déplie et surprise, désespoir, c'était une taie d'oreiller... Je me suis réveillée ! »*



*Depuis 1947, Papa était maire de Rellion et en acceptant cette charge, il savait bien qu'il t'en confiait également une supplémentaire car au lendemain de la guerre, le travail administratif et la réparation notamment des écoles et églises démolies, sollicitaient des démarches fréquentes, des formalités presque quotidiennes et un accueil régulier. Par exemple la réception du secrétaire de mairie qui venait chaque semaine, qui prenait bien sûr son repas à la table familiale, à qui tu faisais la faveur de changer d'assiette entre chaque plat ... et qui t'obligea un jour à garder ton fou-rire quand nous, enfants, nous nous poussions du coude pour te signifier qu'il avait ... deux cravates !*

*En 1952, je crois, c'était encore la quatrième république, une élection présidentielle n'arrivait pas à trouver son élu jusqu'au jour où le président Coty sortit des urnes. Tu l'appréciais, me semble-t-il, peut-être moins pour des raisons politiques que par sympathie pour sa bonhomie et sa forte épouse, mère de famille nombreuse aussi. Mais parallèlement tu appréhendais certainement que ton mari accepte localement trop de responsabilités qui inévitablement alourdiraient encore ta tâche. Tu rêves : « C'est une belle journée ensoleillée. Des travaux nous attendent partout. J'apprends qu'André vient d'être élu et la colère monte en moi. "Il n'en est pas question ! Il ne doit pas, il ne peut pas accepter !" Je sors de la maison pour le dire clairement. Mais déjà une foule de journalistes armés de flashes me mitraillent et cherchent à interviewer « Madame la Présidente ». « Ce n'est pas possible, ils sont fous » m'écrié-je et je me suis réveillée, soulagée ! »*

*Réveillée ?*

- Certainement car toutes tes nuits étaient si courtes !

*Soulagée ?*

- Un court moment seulement car la vie ne t'a pas épargnée, maman !

Avec dignité, avec courage, avec confiance tu as vécu ... Merci. Merci vraiment.



# Chapitre B

## Ruines d'un temple ...(1992)

Après une semaine chargée de réunions diverses et harassantes, Bertrand s'offre quelques heures de détente en cette fin de journée printanière. Dans les environs de la ville où il assure la responsabilité de chef d'établissement scolaire, il laisse sa voiture et se balade à pied avec sa compagne Héloïse. Il traverse un bosquet, " le petit bois " qui était le terrain de jeu quand il était pensionnaire au séminaire. Quelque quarante années plus tard, pour lui, les années d'internat, c'est encore tout proche. Il revoit les jeux de piste, il imagine les poursuites sur les chemins pour repérer le trésor. Puis il marche sur la route qui le conduisait en colonne par trois vers l'établissement de Montrené qu'il a fréquenté pendant quatre ans.

Il redécouvre alors le site. La clôture s'est affaissée par endroit et garde piteusement son rôle d'isolement. Le tracé du chemin qui mène à la bâtisse principale reste mélancolique. Les arbres qui saluent les visiteurs sont aussi touffus même si on peut deviner que le temps les a renouvelés au moins partiellement. Mais à sa grande surprise, Bertrand constate que le bâtiment, totalement désaffecté, est dans un état apparent d'abandon total. Les portes sont obstruées, les carreaux des fenêtres cassés ou bouchés par des planches. Aucun cri, aucun jeu d'enfants ; ni cloche, ni prières, ni chants ne semblent venir troubler les lieux depuis un long moment déjà. Seuls, le roulement des automobiles sur la route proche ou la rumeur de la ville environnante enveloppent la propriété d'une ambiance pesante.

<sup>82</sup> « *Tout était flam-  
bant neuf dans les années 50* »  
s'exclame Bertrand qui n'a  
d'ailleurs jamais connu la  
dernière tranche de construction  
car elle fut engagée après son  
départ. Les matériaux de  
construction avaient été scrupu-  
leusement sélectionnés. Rien



n'avait été négligé ni dans l'espace, ni dans la qualité. Les salles de cours, les espaces d'étude, les chapelles, les réfectoires, les dortoirs, les préaux et les cours de récréation avaient été prévues généreusement pour les trois sections, les petits de 6ème et 5ème, les moyens de 4ème et 3ème et les grands de seconde et 1ère. Une infirmerie accueillante,

<sup>82</sup> La même chapelle : (en haut) construction à peine achevée ;  
(en-dessous) trente ans plus tard, devenue inutile et livrée à une pelle hydraulique pour sa démolition!

une blanchisserie moderne, un immense parloir et une salle pour les spectacles complétaient les locaux. Sans parler des 3 niveaux prévus pour les appartements des professeurs. Ni des salles spécialisées, des bureaux individuels ...

Bertrand se remémore ainsi l'état de l'établissement qu'il a connu quand une société de gardiennage chargée de surveiller les éventuels squatters s'approche de l'unique entrée restée libre. Il engage alors un échange avec le gardien qui, constatant son intérêt pour les lieux et apprenant qu'il a fréquenté ces murs dans sa jeunesse, lui propose de l'accompagner pendant son tour de visite. Il ne refuse évidemment pas malgré le mélange pesant d'impressions fort diverses qui l'assaillent progressivement : la grande salle d'étude au splendide plancher de chêne vitrifié où ne devait chuintier que le travail silencieux, est délabrée et les lambourdes apparaissent saccagées; la grande chapelle si claire, si solennelle est envahie d'oiseaux de nuit et des déjections blanchissent les peintures, des débris jonchent dans les stalles; des gouttières laissent des brins de lumières avec les tuiles manquantes dans le vaste dortoir sous les toitures; dans les deux réfectoires, celui des petits et celui des grands, les carrelages arrachés et un fatras d'objets hétéroclites ne laissent guère imaginer le cliquetis des couverts d'antan, les lectures imposées, la table magistrale où les professeurs qui bénéficiaient d'un menu privilégié observaient les enfants; et le mémorable 41, la riche salle du château annexe de Montrené où les maîtres se retrouvaient après le repas et dans laquelle Bertrand n'a jamais eu le droit mais pas même la curiosité de franchir le seuil : les lambris, les moulures, les sculptures, et même le lustre solennel s'enchevêtrent en son milieu ! En montant les escaliers, Bertrand revit la farce que lui a fait un copain en tirant sur le cordeau de son lacet de chaussure; en découvrant l'espace clos et suintant des toilettes, il se rappelle le seul lieu où il pouvait vraiment se retirer pour pleurer sans se faire ridiculiser; en ouvrant le cabinet de toilette de la chambre du supérieur, il découvre la baignoire qui a suscité tant d'histoires imaginaires ...

Où sont la solennité, le prestige, l'autorité des seigneurs qui faisaient trembler Bertrand et tous les enfants qui vivaient ici ? Ils ont disparus, ils ont abandonné leur fêrule et leurs prétentions. L'évolution des mœurs et des temps a-t-elle eu raison de leur envoûtement et les a-t-elle contraints à un peu moins d'exigence, à un peu plus de modestie ? Bertrand a l'émotion de constater que l'institution qui a si peu respecté dans ces lieux la liberté, la spontanéité, la générosité de tant d'enfants semble moribonde. Il médite sur l'évolution de la société, sur les convulsions du siècle. Sans se faire d'illusion sur le monde moderne ! Car il imagine les nouveaux seigneurs -sans soutane !- qui s'installent maintenant sournoisement avec peut-être davantage de perversité financière dans un monde éducatif livré à Internet, aux jeux vidéo, aux écrans mensongers et à l'appel de la consommation outrancière ...

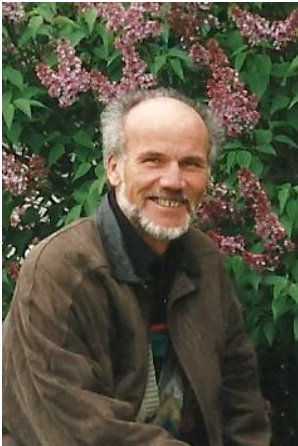
Des appels insistants, des campagnes d'affichage, des quêtes successives, des sermons autoritaires en faveur des prêtres, des séminaires, des vocations, ont été menées régulièrement depuis des siècles pour la construction indispensable de lieux d'accueil. Comme cette propriété où tout avait été généreusement donné, les églises, les basiliques, les monastères qui enrichissent notre patrimoine illustrent les legs, les cadeaux de tant de bienfaiteurs. Les oboles de la grand-mère de Bertrand, de ses parents qui savaient que donner de son superflu ne suffit pas, ont notamment permis de participer à cet élan qui dépasse les générations ... L'appel pour un monde plus juste, plus humain reste encore ouvert aujourd'hui à toutes les bonnes volontés. Sous une autre forme.



# Chapitre C

Avant de clore ce 1<sup>er</sup> épisode de " Quatre à quatre " et d'entreprendre le 2<sup>ème</sup>, Bertrand confie deux échos de ses réflexions dans ce dernier chapitre. Parce qu'ils traduisent deux étapes fortes de son cheminement ...

## Mon trésor ... (1993)



Ce qui a été pour moi à la fois terriblement douloureux (sur le coup) et merveilleux (après coup), c'est d'avoir été à plusieurs reprises renversé du cheval de mes sécurités ... pour me retrouver à terre, nu, vraiment riche de ma pauvreté et invité à la mutation.

Et mieux j'accepte -et accepterai- les secousses qui m'arrivent, et plus je suis accueillant aux interpellations qu'elles me signifient.

Et moins je suis attaché au confort qui me protège, et plus je suis ouvert à une évolution positive.

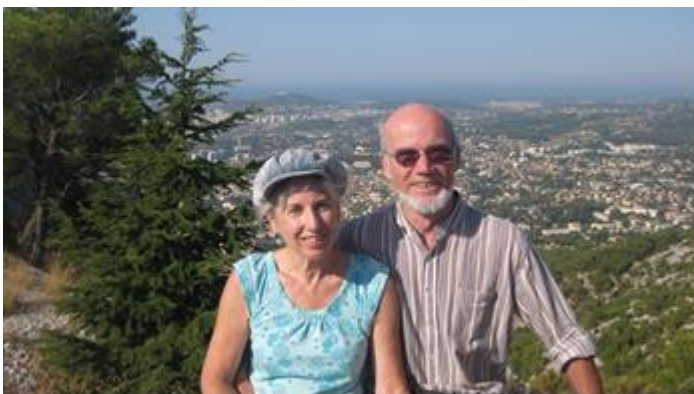
Car le seul capital personnel et éternel que nous pouvons constituer pendant cette vie, c'est la richesse de notre cheminement. A travers les satisfactions et les joies comme à travers les épreuves. Avec tous mes sens, toutes mes forces, mon intelligence, mon corps, ma sensibilité. Malgré mes fragilités.

En devenant un peu plus homme en effet, j'espère m'approcher un peu plus de Dieu. Puisque Dieu est aussi homme pour que l'homme se divinise.

Et Jésus, homme, nous précise que seul, le serviteur est Seigneur.

## Pardonner ... (2013)

Le soleil tombe dans un océan de nuages et ses rayons irisent le crépuscule de ses innombrables lueurs tamisées. L'automne s'est installé sur la campagne et déjà les feuilles des arbres ont perdu leur vigueur et leur brillance pour répondre au rythme des saisons. Bertrand, assis sur le banc de la terrasse, admire la douceur des tons et apprécie le reste de chaleur de la journée. Son regard fixe les alentours mais ses yeux sont ailleurs. Ils scrutent son cœur et lisent sa quiétude.



La sérénité qui l'entoure semble parfaitement correspondre à ce qu'il perçoit à ce moment-là. Il ressent très intensément l'agréable satisfaction d'être en harmonie avec la nature et son cadre rustique. Il envisage l'avenir avec confiance et calme. Il vit au présent, conscient de ses limites et de ses faiblesses mais fort aussi des réalités vécues qu'il a

intégrées. Toute la richesse de son expérience acquise au fil des années le porte et il accepte que le pèlerinage de sa vie se prolonge naturellement avec des soubresauts jusqu'à son terme. « *C'est à la fois preuve qu'il y a réellement vie et chance de vivre encore !* » pense-t-il.

Car la vie comme le cœur ne peuvent battre dans un calme plat, sans cahots ni cabrioles. Pourtant, par-delà les inévitables mésententes et incompréhensions, par-delà même les automatiques clivages et divorces, luttes et tribunaux, le pardon, toujours patient et confiant, attend paisiblement. Comme un cadeau merveilleux qui dépasse les conflits sans pouvoir ni les justifier ni les écraser. Mais seulement les sublimer.

Le pardon, s'il ne se permet aucun jugement, ne répond pas à de l'abnégation et ne se confond en rien avec une abdication. Avec le pardon, Bertrand essaie seulement de tourner des pages sans amertume, de fermer des chapitres pour pouvoir simplement continuer à écrire dignement le livre de sa vie. Pour pouvoir simplement continuer à se construire avec ce qui est pour lui "essentiel".

Il garde la distance de la déférence avec ceux qui l'ont blessé, non par arrogance ou suffisance mais par respect pour ceux qui l'ont bafoué et pour l'estime et l'amour qu'il souhaite encore leur porter. Il veut toujours croire qu'ils sont capables d'admettre leurs erreurs, de reconnaître leurs hypocrisies et de présenter des excuses sincères. Il répète pour sa part une fois de plus encore ce qu'il a déjà maintes fois dit et écrit à tous ceux qui veulent l'entendre :

*« Je suis prêt à reconnaître mes éventuelles erreurs –à condition que je les sache ! "Je m'excuserais spontanément et immédiatement si l'on me présentait des points précis inopposables. Je ne serais en aucun cas honteux mais au contraire fier de préciser que je me suis trompé si je constatais que je me suis laissé abuser. Quelle importance peut avoir ma petite fierté à côté d'une vérité sûre et paisible !".*

*Je ne confonds évidemment pas des paroles maladroites ou un reproche verbal spontané avec des textes écrits et signés, à fortiori avec une plainte déposée en justice. Si parfois, j'ai hélas peut-être prononcé les premières à un moment d'énerverment ou de fatigue, je les regrette bien évidemment. A propos des secondes, je n'ai absolument pas la prétention de me croire supérieur ou de ne jamais me tromper. Mais jamais je ne pourrais quérir un huissier, un avocat ou*

*le tribunal contre mon propre frère pour me justifier. Jamais je ne pourrais exploiter des arguments vils ou faux pour dissiper des reproches. Il me semble impossible de refuser la réalité car je ne sais pas et ne veux pas mentir. Dans mes différents combats, je me suis d'ailleurs souvent effacé spontanément sans vouloir obtenir satisfaction à tout prix. J'essaie alors seulement de pardonner sans oublier les affronts ou les ignominies subies. Sans renoncer à ma dignité !»*



## Confidences interrompues ...



Dès son plus jeune âge, allongé sur le sol et sous la table de la cuisine familiale, Bertrand livre ses confidences d'enfant en écrivant presque phonétiquement sur son " *cahier de tout* ". Puis, un peu plus âgé, il rédige ses impressions sur son " *cahier préféré* " ...

Dans le silence d'une étude dite " libre ", sur son petit bureau ou dans sa chambre d'étudiant, Bertrand confie pour meubler sa solitude ses rêves d'adolescent qu'il cache dans un cahier personnel : « *O Mädchen, Mädchen, wie lieb' dich* » ...

Avec son ordinateur, Bertrand, retraité, détaché de toutes contingences matérielles, éloigné de toutes obligations professionnelles, revit les étapes du parcours de sa vie.

Il ressuscite les instants qui ont laissé des traces dans sa mémoire, dans sa sensibilité et parfois même dans son inconscient. Il se remémore les moments forts, les heures privilégiées ou les minutes lourdes et éprouvantes. Il ressent dans ses tripes profondes ou dans ses fibres épidermiques les injustices criantes, les hypocrisies odieuses qui l'ont marqué, parfois blessé, toujours éprouvé. Il se laisse bercer par les sourires, les délicatesses, les douceurs de tous ceux qui l'ont accompagné, aidé, parfois nourri, parfois interpellé. Il apprécie, admire, goûte, partage ...

C'est son enfance que des parents courageux, généreux, affectueux ont entourée dans un village sinistré et brisé par la guerre ...

C'est sa jeunesse simple, attentive et ouverte avec des frères et sœurs, dans un milieu rude et vrai, avec des activités rurales et une imprégnation sincère de respect, service, reconnaissance ...

C'est sa scolarité à la fois riche et sévère, exigeante et confiante, diverse et interpellante ...

C'est sa vie droite et conflictuelle, spontanée et passionnée, prodigue et désintéressée ; des engagements, des sursauts, des satisfactions, des réactions, des épreuves ; des vies multiples dans une seule vie, vie professionnelle, vie affective, vie familiale, vie sociale, vie spirituelle ... Sa vie.

Bertrand s'exprime toujours en toute confiance. Sans aucun prosélytisme mais certainement avec un peu de naïveté. Il relate ce qu'il découvre, ce qu'il croit, ce qu'il sent. Il manifeste sa soif d'apprendre, de construire, d'aimer à travers ses réalisations et ses projets. Hier comme aujourd'hui. Il apprécie tant partager ce qu'il vit, ce qu'il ressent mais il ne trouve souvent qu'une feuille

comme confident ! Pendant son enfance, sa maman était si occupée, si chargée de travail et de responsabilités de toutes sortes qu'il attendait souvent le moment improbable pour pouvoir échanger. Adolescent, confronté aux tiraillements des internats, des premiers amours, il rêvait d'un copain, d'une copine à qui il pourrait tout dire. Jeune professeur, jeune papa et même professeur affirmé ou papa de plusieurs enfants, il a toujours recherché et recherche encore un alter ego pour solliciter un avis, obtenir un point de vue différent du sien ... Mais cette maman disponible, ce copain attentif, ce confident attentionné et objectif ne sont certainement que des espoirs ou des rêves ... Alors, en les attendant, un bout de papier, un carnet, un cahier, un journal sont des compagnons où il écrit un peu " de tout ", ses joies, ses attentes, ses souffrances, ses émois, ses inquiétudes en fonction du moment, de l'heure, de l'âge !

Et demain, il écrira certainement encore ...

Car ces lignes interrompues se poursuivront par d'autres mots. Concrets ou fictifs ? Peu importe. Bertrand complètera lui-même ces pages s'il en a le loisir. Et, si le destin en décide autrement, il laissera la mémoire de ses proches les compléter pour lui !

Sans regret ? Il veut l'espérer.

Pascal JACQUOT

P.S.1

Bertrand, alias Pascal, s'exprime avec plus de spontanéité sous un pseudonyme !

Il se raconte ainsi lui-même comme un observateur. Il ne cherche ni à flatter, ni à convaincre mais seulement à transpirer ce qu'il sent, ce qu'il vit, ce qu'il croit dans une simplicité confiante.

Ces pages sont-elles alors un simple récit, un essai, un roman ou une autobiographie ?

Chacun peut les considérer librement comme il l'entend ou le pressent. En fonction de sa connaissance d'une époque, d'un milieu, ce sera certainement d'ailleurs partiellement juste.

Je ne préciserai pas pour ma part dans quelle catégorie je les range car aucune proposition de cette classification ne me semble répondre totalement à ce que j'ai voulu traduire. L'essentiel pour moi est en effet ailleurs.

Il est dans l'indicible, dans la confiance suggérée, certainement subjective d'ailleurs car je sais bien que même les faits, même les récits rédigés le plus sobrement et dignement possible, mais aussi les injustices criantes qui me révoltent profondément sont peut-être involontairement grossies dans la loupe de mon indignation et de ma souffrance.

L'essentiel est surtout pour moi dans le plaisir de vivre. Dans le plaisir de dépasser les contingences étroites de la vie, et donc d'accepter les maladroites douloureuses pour mieux les surmonter et les transcender. Et donc peut-être un peu de grandir aussi avec et à travers elles ! »

P.S.2

Je dédie ce document très personnel à tous ceux que j'aime. Toutefois, s'il peut être utile à d'autres, je leur laisse l'opportunité d'une lecture compréhensive ...